

Ni de Dave ni d'Adam

Roman policier durable

©DePiedra 2017

CHAPITRE UN

On toque timidement à la porte de mon bureau.

Préambule déconcertant, cher lecteur à effet de serre, bien éloigné des déflagrations annonçant ordinairement Bérurier, et qui lui valurent, je te le mentionne pour mémoire, d'être retenu pour le doublage sonore de la fameuse superproduction hollywoodienne « Coulez le Bismark ! ».

Intrigué je repose le rapport dont je venais d'entamer la lecture (déprimante comme un régime sans sel : heureusement il y a les fautes d'orthographe, qui pimentent !).

-Entrez, c'est ouvert ! invité-je d'un ton mâle et néanmoins accorte, curieux de découvrir ce délicat visiteur.

La porte s'entrouvre avec une invraisemblable lenteur, comme manœuvrée par un artificier en cours de déminage. Apparaît, seule, à l'extrémité de son cou étiré, la bouille hésitante du brigadier Poilala, comme une marionnette dans un théâtre de patronage.

Je pressens instantanément du pas banal. Car je n'ai pas souvenir, aussi loin que je me creuse la mémoire, d'avoir jamais vu ce fonctionnaire émérite, détaché au service exclusif du Vieux, descendre en mon bureau ; son regard anxieux, ses traits pâles et tirés achèvent Stéphane Mallarmé. Qu'est-ce que je raconte : achèvent de m'alarmer !

Quelque chose serait-il arrivé au Dabe ?

-Eh bien entrez brigadier ! lancé-je en l'invitant d'une main impatiente. Qu'est-ce qui vous amène ?

-Mes respects infiniment respectueux, monsieur le commissaire, je... excusez-moi..., bafouille cet humble, subordonné de fond en comble, jusque dans les replis les plus intimes de son ADN ; tout en dégoisant il s'approche à petits pas peureux, l'échine ondulante prête à

plonger bas au premier signe de ma contrariété.

-Baillez, mon bon, baillez ! laissé-je échapper, distrait par son attitude féodale. Je me reprends dare-dare devant le début de panique qui lui écarquille les yeux : « Déballez-moi le topo, mon vieux, qu'on n'y passe pas la matinée ! »

Il se fige à deux mètres de mon bureau dans une posture indécise, entre garde-à-vous et courbette ancillaire :

-C'est monsieur le directeur qui m'envoie, monsieur le...

-Il va bien ?

-Euh... Vous voulez dire sur le plan de sa santé, monsieur le... ?

-Oui !

-Eh bien, sur ce plan-là, je dirais qu'il va bien, oui, monsieur le...

-Bon ! Mais alors que diable faites-vous ici, ô vous que voilà, Poilala, pleurant sans cesse ?

-Monsieur le directeur m'a chargé de vous signaler qu'il souhaite que vous le rejoignassiez aussi rapidement que tout de suite dans son bureau, monsieur le...

-Ne pouvait-il donc m'en faire part par voie d'interphone, comme à l'accoutumé ???

-Il a essayé, par le fait. Mais n'y est point parvenu, monsieur le.

Je coule un œil machinal à mon terminal téléphonique :

-Et pourquoi diable n'y est-il point... Malédiction !! M'exclamé-je à la vue d'un voyant rouge sur le clavier, car j'ai des goûts volontiers désuets en matière d'interjections. Malédiction ! (donc) J'avais coupé l'interphone pour ne pas être dérangé pendant la lecture de ce rapport !

-Alors là évidemment, cela explique ceci, convient le cher brigadier. Parce que monsieur le directeur a essayé trois fois. Mais forcément, si c'était coupé, vous ne pouviez pas savoir.

-Trois fois, dites-vous, Poilala ? relevé-je, voyant poindre sur mon avenir immédiat une tempête de merde catégorie tropicale.

Il confirme d'un énergique branlement du chef :

-Sifflet monsieur le commissaire. Nensuite de quoi il m'a expédié vous chercher, rapport à son visiteur dont il ne voulait pas le faire attendre.

-Un visiteur ?

Poilala opine muettement. Je lui demande sur le même ton si ledit pégreleux avait l'heur

de mettre Chilou de bon poil, en levant mes deux sourcils comme ça, tu vois ? Poilala, lui, voit très bien en tout cas, car il est con, certes, et même extrêmement, mais pas idiot : de sa bouche pincée aux commissures tombantes il me signifie que l'hôte du Tondu lui court sur la prostate et qu'il est de ce fait d'une humeur massacrate.

Ainsi averti (donc valant deux) je me lève d'une détente résolue et m'en vais affronter le courroux directorial, le front haut et le cœur serein, ne redoutant rien puisque m'attendant au pire.

A peine ai-je pénétré dans l'antre du Miroitant que son organe me claque aux portugaises :

-Ah ! Le commissaire San-Antonio !

Il est assis derrière son bureau, coudes en appui sur le sous-main de cuir, doigts réunis en faisceau ; ses yeux si bleus d'ordinaire ont viré au noir charbon, et m'expriment avec quelle délectation il me contemplerait subissant le supplice du pal, rouillé et préalablement enduit d'harissa, affublé d'un casque diffusant en boucle l'intégrale des discours de François Bayrou.

Son visiteur occupe un fauteuil du même nom, qu'il a fait pivoter d'un petit coup de talon pour se tourner partiellement vers moi. Un grand maigre sans âge costumé de triste, se tenant raide comme s'il avait enfilé la planche à repasser avec sa chemise, et doté d'une gueule de raie de force sept sur l'échelle des têtes de nœuds. Il me toise depuis le contrebas de son siège, la paupière filtrante et la narine pincée, avec l'air d'affûter des vacheres flétrisseuses dont on devine qu'il est prodigue.

Le Tondu me darde toujours depuis son sous-marin, statue vivante de la constipation.

Je m'avance bravement sous le feu croisé de leurs prunelles malveillantes.

-Vous souhaitiez me voir, monsieur le directeur, m'inquiété-je, faux-cul en diable et ignorant délibérément Gueule de Raie, lequel, ainsi que le Vieux d'ailleurs, n'a toujours pas daigné se lever, ni seulement faire mine de.

Le regard du Scalpé se fait vitrioleur :

-En effet commissaire je souhaitais vous voir. J'ai pour cela tenté de vous joindre. A quatre reprises, lâche-t-il comme tombe la hache sur le billot.

Quatre ? Poilala en avait-donc oublié une ?

Avant que j'aie pu répondre il reprend :

-Mais il suffit. Asseyez-vous et venons-en au fait. Monsieur Moulasse (petit signe de tête déférent pour son visiteur) représente le BOUFBIT, c'est à dire le Bureau Organisateur de l'Union des Fabricants de Balayettes Ignifugées pour Tartisses. Vous vous souvenez évidemment, commissaire, de ces meurtres dont furent victimes, à quelques semaines d'intervalle, deux dirigeants de cette industrie, MM Théo Chichemann et Hugues Hognot ?

Ce n'est pas une question, c'est une sommation ! Je me passe la mémoire en revue à toute vibure :

-Le deuxième meurtre remonte à un mois, réponds-je en mode pilotage automatique. Les deux assassins se sont suicidés, aucun lien n'a pu être établi entre eux. Aucune piste, aucun indice. L'affaire est au point mort complet.

Chilou me sait gré d'un imperceptible frémissement cilaire, puis reprend :

-Un troisième dirigeant vient d'être assassiné, il y a moins d'une heure. Il s'agit de Bertrand Chieur, qui présidait aux destinées de la Balayette Limited, dont il n'est pas exagéré de dire qu'elle compte parmi les fleurons de l'industrie nationale - je parle là sous votre contrôle, cher monsieur Moulasse, minauda le Dabe à l'intention de son hôte.

Celui-ci opine et enchaîne à la volée :

-Bertrand Chieur se trouvait être, outre le PDG de la Balayette Limited, le président du BOUFBIT. Or vous n'ignorez pas que le ministre de l'industrie est lui-même un ancien président du Bureau...

Au mot « ministre » cette pomme se redresse instinctivement, avec un petit tortillement du prose comme si une colonne de fourmis lui parcourait le figéné ; le Vieux, lui, esquisse un garde-à-vous qu'il transforme de sang-froid en un discret grattage de burnes.

- ... Ce dernier meurtre, venant s'ajouter aux précédents qui déjà l'avaient ému - car notre ministre (nouveau numéro de duettistes) garde toujours un œil sur l'industrie de la balayette, à laquelle, n'est-ce pas, il est sentimentalement très attaché - ce dernier meurtre, donc, l'a quelque part atteint au plus profond de sa fibre boufbitienne. Solidarité de présidents, vous comprenez ?

Je comprends aussi la suite : le ministre qui chope des vapeurs en voyant son industrie chiottière décimée et son cher BOUFBIT décapité ; qui rameute dare-dare son pote de l'Intérieur, lequel sonne le Vieux dans la foulée : l'industrie de la balayette, fleuron national, victime d'une vague exterminatrice,

nani nanère, allonzenfants, ça doit cesser, vous m'avez compris monsieur le directeur ? Il a compris. Qu'aussitôt il s'enquiert d'un responsable du BOUFBIT. On lui passe Moulasse, que je pressens comptable en chef et vice-président, et voilà. Ne reste plus au Vieux qu'à me refiler le petit. D'où nous ici.

Tout ça, je me le déduis in petto en moins de temps qu'il ne t'en faudrait pour être élu roi des cocus, si d'aventure.

-Nous allons accorder la priorité absolue à cette affaire, soyez-en sûr, monsieur Moulasse, reprend le dirlo. Le commissaire San-Antonio en aura la charge. C'est notre meilleur élément, ajoute-t-il après un temps, à contre-cœur je vois bien, cette vieille ganache rancunière.

L'autre grande tige me virgule un regard en coin :

-Monsieur le ministre sera certainement ravi de ces dispositions, grince-t-il. Il souhaite une solution dans les plus brefs délais. Mon assistante vous fournira toute information en notre possession pouvant aider à la promptitude de vos investigations.

L'évocation de l'impatience du ministre met instantanément du deux-cents vingt volts dans le fondement du Dabuche :

-Soyez certain que San-Antonio va œuvrer avec la dernière célérité, bavoche-t-il en posant théâtralement une main sur mon épaule. D'ailleurs dorénavant je lui interdis formellement de s'occuper de toute autre enquête, vous m'entendez bien San-Antonio ? Le BOUFBIT exclusivement, c'est clair ? Reçu cinq sur cinq ?

-C'est parfaitement clair, monsieur le directeur, réponds-je menton pointé sur la ligne bleue des Vosges.

Là-dessus tout le monde se lève. Brèves poignées de mains. Le Vieux marmouille un truc inaudible, où il doit être question du ministre car, ce disant, il se taquine furtivement les sœurs Brontë de sa main vacante.

Raccompagne Moulasse.

Bien.

-Si vous n'avez plus besoin de moi, Patron, je vais m'y coller tout de suite, dis-je au Tondu tandis qu'il regagne son fauteuil.

Sa voix sourd comme le grondement d'un orage en approche :

-Allez-y. Et faites réparer votre interphone. Car de toute évidence il dysfonctionne, n'est-ce pas ?

-Très probablement, Patron. Je vais en avertir immédiatement le service technique ! lâché-je en quittant précipitamment le bureau.

CHAPITRE DEUX

De retour à mon bureau je me fais livrer illico les rapports d'enquêtes concernant les meurtres de Chichemann et Hognot. Dans les deux cas, l'assassin est un type sans aucun passé de délinquance, avec une situation professionnelle et familiale tout ce qu'il y a de normale. Tout-à-coup, il tue, et ensuite se fait sauter le caisson. Aucun lien n'a pu être établi ni entre les meurtriers et les victimes, ni entre les meurtriers entre eux. Point mort complet. Pour Chieur en revanche, celui qui l'a seringué a mis les adjas en chouravant montre et portefeuille. Drôle de pastis ! Les dossiers contiennent les listes du personnel des sociétés pilotées par les défunts. Pour Chichemann et Hognot, les enquêteurs d'alors se sont pas trop cassé le chou vu que les meurtriers étaient identifiés et défunts ; pour la Balayette Limited la donne est un peu différente puisque le surineur de Chieur a, lui, disparu. Il va donc falloir s'assurer qu'il ne manque personne dans le personnel. Un rapide coup de saveur à la liste m'apprend que l'ancienneté moyenne à la Balayette est de presque

dix ans, la dernière embauche remonte à six piges. Non, attends : y'en a une qui date d'un mois. Yvan Tratair, technicien-testeur.

Si j'allais lui dire bonjour ?

*

La Balayette Limited est sise à Nanterre, ville fameuse sans laquelle Mai 68 n'eût pas été ce qu'il fut. C'est un vieux bâtiment de brique, plutôt cradoque, entouré de hauts murs noircis par les fumées d'échappements. On accède par un mahousse portail gris et boulonneux qui achève de faire débânder le visiteur le mieux disposé, et je sais de quoi je parle, hein chérie ?

Mais je me bats le coquillard de ce décor déprimant. Je trace à l'accueil, une guitoune aménagée en excroissance sur un pignon de l'usine. J'y suis réceptionné par un rouquemoute tellement irradiant de la touffe qu'il pourrait être classé comme nouvelle forme d'énergie renouvelable. Plus fort que toute la famille Mathias réunie ! Hélas, il fouette à proportion, et dans sa cambuse exigüe c'est Verdun un jour d'attaque aux gaz ! Par bonheur l'homme est aussi efficace, et avant d'éprouver les premiers symptômes d'asphyxie je suis renseigné sur le lieu où je peux trouver M. Trouffigne, le nouveau directeur de l'usine. Il est en inspection à l'atelier d'empoilage, figure-toi. Tu viens ?

*

Troufigne est sans aucun doute passionné par son métier. La façon qu'il inspecte l'atelier d'emboilage est révélatrice, crois-en un homme qui connaît les hommes. On le sent concerné bien au delà de la technique. Les foirages de son usine lui retentissent directement dans les tripes, kif une maman dont le bébé chie vert.

Il est tellement concentré sur sa tâche qu'il ne m'aperçoit que lorsque je lui suis tout contre, et encore ai-je dû émettre plusieurs raclements de gorge requéreurs. Sa frime se détend un chouïa mais reste sévère. Il faut dire qu'il a une tronche d'aigle, cézigo, et t'as déjà vu un aigle se fendre le pébroque, toi ? Il a des petits yeux très ronds, très rapprochés, plus perçants que mille chats persans ; entre les deux, avec juste la place, un immense pif crochu du bout - un bec, je te disais ; la bouche est mince comme un coup de cutter ; le tout est planté dans un visage tout en front et en pommettes, le menton s'étant mis aux abonnés absents, ce qui est son droit absolu. Pas antipathique néanmoins, mais est-ce que ça va durer ?

-Commissaire San-Antonio, je présume? présume-t-il en me tendant un battoir apte à obstruer le bâillement d'un hippopotame adulte.

-En effet. Je suis confus de vous déranger en plein travail, monsieur Troufigne, confirmé-je en lui harponnant la louche. Je désirerais vous entretenir du meurtre de Bertrand Chieur.

-La direction du BOUFBIT m'en avait averti...

-Avant toute chose, il est bien certain que personne ici n'est au courant de ce drame ?

-Pas à ma connaissance. Officiellement monsieur Chieur est en déplacement, et en tant que directeur-adjoint, je le remplace tout naturellement. Cela s'est déjà produit.

-Parfait. L'un de vos employés manquerait-il à l'appel ce matin ?

-Non. J'ai vu tous les cadres en réunion, et pour les autres, ils ont tous pointé, à l'heure.

-Dans ce cas, enchaîné-je, puis-je m'entretenir avec votre technicien Yvan Tratair ?

Mon interlocuteur rembrunit (il n'a pas de mal, il est si pâle qu'on a envie de le porter) :

-M. Tratair est mêlé à cette histoire ? demande-t-il en souhaitant très fort que non, à ce que je vois.

-Disons qu'à ce stade de l'enquête, c'est hautement probable. Que pensez-vous de lui, si tant est que vous ayez pu vous faire une opinion ?

-M. Tratair est dans la maison depuis peu, vous devez le savoir ; il vient juste de terminer sa période d'essai. Je peux toutefois dire que ...

En pleine phrase Troufigne me plante là et part en piqué sur une ouvrière de l'atelier, à vingt-cinq mètres de là. Un aigle fondant sur sa proie, merde, je te l'avais dit ! Je le vois qui engueule la fille, l'entends aussi mais moins bien, et qui rectifie je ne sais quoi avec des gestes nerveux mais précis, tu peux y aller ; puis il redécalle et revient se percher

sur notre sommet, la bouille un tantinet plus hermétique que naguère.

-Excusez-moi..., reprend-il. J'allais vous dire que M. Tratair est un excellent élément, dont j'envisage de faire le responsable du laboratoire de tests. J'ai du mal à l'imaginer trempant dans l'assassinat de M. Chieur, je vous le dis franchement.

Ca te ferait surtout sacrément chier de devoir te défaire d'un si bon collaborateur, voilà ce que je crois, moi, San-Antonio. L'usine *über alles* !

-C'est ce que j'entends tirer au clair, précisément. Où puis-je le trouver, s'il vous plait ? persisté-je, donc.

Et voilà : maintenant il me haït, le dirlo. Je vais peut-être alpaguer un de ses meilleurs techniciens, alors t'imagines ! Foutre la pagaille dans sa belle organisation, perturber les campagnes de tests, retarder les validations, l'obliger à chercher quelqu'un d'autre, qui ne sera sûrement pas aussi bon ... Une montagne d'emmerdes qui lui choirait sur les endosses ! Mais, chacun son boulot, non ?

-M. Tratair est occupé à tester notre nouvelle balayette à poils fromagés, me répond-il comme il m'aurait dit : "Ce n'est pas le moment de lui casser les roustons avec votre enquête à la con, il travaille !".

-Fort bien. Et où se livre-t-il à cette passionnante opération ? insisté-je sans égards pour sa mine d'épervier constipé.

Pendant une demi-seconde je crois qu'il va m'envoyer au bain, tant la rogne commence à lui fumer de partout ; mais finalement il se contrôle et décarre brusquement, en me lâchant au passage un "Suivez-moi !" qui en d'autres circonstances lui aurait bien valu mon poing dans sa décidément sale gueule. Mais, tu vois, nous sommes entre gentlemen !

*

Moi, tu sais combien je raffole de l'insolite ? Eh bien là je suis servi, parole ! Comme je ne regrette pas d'être venu ! Comme j'aurais perdu à ne pas avoir connu ça ! Et comme la vie vaut d'être vécue dans ces moments-là !

Ca, c'est le laboratoire de tests où bosse Tratair. Imagine un local assez vaste (mais pas trop), aux murs blancs, au sol carrelé, vivement éclairé par une bardée de rampes de tubes fluo ; dans l'espace central, vingt chiottes sont disposés selon une grille 5x4. Sur les chiottes, vingt personnes, de tous sexes, tous âges et toutes conditions physique et sociale, défèquent avec application ; de la lecture est mise à leur disposition, sans doute pour les aider à s'abstraire de la promiscuité imposée, peu propice à de sereines évacuations. Quatre types en blouses blanches, portant des masques de protection style chirurgien en opération, circulent parmi les chieurs ; dès que l'un d'eux a achevé son émission, un blousé en prélève un échantillon et

l'introduit dans un des appareils pétafino-médicaux ultramodernes situés le long d'une paroi du local.

Voyant ma fascination, le directeur ne peut se retenir de me prendre à partie :

-Ce laboratoire est pour le moment unique en France, commissaire. Je comprends votre surprise : c'est tout simplement formidable, n'est-ce pas ?

-Le mot est faible, monsieur Troufigne : c'est prodigieux ! De grâce, commentez-moi ce spectacle, je me meurs de curiosité ! Qui sont ces gens, que font ces quatre infirmiers, à quoi servent ces appareils ? ...

Du coup le voilà tout joyce, césarin. Parler de son bébé, tu parles s'il est partant !

-Vous voyez-là les "donneurs" que nous recrutons par petites annonces ; ils attendent dans une salle adjacente au laboratoire jusqu'à ce qu'on les appelle, pour remplacer un donneur délesté ; ainsi nous avons en permanence vingt donneurs en action.

-Fascinant ! Mais pourquoi ce ... euh... manque d'intimité ?

-Nous devons absolument être certains du bon positionnement des donneurs sur les cuvettes. Des positions fantaisistes risqueraient de fausser les résultats. Ces conditions sont connues des donneurs bien entendu, et ils sont rémunérés en conséquence, en compensation du désagrément.

-Ah !

-Voyez. Les techniciens-testeurs, que vous appelez des infirmiers, analysent des échantillons

des selles après l'émission, à l'aide d'un merdo-spectrographe, appareil que vous voyez contre le mur ; en outre, sont entrées en mémoire le nombre de parties constituant la selle, leur diamètre et leur longueur. Cela pour caractériser exactement la merde qui sera récurée, comprenez-vous ? Sinon le test de la balayette n'a pas de valeur scientifique.

-C'est l'évidence !

-Naturellement le brossage se fait selon un protocole rigoureux. Tenez, vous allez voir un de nos techniciens à l'œuvre ; il a analysé la merde de la dame qui vient de partir, à présent il va passer au brossage. Il tire la chasse, attend que l'évacuation soit complète, comme le fait l'utilisateur moyen ; et à présent, regardez : le brossage est pratiqué concentriquement, en partant du haut de la cuvette et en décrivant une spirale jusqu'au fond, cela en six pas. L'opération est répétée jusqu'à nettoyage complet de la cuvette. Au final on retient le nombre de pas total nécessaire. C'est le paramètre significatif.

-Naturellement !

On se tait un brin. C'est fascinant, tous ces gens chiant en rang d'oignon ! Et ce silence, juste troué de quelques "plouf !" périodiques et du menu bruit de brossage des techniciens à l'œuvre. T' imagine la scène, Arsène ? Faudra que j'en parle à Yves Robert, sur grand écran ça ferait un tabac du feu de Dieu ! Avec Jean Rochefort, ou Pierre Richard, en chieur principal ! Oui, oui, je vais lui en parler !

-Ca va être l'heure de la pause, me dit le démerdeur en chef ; vous allez pouvoir interroger M. Tratair, c'est le blond, là, qui raccompagne un donneur. Faites ça discrètement, autant que possible, n'est-ce pas ?

Ca lui fend le cœur de m'abandonner son brosseur d'élite, au dirluche. Je lui assure que je mènerai l'affaire en finesse jusqu'à preuve qu'il ait trempé dans l'assassinat de Bertrand Chieur ; il m'en sait gré, et m'indique un local où je pourrai discuter tranquillement avec Tratair ; puis il se casse, plus soucieux qu'un champ de soucis sous les cieux (sous l'essieu). A nous deux, Tratair !

*

Je jette un œil au local désigné. Une seule issue, la porte d'accès ; un bureau vide, dont je m'assure qu'il ne contient rien de potentiellement dangereux ; une chaise, et un porte-manteau supportant une blouse blanche. Celle-ci me donne une idée : lors de l'abordage, Tratair se méfiera moins d'un type en blouse, à mon avis ; s'il est coupable, il pourrait avoir des réactions déplaisantes en se voyant interpellé par un pékin inconnu, sapé mylord, le jour où il a rétamé son patron !

Dans le labo, la pause se précise : les donneurs sont évacués au fur et à mesure de leur délestage, et ne sont pas remplacés. Bientôt tous les chiottes sont vides, et les techniciens sortent après avoir ôté

leur masque protecteur. Je me décoiffe légèrement et, ultime détail, je dégaine mon stylo : un type en blouse qui tient un stylo près d'un laboratoire, je te défie de t'en méfier. Et c'est parti, je m'avance à la hauteur du groupe :

-Monsieur Tratair, s'il vous plaît ...

Le mec est surpris que j'aie l'air de le connaître ; je vois qu'il est sûr de ne m'avoir jamais rencontré. Belle gueule ; intelligent, ça saute aux yeux ; le regard direct, avec un pétilllement d'ironie qui me le rend tout de suite sympathique, malgré moi. J'ai immédiatement la presque certitude que ce type n'est pas un assassin ; et je me trompe rarement sur mes premières impressions, rappelle-toi le.

Je pointe mon stylo vers le local où j'ai piqué la blouse :

-Vous pouvez venir voir un instant, s'il vous plaît ?

Là, le voilà sur ses gardes. Il cherche à me situer, mais il est trompé par mon déguisement. Ce n'est peut-être pas un assassin, mais je jurerais qu'il redoute la police. Mon pif, toujours, qui me dit ça. Comme je ne me suis pas présenté, il doit croire à une huile qu'il n'avait pas encore rencontrée (il est nouveau dans la boîte, tu te souviens ?), car après une fraction de seconde d'hésitation il quitte ses collègues et m'emboîte le pas.

En entrant dans le local il se cabre imperceptiblement, sauf pour moi qui devine trop bien les hommes. Evidemment il ne comprend pas ce qu'on vient foutre dans cette pièce vide, et sa

crainte d'un coup fourré lui revient à fond les manettes. Il est évident maintenant qu'il n'a pas la conscience tranquille, le père Tratair ; il va falloir jouer serré, car je sens l'homme capable de réactions foudroyantes dans les situations d'urgence.

Comme il reste près du seuil, je lui dis, avec un petit sourire que j'espère rassurant :

-Pouvez-vous fermer la porte, s'il vous plaît ?"
Puis, lui désignant la chaise : " Vous pouvez vous asseoir."

Tratair s'assoit, toujours tendu mais se contrôlant admirablement. Moi je renifle sa trouille, mais il aurait blousé n'importe qui d'autre. Chapeau pour le self !

Tout en lui parlant je m'assois sur le coin du bureau ; je n'ai pas fini de croiser mes jambes que Tratair bondit à la porte ; heureusement, celle-ci s'ouvre vers l'intérieur, ce qui retarde son déponnage. Jamais je n'ai vu un mec aussi rapide ! Parole, il ridiculiserait Ben Johnson au départ d'un cent mètres, ce gus ! Il a déjà commencé d'ouvrir la lourde quand je réagis: je lui cramponne un pan de sa blouse et gueule "Police ! Fais pas le con, Tratair, c'est scié pour ta pomme !", qu'autant lui chanter la dernière de Frédéric François : non seulement ça ne l'arrête pas, mais il me téléphone un coup de coude en pleine poire qui me fait voir plus d'étoiles que n'en verra jamais Hubble ! L'est branché sur la haute tension, cézigue-pâte ! Et regarde-le se trisser dans le couloir, t'as déjà vu des

accélérations pareilles, toi ? Il doit friser le voile noir, ce con !

Quoi, et moi ? Je trace derrière lui, évidemment, tu t'imagines que je me passe de l'arnican sur l'hématome ? La seule différence entre Hussein Bolt et moi, c'est que je dois me recoiffer après avoir couru, tu le sais ; malgré ça, je n'arrive pas à recoller Tratair, pire : à chaque virage il m'en remet un peu, parce qu'il les négocie sans ralentir. Des virages à angle droit, tu te rends compte!

Alors, bon, comprenant que la poursuite ne mènera à rien, je guette le prochain couloir, tiens, en voilà justement un où j'ai du champ. Tratair l'a déjà à moitié avalé. Je dégaine ma pétoire en lui gueulant que cette fois, finie la rigolade, je vais le praliner s'il ne s'arrête pas illico ; un instant je me demande si le son va encore assez vite pour lui parvenir, et puis oui, puisqu'après ma sommation il accélère ! Dans ces conditions, hein ? Je lui vise les guitares, ce qui n'est pas fastoche vu le rythme auquel il tricote, l'animal. Je vais pour balancer le potage quand une porte du couloir s'ouvre et que surgit un grand connard à lunettes qui rouscaille que qu'est-ce que c'est que ce bordel, il se croirait aux vingt-quatre heures du Mans ! En plein dans ma ligne de tir ! Et Tratair qui a déjà tourné au coin, maintenant!

C'est foutu. J'ai à peine redémarré que j'entends un moteur gueuler à plein pot, dehors ; au moment où je débouche enfin sur la cour, c'est pour voir une 205 GTI pilotée par Tratair franchir le portail,

justement grande ouverte pour permettre l'arrivée d'une R25 turbo-diesel ; la 205 lui passe à deux centimètres virgule trois du pare-choc, négocie un virage à quatre-vingt sept degrés dans lequel sont sacrifiés cinq centimètres de pneumatiques et disparaît de ma vue quelques secondes plus tard dans long un hurlement de moulin sursollicité. Bye-bye!

CHAPITRE TROIS

Un qui ne me portera plus jamais dans son cœur, c'est le directeur, crois-moi. Cette bouille quand je lui ai appris la réaction de Tratair ! Je vois bien que c'est à moi qu'il en veut, ce nœud ; avec mes conneries, je viens de balancer un grain de sable gros commak dans les rouages bien huilés de sa chère mécanique. Il voudrait pouvoir m'anéantir d'un coup de brosse à merde ; m'expédier en des fin-fonds sans retour d'une traction de chasse-d'eau, que plus jamais au grand never je ne vienne lui saboter le démerdage.

Mais c'est pas le moment de me courir sur la prostate, il le voit bien. Tratair vient de m'entuber de belle manière, et dans ces cas là ma frime guérit les hoquets les plus tenaces, je te le garantis ! Le dirluche, je tolère seulement qu'il m'indique le bureau de Tratair ; qu'il se permette une seule remarque vaseuse et je vais lui parler du pays comme ça n'a pas dû lui arriver souvent !

Je gaze jusqu'au bureau. Le costard de Tratair est accroché au porte-manteau ; d'un geste preste

j'y prélève un larfouillet dont je recense rapidement le contenu : une carte d'identité au nom d'Ivan Tratair, né le deux Octobre soixante-quatre, domicilié à Boulogne (92) ; un permis de conduire, au même nom ; une carte de crédit internationale, et d'autres babioles sans intérêt. Je cramponne le téléphone, appelle les collègues et demande que soit arrêtée la bagnole de Tratair, dont je donne le signalement et le numéro de la plaque (que j'avais relevé, tu en doutais ?) : mise en branle du dispositif number one ; je demande aussi que soit envoyée immédiatement une patrouille banalisée devant le domicile de Tratair, pour le cas où il ferait la connerie de repasser chez lui : peu probable, mais les dispositifs classiques de ce genre assurent le fond de roulement de la Rousse, ne l'oublie pas. Je file une description du bonhomme, en précisant que selon toute probabilité il se promène en bras de chemise. Ensuite de quoi je sonne mon équipe personnelle ; c'est la Pine qui me répond :

-Ah ! Antoine ! préambule-il avec une voix comme s'il me parlait à travers un masque à gaz. Tu tombes bien, figure-toi que le V ...

-Je m'en fous ! Attrape Béru et filez au 23 rue du Maréchal Pétrain, à Boulogne ; vous y relèverez l'équipe en place et vous me passerez au tamis l'appartement d'un nommé Tratair, Yvan de son prénom. Ce type est suspecté d'avoir participé à trois assassinats et vient de me filer entre les pattes. Vu ?

-C'est compris, Antoine, mais le V ...

-Alors si c'est compris, en route, Enrhumé !

Enfin j'appelle le Sommier pour si des fois mon homme-fusée serait fiché ; j'apprends au bout de peu qu'il a écopé de trois mois de tôle il y a deux ans pour cambriolage.

Bon. J'ai paré au plus pressé. Ne me reste plus qu'à diffuser le signalement du coco (avec ses papiers, ce sera facile) et à attendre les premiers résultats de ses mesures d'urgence. Pour la bagnole, je ne me fais guère d'illusions : d'après le peu que j'en ai vu, Tratair n'est pas du genre à rouler trois plombes dans une caisse dont il se doute que tous les flics de France ont le signalement. Par contre, dans le positif, il y a qu'il n'a pas de papiers, et que son domicile est sous surveillance. Sans compter qu'il ne doit pas avoir de fric ... Merde, j'allais oublier !

En moins de temps qu'il n'en faut à Carter pour avoir l'air con, je compose le numéro du Vieux. La première sonnerie n'a pas fini sa vie qu'il a déjà décroché :

-Allo ! lâche-t-il comme une gifle. Toujours aimable, ce vieux bonze !

-C'est San-Antonio, Patron, balancé-je ; je cours après l'assassin probable de Bertrand Chieur, j'ai besoin que vous interveniez auprès de la Société Maréchale pour faire bloquer le compte d'Yvan Tratair. C'est extrêmement urgent, il peut tenter de retirer de l'argent d'une minute à l'autre ...

-Je m'en occupe et je vous rappelle.

Et shlac ! il me raccroche au nez ! Tu sais qu'un jour ça mal finir, nous deux, à ce régime ? Et d'abord, je ne lui ai même pas filé le numéro du bureau de Tratair ! Enfin, qu'il se démerde, ce vieil ours mal sucé.

Cinq minutes plus tard, effectivement, il me rappelle :

-Trop tard, laisse-t-il tomber d'un ton qui m'en promet. Tratair a retiré quinze mille francs il y a sept minutes dans une agence de Nanterre.

Efficace, le Dabe, quand il s'y met. Chiant comme une bléno persistante, mais efficace.

-Ca veut dire qu'il s'est précipité directement dans cette agence après avoir quitté l'usine. Ce type réfléchit encore plus vite qu'il ne court ...

-Bref, tranche le Scalpé, qui se fout superbement de ce genre de considérations : il vous a semé, et muni d'un important viatique ?

Sous-entendu : on n'est pas près de le revoir !

-Rien n'est perdu, Patron, tenté-je de le rassurer : il n'a pas de papiers, sa voiture est signalée et son domicile est surveillé. De plus, je rentre immédiatement au bercail muni de photos du bonhomme ; dans une demi-heure, tous les archers de l'hexagone auront son portrait. Il a peu de chances de s'en tirer.

Une voix sépulcrale me répond :

-Je l'espère, San-Antonio, je l'espère ...

*

Je dégotte le numéro de téléphone de Tratair dans l'annuaire et appelle chez lui, espérant, comme tu l'as compris, tomber sur mes duettistes favoris en plein boulot. J'appelle depuis leur bureau, qui pue le vieux mégot et le pied négligé : dans le mien, je ne suis même pas sûr de pouvoir retrouver le combiné !

On décroche, puis un temps s'écoule sans qu'on ne moufte ; je perçois seulement une respiration qui semble laborieuse. Enfin on me dit un "allo" si peu articulé qu'on le dirait émis dans un bâillement, avec une voix rauque pour film d'horreur à trois balles. J'ai un instant de déconcertation, comme dit la Gonfle ; et puis je pige : cette voix de vampire enroué, c'est le Débris qui espère se faire passer pour Tratair ! Car il pense que c'est un complice qui appelle, ou à tout le moins quelqu'un susceptible de trahir quelque information juteuse s'il tombait dans le panneau. Ruse vieille comme les hémorroïdes de Louis Onze, que j'ai moi-même employée un million de fois au moins !

-Tu ne devrais pas bouffer de la purée brûlante en répondant au téléphone, l'Ancêtre, ça fait négligé !

-Oh, c'est toi, Antoine, m'identifie la Relique. Je maquillais ma voix pour le cas où un ...

-Pour le cas où un complice *sourd* de Tratair aurait téléphoné ?

- ??? Je ne vois pas pourquoi ...

-Parce que seul un sourd aurait pu te prendre pour Tratair avec une imitation aussi grotesque, Vieille Pomme !

Un bref silence pincé accueil ma sortie.

-Je te ferai remarquer que je n'ai jamais entendu ce Tratair, réplique Pinuche, vexé. J'ai tâché d'improviser au mieux, et avec ma gorge enrouée je te prie de croire que ...

-Ca va, tu avais raison de tenter le coup de toute façon. A part ça, vous avez trouvé de l'intéressant ?

La Vieillesse se racle la membrane, glatouille du râtelier puis déglutit à répétition ; une quinte de toux succède, riche en mucosités parasites, clôturée par une nouvelle séance de déglutition.

-Je ne t'ai pas demandé un reportage sur ton cancer de la gorge, eh, Guenille ! Passe-moi Béru si tu ne peux pas parler !

Petite voix affligée du Branlant, entrecoupée de menues toux contenues :

-Antoine, des fois je me demande si tu as vraiment de l'affection pour moi ! Enfin, c'est à toi de voir avec ta consciencien ...

-Au rapport, bordel !! Hurlé-je. Tratair doit déjà être en train de se bronzer la couenne en Argentine !!

-Soit. Nous avons trouvé un Colt 45 automatique dans un holster, un carnet d'adresse remarquablement fourni que Béru est en train d'éplucher, et une pièce aménagée en labo pour le développement et le tirage de photographies, avec tout un matériel. C'est tout pour le moment.

-Rien de suspect dans ce labo photo ?

-Tu sais, Béro et moi n'y connaissons pas grand-chose ... Il serait plus sage que Mathias le vît, son avis étant autrement autorisé que le notre sur la question.

Il a raison, le Fossile. De toute façon, je voulais aller faire un tour chez Tratair, histoire d'y promener l'œil du maître ; je vais emmener le Rouquemoute, ça fera d'une pierre tu sais quoi ? Deux coups !

-Ne bougez pas, lui enjoins-je : j'arrive avec Mathias.

*

C'est La Pine qui vient m'ouvrir. Il est en pardessus et une écharpe de vingt-huit mètres cinquante, tricotée par madame Pinaud, lui emmitoufle le cou jusqu'au nez, si je puis dire. Bien pauvre nez, d'ailleurs, dont l'extrémité est noircie par la lampe à souder qu'utilise le Bêlant pour raviver ses éternels mégots ; dont les narines touffues laissent pendouiller des stalactites morveux, qui s'accrochent de temps à autre à l'écharpe, occasionnant ainsi des effets de rosée sur toile d'araignée d'une grande pureté.

Il a les pommettes rouges, et son regard semble plus lamentable que jamais.

-Mais tu as de la fièvre ! m'exclamé-je à sa vue. Que n'es-tu resté chez toi, aux mains curatrices de madame Pinaud ?

L'Improbable va pour exprimer mais l'organe béruréen, surgi d'une pièce voisine, tue dans l'œuf ses modestes velléités :

-C'est ce dont j'me tue à lui dire d'puis c'matin, à c't'épave ! Mais monsieur n'veut rien entend' ! Monsieur prétend que rien n'avaut l'travail pour oublilier l'émissaire mystique ...

-Pour oublier quoi ? effaré-je en regardant Pinuche.

-Les misères physiques. Alexandre-Benoît est un peu dyslexique ces derniers temps, je ...

-Dis le lexique toi-même, pauvre Pelure ! tonne l'Enorme. Non mais c't'un monde ! C'est plus faisandé qu'un brouillon de culture, ça vient vous éternuer ses microb' à la gueule alors qu'personne y d'mande rien, n'au contraire, et ça se permet par d'sus le marka d'vous insulter des grossièretés ! T'as d'la chance d'pas êt' approachab', qu'autrement sinon j't'en aurais foutu, moi, du lexique !

Le Gros est vautre sur le canapé de la salle de séjour, un pied posé sur une table basse au plateau de verre fumé, les mains occupées par un sandwich qui eût rassasié la Grande Armée au retour de Russie ; à côté de son pied, sur la table, est une bouteille de rouge, avec laquelle il entretient manifestement les meilleures relations. Sur le canapé, je remarque un volumineux carnet.

-C'est le carnet d'adresses ? demandé-je au Gastronomes en désignant l'opuscule.

-M'ouich, répond-il en propulsant, par cette chuintante inattendue, un morceau de radis que

Mathias esquive de justesse. A propos d'son sujet, j'ai r'marqué que deux choses : c'mec doit connaît' encore plus de gonzesses que toi, primo, et y fricotte av'c des Japonouilles, sac à dos. Y'a deux blazes et deux numéros de téléphone à rallonge, pointe à la ligne.

Allons bon ! Manquerait plus que des faces de citron dans cette affaire !

-On tâchera de voir par les renseignements internationaux à quoi correspond tout ça, lui dis-je ; pour le moment, où se trouve le fameux labo photo?

-Je vais vous montrer, affirme l'Incubé ; c'est dans ce petit local, à côté de la salle de bain, ajoute-t-il en nous entraînant dans un couloir. A mon côté, le Rouillé entre aussitôt en pré-mouillance, ce que je diagnostique à la soudaine âcreté de ses effluves. Béru n'a pas bougé du canapé ; la bouteille de rouge à la main, il lance, à travers une grêle de postillons :

-J'vous accompagne pas, rapport aux éternuements qu'ce vieux tromblon a largués dans l'cagibi quand c'est qu'on l'a découvert. Après un épandage de c't'ampleur, j'préfèrerais mieux t'aller jouer les nudiss' à Tchernobyl !

Il conclut qu'il va plutôt s'occuper des renseignements internationaux, ce qui sera effectivement toujours ça de pris.

Le local aménagé en labo est très exigu ; ça devait être un ancien placard dont on a viré les étagères. Une table étroite supporte le matériel

classique, agrandisseur, flacons divers, bacs de trempage ; sous la table, à même le sol, sont entassées des boîtes de papier photo ; s'y trouve aussi une boîte noire cylindrique, servant au développement des négatifs. Mathias l'empare, l'ouvre et en extrait le support spiralé sur lequel on enroule le film à traiter.

-Votre coco donne dans le microfilm, monsieur le commissaire, annonce le Flamboyant ; voyez, cette spirale est conçue pour supporter un film très étroit, deux millimètres cinq exactement. Je vais d'ailleurs vous confirmer ça tout de suite ...

Il va à l'agrandisseur et dévisse le fromageur de focalité :

-Et voilà : vous pouvez voir que ce fromageur n'est pas calibré au format 24x36, mais pour un format beaucoup plus réduit. Il ne nous reste plus qu'à trouver l'appareil photo et il n'y aura plus le moindre doute.

La Pine désigne un petit boîtier dissimulé derrière l'agrandisseur :

-Est-il possible que ce soit cela ? dit-il à Mathias à travers trois épaisseurs d'écharpe.

Effectivement, l'Incendié déballe un appareil tout mignard, qu'on dirait ceux des tirettes à cent balles, tu vois ? Le genre que tu peux planquouzer dans ta manche sans qu'on se retourne sur toi.

Le fluorescent de la coiffe examine sa trouvaille minutieusement ; moi, je suis sorti du local, où je commençais à me sentir à l'étroit avec les bacilles de Pinaud et les dégagements du Rouquin.

Celui-ci murmure après peu :

-Obturateur à déclavement mou : c'est du matériel japonais. Curieux ...

Je dresse l'oreille :

-En quoi est-ce curieux, ô flambeau de la science policière ? Les Japs sont réputés pour leur savoir faire en matière de photo, non ?

-Bien sûr, commissaire ; seulement pour ce type d'appareils, les meilleurs sont les allemands, que l'on trouve en outre en beaucoup plus grand nombre.

-Continue, Rouillé, continue.

- ... Je trouve surprenant qu'un européen s'équipe de ce matériel difficile à trouver et de médiocre qualité, alors que de bons appareils allemands sont si facilement accessibles.

A ces mots La Pine se fend d'une intervention :

-Cela s'expliquerait si notre homme était employé et équipé par des Japonais, glamurge-t-il du fond de son emmitouflure.

-Evidemment, opine l'Irradiant ; dans ce cas ça se tiendrait. J'ai pu observer que les Japonais tiennent à utiliser des produits de chez eux, autant que faire se peut. Ils sont très chauvins. Et question espionnage industriel, ils se posent un peu là !

Tu diras ce que tu voudras, mais je trouve que mes équipiers en ont dans le citron. Toi aussi, la remarque du Débris t'as électrisé le croupion, hein ? T'avais bien noté les deux Japonoches du carnet d'adresse, saligot ; et t'es comme moi, tu

crois davantage à la fidélité de ta femme qu'aux coïncidences.

Je retourne à la salle de séjour où Béru achève son kil de Bordeaux.

-Tu as appelé les renseignements, Gros ?

Pour toute réponse l'Enorme bascule sur un côté, soulève une jambe et craque une louise qui fait frissonner les feuilles d'une plante verte, à cinq mètres du canapé. Joli vent, d'une sonorité soutenue, au ton mélancolique de corne de brume dans l'hiver norvégien. Le Grivos hume à grandes narinées les conséquences olfactives de son coup de sirène, en apprécie la richesse d'un sourire satisfait et poursuit (car c'était un début : chez Béru le pet est expression au même titre que le parole, il peut même à l'occasion s'y substituer entièrement) :

-Les pékins crèchent à Tokyo. J'ai noté leurs adresses su'l'carnet lui-même, n'en face des blazes. Pou'c'qu'est de leur profession professionnelle, z'ont rien pu me dire ; probab' que ces macaques sont pas dans les pages jaunes, c'qu'est un comb' avec des tronches en cachets de vitamine c !

Il rit fort de sa boutade. Heureux homme qui s'auto-suffit, renifle ses pets et se marre de ses conneries ; n'est-ce pas là, quelque part, la clef de la sérénité ? Enfin. Quant à moi, j'estime que nous n'avons plus rien à faire ici.

-Bon. Rassemblement, les gars, on rentre à la maison. Je demanderai au Vieux de contacter ses relations japonouilles pour en savoir plus sur ces deux oiseaux. Mathias, tu m'embarques les pièces à

convictions, Pinuche et Béro t'aideront à porter ce qu'il faut.

-Un instant, m'sieur le commissaire ! émet le Rouquin, nous n'avions pas tout vu !

Je le rejoins au labo où il était resté à fouiner.

-Du nouveau, fils ? l'invité-je aux révélations.

-Plutôt, Bruno ! laisse-t-il échapper tant est vive son excitation. Je viens de trouver dans ce carton tout le nécessaire du parfait petit faussaire : tampons, gratteur à fourche molle, jeu de signatures, exemplaires vierges de cartes d'identités, permis de conduire, passeports et compagnie !

Baderne-Baderne renifle une morve de quinze centimètres qui allait se désolidariser d'avec sa narine droite :

-Tiens ? lâche-t-il. C'est étonnant.

Nous attendons une suite qui ne vient pas.

-Et pourquoi est-ce étonnant, vénérable vieillard ? l'accouché-je.

-Mais parce que Béro et moi n'avons trouvé aucun faux papier dans ce logement, et nous pouvons nous flatter de connaître notre métier ! Or ce n'est pas le genre de documents que l'on dépose dans un coffre, ou que l'on laisse dans sa voiture ...

-Ni dans son portefeuille, ajouté-je en songeant au larfouillet de Tratair. Mathias, peux-tu me dire si ce matériel a servi effectivement ?

-Il a servi, affirme l'interpellé après une brève inspection ; et ici même, car il y a des taches d'encre Schmurtz spécialement réservé à cet usage.

-Ce qui veut dire que Tratair dispose ultra-probablement de faux papiers planqués dans la nature, conclué-je sombrement. Ca chie vert pour nous, les copains ! Avec ça et le fric qu'il a retiré, il peut faire le tour du monde les doigts dans le nez et une plume dans le cul !

Dire que je le tenais en joue il y a à peine deux heures ! J'ai failli boucler cette enquête en un temps qu'Hercule Poirot aurait seulement jamais osé prétendre, et au lieu de ça me voilà comme un con dans l'appart' d'un type qui a peut-être déjà repris du collier aux Bahamas, ou en Laponie, ou au Jap ...

Au Japon ! Bon sang mais c'est bien sûr ! Que fait un employé quand son turbin cacate? Il réfère à ses employeurs, non ? Cherche de nouvelles instructions auprès des instances supérieures. Et qui emploie très certainement Tratair, que je vois si tu suis bien ? Mmmh ? Oui, bravo : le pays du Cagnard Levant !

Je fais part de mes réflexions à mon équipe. Le Filandreux réagit le premier :

-Ton raisonnement repose sur des suppositions bien fragiles, Antoine, bêle-t-il. L'origine nipponne de l'appareil photographique, associée à la présence des deux noms de Japonais dans le carnet d'adresse de Tratair, ne prouve en rien que celui-ci soit l'employé de ceux-là. Et quand bien même cela serait, qui nous dit que Tratair ne va pas se cacher en France en attendant que l'agitation policière se calme ? Peut-être a-t-il un autre domicile, des

complices pouvant l'héberger. Tant d'hypothèses valables sont possibles !

Il n'a pas tort, mon vieux pote. Il fait entendre la voix de la sagesse, certes nasillarde en l'occurrence, mais néanmoins retentissante de bon sens. Oui, il parle solide, le Vénérable, et prudent, et raisonnable. Oui, mais...

-Ta pondération ferait passer le Vieux de la Montagne pour un hystérique gavé de champignons hallucinogènes, César, reconnais-je ; mais il te manque une donnée essentielle pour conjecturer droit : tu n'as pas vu Tratair. Crois-moi, ce n'est pas le genre à croupir chez un comparse en se sachant grillé jusqu'à l'os en France, alors qu'il a les moyens de les mettre n'importe où sur la planète. C'est un fonceur, avec une paire de couilles en fonte renforcée. S'il a des contacts au Japon, c'est là-bas qu'il va filer.

Le Vacillant tousse menu sous son écharpe, avec sa main en cornet à hauteur de la bouche, et je l'aime de ce geste inutile qui est si bien de lui, mon cher vieux compagnon.

-Ton intuition a fait ses preuves, c'est vrai, émet-il enfin à travers son filtre quadruple épaisseur. En admettant que tu aies raison, il faudrait dans ce cas avertir immédiatement Roissy, qu'ils retardent les vols à destination du Japon jusqu'à notre arrivée.

Mille diarrhées vertes ! Mais il a raison ! Et moi qui n'y songeais même pas ! Avec un peu de pot on peut encore coincer Tratair à l'embarquement !

Je me rue sur le téléphone et sonne Roissy. En face de moi, étalé sur le canapé, Béru (qui s'est endormi) ronfle comme douze quadriréacteurs au décollage, ce qui, avec le type de Roissy au téléphone, me fait une espèce de stéréo, tu vois ? Je déballe mon baratin d'urgence extrême, sécurité nationale et tout le bataclan, mais mon interlocuteur m'apprend qu'un vol à destination de la Nipponerie a décollé il y a tout juste trois minutes. J'encaisse stoïquement la nouvelle et lui demande quand partira le prochain, ce à quoi il me répond dans six heures.

Je résume le topo à mes compagnons. Pinuchet, décidément en grande forme, profère :

-En admettant l'hypothèse selon laquelle Tratair cherche à fuir au Japon, deux possibilités se présentent maintenant : ou il est déjà en route dans l'avion qui vient de partir, ou il prendra le prochain. Dans ce premier cas, je gage que nous allons le suivre par le vol suivant afin de "planquer" aux adresses du calepin ; dans le second, nous allons filtrer l'embarquement, ce qui sera facilité par le fait qu'Antoine connaît de visu le suspect. Donc quoi qu'il en soit nous devons nous rendre à Roissy, muni d'un léger bagage pour le cas où.

Tu veux que je te dise ? Je n'aurais pas dit mieux ! C'est simple, pendant qu'il débloquent j'avais l'impression de faire de la ventriloquie par sa bouche !

-Continue comme ça, vieux Plumeau, et c'est bientôt ton blaze qu'il y aura sur la couverture de mes books ! Allez, on calte !

J'empare un coussin et l'écrase à la volée sur la trogne du Gravos.

-Plaît-il ? clapote l'Immonde en entrouvrant un store grumeleux. C'est-y qu'ça s'rait déjà prêt ?

-Debout, grosse gonfle, on part pour le Japon ! lui hurlé-je dans l'écoutille.

L'Avachi se redresse, fourrage mollement ses régions pubiennes, baille en grand, pète étouffé et déclare :

-Au Japon ? Comme ça, au saut du lit ? T'es chié, Sana, merde ! Ca va qu'j'ai changé d'slip la s'maine dernière, mais t'es quand même sacrément chié !

CHAPITRE QUATRE

Le Dabe venait de recevoir un coup de fil du ministre de l'Intérieur, lequel désirait savoir où en était l'enquête. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils s'intéressent à l'affaire, dans les hautes sphères ! Pépère a assuré que ça avançait à fond la caisse, évidemment, que l'arrestation du ou des coupable(s) était imminente, enfin toute connerie que l'autre voulait entendre. Quand là-dessus je lui ai parlé du Japon, il a tiqué, bien sûr ; l'histoire prenait des proportions inquiétantes. Je lui aurais dit l'Italie, ou même l'Allemagne ; l'Angleterre, à la rigueur ; mais le Japon, alors là, merde ! Je ne me rendais pas compte ! On voyait bien que je ne connaissais pas son homologue nippon, le plus grand chieur de la galaxie ! Spécialement à l'égard de la France, depuis qu'une prostituée de chez nous a été prise d'un fou rire inextinguible à la vue de son sexe, dont les dimensions feraient, paraît-il, sourire jusqu'à ses propres compatriotes. Des incidents de ce genre ont déjà brouillé des pays pour plusieurs générations, il fallait que je le sache. La guerre de Cent Ans a eu pour origine une partie

de cul mal terminée, je pouvais en être sûr. Et si Hitler avait eu autre chose qu'un vermicelle dans le kangourou, il aurait sûrement beaucoup moins fait chier le monde. Mais bref. Jamais Taksa Comkîki ne nous accorderait le concours de sa police, il n'y fallait pas compter ; surtout que finalement, nous n'avions aucune preuve contre Tratair, qu'il sache ; et encore moins contre les deux macaques dont les noms figuraient sur le calepin. Et je voulais qu'il sollicite une collaboration officielle sur une base aussi inexistante ? Est-ce que je me rendais compte qu'il courait droit à la rebuffade ? Qu'il tendait la joue à la gifle ? Lui, Achille, par un nain jaune au zob de hamster ? Je voulais plaisanter ! J'irai au Japon, ça oui, évidemment, avec ce con de Ministre qu'il avait sur le dos on ne pouvait pas faire autrement. La piste était maigrissime, mais quoi faire d'autre ? Ici en France on mettrait en branle le dispositif de gala, pour ennemi public numéro un : de la routine, à grande échelle certes, mais routine quand même ; pas besoin de moi pour ça. Au Japon, si jamais ça mord, en revanche, il faudra improviser, jouer aussi bien du muscle que du doigté, selon... J'irai, donc, mais incognito ; pas vu, pas pris, mais jamais au grand jamais la France ne me reconnaîtra en cas de foirade, je comprenais bien ? Tratair mort ou vif, couverture officielle, macache ! Si je pouvais emmener Bérurier, Pinaud et Mathias ? Mais je pouvais même prendre le Pape si j'estimais en avoir besoin ! Priorité absolue, ça voulait dire ce que ça voulait dire, non ?

*

Les Japonais, tu veux mon avis ? Faut qu'ils fassent gaffe. Ils ne se sont jamais vraiment remis de la branlée qu'ils ont pris à « la dernière ». Hiroshima mon amour ? Ça dépend du point de vue. Et Nagasaki ne profite jamais, n'oublie pas ! Depuis ils ont beau nous en foutre plein les yeux sur le plan technologique, culturellement parlant ils jouent avec le feu. Sont partis carrément hors-piste, les frangins. Et schuss ! Ils ont décidé d'assimiler coûte que coûte le mode de vie occidental – pire : américain ! – et ça pourrait bien leur rester sur l'estomac, selon moi.

Je te prends le chauffeur du taxi qui nous conduit à l'hôtel Sifepabo-Metonparka, au sortir de l'aéroport de Tokyo ; la manière handicapée qu'il mâche son chouine-gomme. Toute l'histoire du Japon d'après-guerre est résumée dans ce ruminement maladroit et obstiné. Car on voit bien qu'il obstine, l'apôtre, qu'il veut y arriver au mâchonnement standard, normal, si miraculeuse - ment con. Et si je te disais qu'il est teint en blond ! Un mec qui descend peut-être d'un samouraï, merde, y'a un truc qui déconne quelque part, non ?

J'ai un coup de pompe. J'ai mal dormi dans l'avion, rapport à une grosse vache probablement hollandaise qui occupait le siège devant le mien et "puait mille morts", comme on dit si bien dans le

Poitou. S'était inondée d'une déguelasserie sensément désodorante qui, en fait et comme souvent, lui exacerbait la chlingance naturelle. Impossible de pioncer au milieu de ces relents, ni même de réfléchir de façon cohérente.

A l'arrière mes trois archers somnolent, cassés eux aussi par le voyage. Pinuche surtout fait triste mine, engoncé dans son écharpe morveuse ; il respire menu, en grailonnant, façon glaire en instance de départ. Je commence à me demander si j'ai bien fait de l'emmener, l'Ancêtre ! Mais ça lui faisait tellement plaisir, cette équipée ; on lui trouvera bien un emploi.

Enfin on arrive à l'hôtel. Pour le dépaysement, zob, évidemment. De nos jours, avec les chaînes internationales, tu peux te brosser pour la couleur locale ; ou alors faut aller la chercher aux fins fonds des provinces, avec la tourista et la malaria. Mais ce qu'on en a à branler, en l'occurrence, hein ? J'ai pas l'intention d'envoyer des cartes postales au Vioque !

On a réservé deux piaules à deux padoques ; pendant que Béru fait le tour d'horizon du minibar équipant la notre (il a exigé de partager ma chambre, alléguant que Mathias fouette trop et que La Pine, mercille bien, sans façon !), nous autres prenons une douche et nous changeons. Ensuite de quoi nous nous retrouvons tous dans "ma" chambre, pour un point de la situation.

-Bon, commencé-je.

Je ne peux pas aller plus loin. En effet, Pinuche est alors pris d'une quinte de toux dont les sonorités auraient fait frémir Jack l'Eventreur ; ça crisse, ça siffle, ça gronde, ça grailonne, ça râpe, ça dérape, ça tonne, ça étonne, ça détonne ! Le fossile est plié en deux, et, Dieu soit loué, filtre ses expectorations de sa providentielle écharpe. Merde, qu'est-ce qu'il tient, césarin ! Il va finir par cracher ses éponges, à ce rythme ! Inextinguible ! Ça lui roule dans la gorge pire qu'une avalanche en bourgogne ! Et ça dure, et ça dure ! Enfin, juste comme il allait s'étouffer pour le compte, ouf, une accalmie. Mais dans quel état César sort-il de l'épreuve ! Vidé, rincé, nettoyé ! Il s'affale sur mon plume, plus avachi qu'une serpillière militaire après une revue de "caso". Plus bon à nibe. Incarnation de la Navrance !

-Je suis navré (tu vois ?), les amis, moribonde-t-il, mais je crois que je ne vais guère pouvoir vous aider pour la suite des opérations. J'ai sous-estimé la vigueur de ma grippe ...

Il est désolé de la cave au grenier, l'Improbable ; je le suis aussi, de le voir dans cet état d'abord, d'avoir à amputer mes effectifs déjà minces de cet élément somme toute de valeur, ensuite. On peut dire qu'elle démarre fort, notre expédition !

-Bon, reprends-je.

-Monsieur le commissaire !

C'est le Miroitant, qui avait quitté la chambre durant la séance d'auto-asphyxie du Délabré, et qui y revient en brandissant une trousse.

-Oui, Rouillé ?

-Si vous permettez, et surtout si monsieur Pinaud est d'accord, j'ai ici un nouveau produit de ma composition que je n'ai pas encore eu le loisir de tester sur l'homme, faute de cobaye disponible. Mais il a fait montre d'une complète efficacité sur les souris du labo ...

-Explique-toi plus avant, sibyllin ami, l'exhorté-je. Quid de ce produit, et le rapport avec La Pine ?

-Il s'agit d'un sérum antigrippe, commissaire. Je l'ai achevé tout récemment, et n'ai encore trouvé personne de grippé pour le tester. Alors, ...

-Je suis volontaire !! bêle l'Effacé depuis le lit où il gît toujours. Mathias, inocule-moi ton sérum, je t'en conjure !

-Ce sera une première, monsieur Pinaud, rappelle l'Irradiant. Je puis toutefois vous assurer que vous ne risquez rien à quatre-vingt-dix-huit pour cent.

-J'ai confiance en toi : fais ton office !

Le Rouquemoute extrait de sa trousse un nécessaire à piqûre et une petite fiole.

-Et les deux pour cent restant, ça consiste en quoi t'est-ce que ? demande Béru, qui perd parfois son sang-froid mais jamais le nord.

-En cas d'échec monsieur Pinaud sera pris de violentes diarrhées à caractère dysentérique pendant plusieurs jours, jusqu'à élimination du

sérum de l'organisme. Ca peut être extrêmement pénible !

-Tu veux dire emmerdant, glousse le Facétieux.

-Bagatelles ! trépigne Pinuchet. Assez traîné, Mathias, guéris-moi !

Coton d'alcool, piquouze. Nous formons demi-cercle autour du Fripé, attendant les effets du sérum. Moments de tension, comme pour toutes les premières.

Nous n'attendons pas longtemps. Un prodige s'opère sous nos yeux : écarquillés, exorbités, ébahis. Pinuche, alors esclaffé sur le lit tel un vieux gant de toilette mouillé, s'anime soudain de menues trémulsions, et semble prendre du volume. Une poupée gonflable qu'on commence à gonfler, tu vois? Saisissant ! La mauvaise rougeur qui lui teintait les pommettes fait place à une autre, pimpante de bonne santé, façon charcutier de province ! Ses paupières se relèvent, son œil s'allume, sa moustache se redresse, son râtelier clape à vide ! Et le voici qui d'un coup de rein quitte le lit et se retrouve debout parmi nous, vivant parmi les vivants. Un miracle !

Béru en bave de saisissement ; il ne peut plus que dire : "Ben merde alors !", qu'il répète quarante-huit fois consécutives. Mathias est rayonnant de fierté, si tant que je vais fermer les rideaux de la fenêtre avant qu'un passant abusé n'alerte les pompiers.

-Bien ! trompette Pinuche en se frottant les mains. Mathias, ton produit est une authentique

merveille ! Je me sens rajeuni de vingt ans ! Que dis-je : de trente ! Sitôt de retour à Paris, fais-le breveter, ta fortune est faite !

"Mais revenons à notre enquête ! Antoine, quel est ton plan d'action ?"

Je suis tellement ahuri de ce retournement de situation que je ne sais que répondre. Je tremblouille un "Eh bien, euh" aussitôt balayé par le Tonifié :

-Antoine, mon garçon, il me semble que tu te laisses un peu aller ! Je veux bien qu'il y a le décalage horaire, mais quand même ! Bon, dans ces conditions, voilà ce que je suggère. Il y a deux adresses à "planquer", nous sommes quatre, ça fait deux par adresse : Béro et moi sur la première, Antoine et Mathias sur la deuxième. Mathias et moi prendrons le premier quart. Equipement : une voiture de louage et un talkie-walkie par homme ; procédure : on planque quatre heures devant son adresse, puis relève par le coéquipier. Si toujours rien à la fin de la première relève, les équipes échangent leur adresse et on repart pour un tour. Si encore rien à l'issue, tout le monde change de bagnole et on remet ça. Comme ça autant de fois qu'il le faudra. Des objections ?

Qu'est-ce que tu veux objecter à un plan de ce calibre ? Te dire que je me sens un tantinet couillon ne sera pas pour t'étonner, si ? J'ai l'air de quoi, à écouter les instructions du Vieillard comme le premier stagiaire venu ? J'essaie bien de réagir,

mais ouichtre : trop vanné par le voyage, et trop scié par l'efficacité du rouquemoute's sérum.

-Je vois que le produit du Rouillé t'as aussi décapé les neurones, César, dis-je cependant, car un chef ne doit jamais montrer son désarroi ; rien à redire à ton plan d'action, si ce n'est qu'il faudra penser à se pourvoir en piles de rechange pour les talkies : on ne sait jamais.

Cette dernière connerie balancée histoire de reprendre un minimum la direction des opérations, tu vois ? Le coup des piles de rechange, même un nouveau-né te l'aurais dit !

Au reste, personne n'est dupe. Ca fait bailler Béro et ricaner Pinuche (Mathias s'en fout : il est devant La Pine comme Pygmalion devant sa Galathée, ce con !).

-Dans ce cas, allons nous équiper ! reprend le Survolté. En arrivant j'ai repéré une grande surface près de l'hôtel : ça fera l'affaire. Puis Mathias et moi irons louer nos voitures et planquer dans la foulée. En route!

Et tu sais quoi ? Nous le suivons !

CHAPITRE CINQ

Mathias et Pinuchet partis, dûment équipés et voiturés, je suis remonté à ma piaule ; Béru, lui, a fait escale au bar de l'hôtel, "manière de prendre ses marques", a-t-il dit.

Je regarde ma tocante : il me reste trois heures et demie à tirer avant de relever le flamboyant. Coup de barre monumental ! Mes paupières doivent peser une demie-tonne chacune ! Je convoque une réunion au sommet avec moi-même et nous décidons à l'unanimité qu'une bonne sieste s'impose si je veux relayer efficacement mes équipiers : planquer quand t'as les yeux qui te tombent sur les genoux, c'est rare que ça finisse pas en cagade.

J'ôte mes targettes et m'allonge voluptueusement sur mon padoque ; deux minutes plus tard je suis déjà en plein cirage. Je suis en avion, le même que celui de tantôt. Y'a la truie hollandaise sur le siège devant le mien, mais elle ne pue plus. Mes collègues pioncent à ma droite. Soudain l'avion entame une chute libre, je me retrouve à flotter dans l'habitacle avec une hôtesse

Russe (ben oui, Russe : pourquoi pas ?) entièrement à poils. Sublimement roulée ! Autour de nous, plus personne ! L'hôtesse vient se coller contre moi et entreprend de me dessaper, rapport aux consignes de sécurité dit-elle, tout en me roulant des pelles fourrées normées ISO 9001. Me voilà à loilpé moi aussi, triquant comme douze ânes ; alors ma copine me chope le mât de cocagne et me fait faire toutes sortes de cabrioles mutines, impesant que je suis, rappelle-toi. Elle me lâche, je pars à dache puis rebondis contre la grosse hollandaise subitement réapparue. Je repars en direction de l'hôtesse, zigomard pointant droit devant. Ce que voyant Natacha (elle se prénomme Natacha) écarte grand les compas en prévision de l'arrimage. Allo Soyouz, ici Spoutnick, jonction imminente ! Reçu cinq sur cinq, Natacha déverrouille le sas d'admission ! Approche en phase terminale ! Schloc ! Arrimage réussi ! Je répète : arrimage réussi ! Tandis que je lui pratique un check-point minutieux de tous les orifices, Natacha dégoise des salingeries en russe en m'agrippant les cheveux. Puis sans transition elle passe au français, avec une drôle de voix nasillarde :

-Ici Mathias ! Ici Mathias ! Commissaire ! Ici Mathias ! Un type correspondant au signalement de Tratair vient de pénétrer à l'adresse surveillée. Je répète ...

C'est là que je me réveille. Merde ! C'est le Rouillé qui braille dans mon talkie-walkie ! Je bondis de mon lit et harponne l'appareil :

J'empoigne mon appareil et grogne, furax :

-Pas de nom, triste con ! grogné-je, furax. Avec la radio on n'est jamais trop prudent. Il est à pieds ?

-Oui m'sieur le com ... heu ! ... Enfin, oui, bafouille le Rouillé.

-Bon. Tu ne bouges pas, nous arrivons. Pinuche, Béro, vous avez entendu ?

-Je suis en route, confirme la Vieillesse. J'aurai rejoint Mathias dans un quart d'heure environ.

-Bien. Béro ?

- ...

-BE-RUUUU ! ! ! ! Gueulé-je à m'en péter les ficelles.

Au bout d'un temps l'organe graillonneux de l'énorme me parvient :

-Oui, quoi, merde, c'qui s'passe ?

Son élocution est bizarre, au Gravos, saccadée comme s'il me parlait en courant.

-Bon sang mais qu'est-ce que tu fous, gros sac ? Où es-tu ?

-Ben ... Vu qu'c'était le Fossile qui prenait la première garde, j'm'étais dit que ...

Ici intervient une voix féminine en surimpression :

-Dis donc mon gros loup, j'ai pas que ça à foutre ! Tu finis ou tu fais un reportage ?

C'est dit en français avec un accent parigot à découper au chalumeau. Béro intime un "Ta

gueule, Ginette !" efficace mais tardif. Alors je pige tout :

-Ma parole, m'exclamé-je, mais tu as levé une pute, Alexandre-Benoît !

L'interpellé avoue :

-C'est rapport à l'avion. Tu sais comme ça me porte aux sens ! N'une fois qu'on a z'eu acheté nos taquis-valquis et que tout le monde s'est eu barré de son côté, y m'est v'nu un monstre chibraque, d'un coup d'un seul. Le sentiment de désœuvrance, tu comprends ? Alors j'ai d'mandé à un porteur d'l'hôtel si y pourrait pas m'indiquer une radasse française, vu qu'les frangines d'par ici sont incapab' m'héberger Prospère, ainsi qu'tu ...

-Bref ! coupé-je. Navré pour toi mais tu vas laisser quimper madame : le Rouillé a repéré notre homme, alors rapplique fissa à l'adresse que tu sais. Pigné ?

Il renaude vilain, l'Obèse, comme quoi c'est pas humain de lui avorter le coït de cette façon, que c'est un coup à lui nazer le glandulaire pour le restant de ses jours, qu'en plus au prix où elle est, la Ginette, il me dit pas, mais merde ! Je le laisse râler sans plus m'y intéresser ; il a beau dire, c'est un poulet dans l'âme et il ne fera jamais passer un coup de bite avant une enquête. Je sais qu'il est déjà en train se resaper, tout comme moi. Qu'il va cavalier jusqu'à sa tire de louage, comme je le fais en finissant d'enfiler ma veste. Que lui aussi décarrera en trombe, sous les regards en trou de pine réprobateur des passants. Qu'il se frayera

hardiment un chemin à travers la circulation dense de Tokyo tout en se repérant sur un plan de la ville. Qu'il saura éviter les piétons comme je le fais de cette vieillarde nattée et chaussée de ces sabots nippons à la con, dont le fils fut médaillé par l'empereur soi-même pour son héroïque comportement lors de la branlée mise aux Russes en 1906. Qu'il arrivera, à mon instar, à pied d'œuvre et à temps pour assister à la sortie de Tratair.

Le regroupement se déroule impec. La rue Dukû fait la jonction entre les avenues Fign' Dé et Hiroshima-Mon-Amour, perpendiculairement à elles, façon barreau d'échelle. En conséquence j'adopte la formation suivante : Mathias continue à péter là où il est, Béru largue sa pompe, me rejoint dans la mienne et nous nous postons à l'angle de l'avenue Hiroshima et de la rue Dukû, de façon à n'être pas visible depuis icelle. Quand Mathias nous avertira de la sortie de Tratair, Béru quittera ma pompe et ira à sa rencontre ; je m'engagerai dans la rue à sa suite, de façon à arriver en même temps que lui à la hauteur de Tratair. A ce moment Béru l'alpaguera, le fourrera dans la guinde et on mettra les bouts. A l'extrémité de la rue Pinuche bloquera les poursuivants s'il y en a ; sinon, dispersion et rencard à l'hôtel.

En un quart d'heure tout est en place. Nous attendons le signal du Rouillé. J'ai les nerfs à cran, espère ; ce genre de combine peut déboucher sur

tout et n'importe quoi, surtout avec des clients comme Tratair. J'en fais la leçon à Béru :

-Gaffe-toi de lui à mort, Gros. A côté de cézigue une panthère en rut a l'air aussi vive qu'une moule marinière ! Si tu lui laisses un centième de seconde de flottement, Dieu sait ce qu'il est capable de trouver pour nous envoyer le bonjour !

-T'en fais pas, Tonio, répond le Rassurant. Ton mec, j'le situe coriace comme un' anguille : le genre savonnette à haute tension qu'tas pas assez de douze paluches pou' l'alpaguer. Soite. Mais les n'anguilles ça me connaît, j'te prille d' me croivre ; fais confiance à tonton Béru et tu vas voir comment j'vais lu parler du pays, à ton Guy l'Eclair de mes deux !

M'ouais. Il a beau dire, le Mammouth, je me sens vachement nimbus dans mes groles. Avec lui je peux m'attendre à tout : qu'il cueille Tratair comme à la parade ou qu'il glisse sur une merde au moment de le choper. J'aurais préféré m'en occuper, moi qui connais l'oiseau, mais Tratair me retapisserait à deux cent mètres, et alors ... Non, je dois faire confiance à Gradube, en espérant qu'il sera dans un jour de forme.

Nous attendons depuis une demi-heure environ quand nous parvient l'appel de Mathias ; chose marrante, il chuchote, bien qu'étant enfermé dans sa bagnole à cinquante mètres de Tratair :

-Ici Mathias, souffle-t-il. Notre client vient de sortir !

Enfin ! Je fais signe au Mastard. Il me regarde d'un air entendu, renifle deux cents grammes de morve mêlée à trois litres et demi d'air japonais et s'extrait de la voiture. Je le regarde tourner au coin et disparaître, ballottant son gros cul d'une démarche sereine, les mains dans les fouilles. Allez, à Jacques, ta veste ! comme il dit si bien (ou si mal !), le cher Gros.

Maintenant j'attends le deuxième signal du Rouillé, auquel je m'engagerai à la suite de Béru. J'ai démarré le moteur, je le fais ronfler à vide à coups d'accélérateurs nerveux. Comme tous les hommes d'action, j'ai toujours un putain de trac lorsque tout ne dépend pas de moi !

Enfin, la voix toujours chuchoteuse du Flamboyant :

-A vous, m'sieur le co ... Béru et Tra ... notre "client" ... sont sur votre trottoir, à votre droite.

Allez, Tonio, fini les coulisses, à toi la scène !

Je déhotte en souplesse. Je vais pour enquiller la rue Dukû quand une Mercedes 500 s'y enfile sous mon capot, le moulin hurlant de surrégime. Je ne l'avais pas vu arriver, ce con, il a bien failli m'emplâtrer le museau !

Le temps que je négocie mon virage, la Mercedes est déjà à cent mètres, toujours moulinant à bloc. Je retapisse Béru, de dos, et, encore loin de lui, la silhouette de Tratair. Brusquement, arrivée à la hauteur de ce dernier la Mercedes pile à mort ; dans le même millième de seconde deux types jaillissent d'une tire garée au

niveau de laquelle Tratair se trouvait, et lui sautent sur le paletot. Deux missiles ! La foudroyance absolue ! Tratair n'a pas le temps de compter jusqu'à zéro (mais qui songerait à compter dans un cas pareil ? Quelle connerie, la littérature !) qu'il a déjà morflé un maître coup de goumi sur la nuque et les paluches menottées derrière le dos. Trois dixièmes de secondes plus tard tout le monde a embarqué dans la Mercedes qui s'arrache tellement vite que son ombre a du mal à la suivre.

Sur le trottoir Béro en est comme deux ronds de flan, l'air plus con que celui qui viendrait de se torcher l'oignon avec le billet gagnant du loto. Mathias bêle des "Mais ? Mais ? Mais ?" de sidérance complète dans le talkie ; ce qu'entendant Pinuche s'inquiète : "Ici César. Des problèmes ? Allo?"

Et San-Antonio, vous demandez-vous, mes loutes, que fait-il ? Que signifie son silence ? La stupeur le paralyserait-elle ?

Que nenni. San-Antonio s'est accordé un quart de seconde de prise de court. Le temps de se dire qu'une équipe de tordus venait de lui rafler Tratair sous le pif, en appliquant quasiment son propre plan d'action, ce qui passe très bien dans les De Funèseries, mais n'est présentement pas du tout du goût de son amour-propre. Ce tribut payé à sa nature malgré tout humaine, il a ensuite empoigné son talkie-walkie et le voilà qui s'entend beugler, à la limite extrême de l'inarticulé :

-Pinuche-une-Mercedes-grise-va-déboucher-emplâtre-la-absolument ! ! ! ! !

Le temps de finir ma phrase, la tire annoncée atteint le bout de la rue, derrière laquelle est embusqué le Fossile. A-t-il pigé ce que je lui ai balancé ? Sinon c'est foutu, je n'ai pas le temps de le lui répéter. Tout en guettant son intervention je pédale à fond les manettes pour rattraper la Mercedes. Sur les trottoirs, de part et d'autre de la rue, Mathias dévoituré et Béro sprintent à ma suite. Les passants s'arrêtent pour contempler ce cirque pas banal : deux chignoles bourrant à s'en désintégrer les soupapes et deux occidentaux, un obèse dépenaillé et un gyrophare ambulant, cavalant derrière plus frénétiquement que les Anglais de Singapour devant les cyclistes¹ de l'Empereur en 42 ; les tomobilistes qui nous croisent se détranchent par leur fenêtre pour nous mieux suivre le numéro, ce qui fait qu'une Honda rentre dans le cul d'une Toyota qui a dû piler pour éviter une Mazda !

Devant moi les feux de stop de la Mercedes s'allument : ces enfoirés vont s'engager sur l'avenue Fign'Dé ! Juste comme je gueule "Pinuche, bordel ! !" si fort que le Navrant doit m'entendre hors récepteur, je vois sa tire débouler plein tube et embugner grand veneur l'aile gauche de la "500". Moi je pile à mort à deux centimètres de son gros

¹ Allusion au fait que l'infanterie nipponne se déplaçait à bicyclette. Quelle érudition ce Sana ! (Max Gallo)

cul tandis que l'Ancêtre descend de sa pompe en chiquant au catastrophé. Je largue mon carrosse en voltige en hurlant au Débris qu'attention, ils tiennent Tratair ! Il comprend. Dépone à la volée la portière arrière-gauche de la guinde chleue, chope le niacoué groggy qui lui tombe sous la main, l'arrache de la voiture et l'envoie à dame pour le compte d'un double crochet au bouc. Du grand art ! J'ai idée que le sérum du Rouillé lui a foutu un turbo dans le buffet, au Décrépit !

De mon côté j'ai opéré de même avec le deuxième oiseau qui encadrait Tratair ; quant au chauffeur, il a morflé le gros du choc et il est pas prêt de nous dire ce qu'il pense de la "Critique de la raison pure" !

Béru et Mathias ont recollé au peloton. Tandis qu'ils reprennent leur souffle, la Pine est remonté dans sa caisse et l'a désencastrée de la Mercedes, histoire de préparer notre sortie.

-Rouillé, monte à l'avant avec Pinuche, ordonné-je. Béru, aide-moi à coltiner Tratair.

Nous lui cramponnons chacun un brandillon et traçons vers la bagnole du Crouton. Autour de nous ça commence à s'agglomérer vachement, comme dirait le Gros ; faut dire qu'un rodéo de cette ampleur, à part quand Bronson se met à justicier dans la ville, ça se voit pas tous les matins ! Avec ça qu'on est Européen, en plus, se permettre d'emplafonner de bons nippons et de leur émietter le râtelier ! Heureusement c'est tellement dingue que ça doit passer pour le tournage d'un

film, mais attends voir que la volaille locale rapplique : m'est avis que Pinuchet aura du mal à se faire passer pour Mel Gibson ! Il est plus que temps de les mettre. Je finis de m'installer dans la chignole, encadrant Tratair avec le Gros, lorsque retentit dans des environs dangereusement rapprochés une sirène poulardière ; d'ici trente secondes le coin va devenir moins sympa qu'un bain de siège à l'acide sulfurique ! On ne plaisante pas avec l'ordre public, ici.

-Arrache-nous de ce sac à merde, Vieillard ! enjoins-je le Survolté. Si les flics nous coincent, on se sera réincarné quinze fois quand on sortira du placard !

-Te bile pas, Antoine, rétorque-t-il à travers son râtelier serré par la concentration. C'est pas demain la veille qu'un de ces nabots hépatiques va m'en remonter au volant d'un carrosse. Accrochez-vous les enfants, et gare au roulis !

Ce que disant il opère un largage d'amarres qui nous centrifuge dans nos sièges et s'enfonce dans le flot roulant de l'avenue Fign'Dé. Au passage je zieute la rue Dukû et j'ai le temps d'y voir débouler une BMW 735, tout à fait dans le style de la Mercedes des kidnappeurs. M'est avis qu'on est peut-être sorti de la mouise, mais qu'on en a encore un chouette paquet accroché aux semelles !

-Les roycos nous collent ? me demande Béro en voyant ma mine soucieuse.

-J'ai peur que ce soit plutôt les petits copains des trois citrons de la Mercedes, fais-je

sombrement. On va être fixé très vite, de toute façon ...

Effectivement, cinq secondes plus tard je vois la BMW gicler de la rue Dukû sans égard pour la foule groupée autour de la Mercedes défoncée. Son pilote négocie un virage sur une roue et demie, manque de provoquer un carambolage en comparaison duquel celui des "Blues Brothers" eût passé pour un hymne à la sécurité routière, s'aligne sur l'avenue et ouvre grand la manette des gaz. Avec ce qu'il se trimballe comme cavalerie sous le capot, je ne nous donne pas deux minutes avant qu'il nous renifle le train!

-Cette BMW, tu crois que c'est eux, Antoine ? demande La Pine qui, tout en jouant les Sébastien Loeb dans le trafic, n'a rien perdu de ce qui se passait derrière.

-Si c'est pas eux c'est leurs cousins germains, grondé-je. Et pour les semer avec notre brouette surchargée, on peut toujours se l'arrondir à la gomme abrasive !

-Surtout que le gus qui tient le guidon de leur bolide a pas dû dégouter son permis dans un kinder-surprise, aggrave le Dodu qui suit les évolutions de nos poursuivants. L'père Fangio s'en chierait dessus si y pourrait mater c'coup d'volant !

"On peut s'préparer pour l'abordage, les copains !" conclut-il sans enthousiasme.

-Mais nous n'avons même pas d'armes ! gémit Mathias tout en se cramponnant consécutivement aux embardées de Pinuche.

-Ma parole, gouaille ce dernier, tu bédoles dans ton grim pant ou quoi, Rouillé ? D'abord ces macaques ne nous tiennent pas encore ; ensuite, pendant que j'époussetais les dominos de l'autre face de lune, tout à l'heure, je l'ai soulagé de son presse-purée !

"Il est dans ma fouille droite, Tonio : c'est toi le meilleur tireur d'entre nous.", reprend-il à mon intention.

Dis donc, je sais pas si t'as remarqué, mais y'a quelque chose de changé chez le vénérable, non ? Ce langage coloré, cette causticité, cet œil pétillant ! C'était pas prévu dans les effets du sérum, ça. On déborde largement le simple regain de tonus ! Y'aurait comme des effets secondaires hors-programme à ce qu'on dirait ! Note que pour l'instant ça va dans le bon sens, mais gare au retour de bâton !

Je rafle le soufflant révélé par l'Altéré. Le chargeur contient cinq dragées, ce qui serait peu pour un baptême, mais sera suffisant pour assurer un brin de causette au cas où.

-Tu peux sortir les apéritifs, annonce Béru, toujours à la vigie : les v'là !

Je me retourne. Effectivement, la BMW nous colle à présent au dur. Je peux distinguer quatre occupants dont le chauffeur ; tous portent des lunettes de soleil, et rien qu'à voir leurs frimes on se sent déjà passer le goût du canard laqué. Ces affreux-là, on va pas s'en débarrasser à coup de plumeau, j'en ai bien peur !

-Accrochez-vous ! glapit soudain le Miraculé. Et d'accompagner sa goulante d'un brusque coup de volant à gauche pour enfileur une rue de traverse. Il gaze furieusement, traçant sa route à coups d'avertisseur sonore et de volant savamment ajustés. Mais la BMW est toujours après nos miches ! Merde, ils ont réquisitionné Harry Vatanen ou quoi, ces marsouins ? A moins de les praliner, je ne nous accorde aucune chance de les décoller.

-Bon, on peut continuer comme ça jusqu'à la Saint Troû, ces gars-là ne sont pas prêts de nous lâcher le pot d'échappement, dis-je. Pinuche, tu vas freiner à mort à mon signal ; ils vont nous enfoncer le fion, je les praline et tu repars. Ok ?

-Trop tard les mecs ! vagit Béro. Y'en a un qui vient d'se foutre à sa fnêt' av'c une arquebuse à faire chialer le porte-avions Foch ! C'est eux qui va nous allumer, et j'vous annonce le feu d'bengale du siècle !

-Il y a une rue à droite, flegmatise le Fripé. Cramponnez-vous, je ne vais pas ralentir sinon ils vont nous seringuer comme à la parade.

Et en effet il ne ralentit pas, César. Il braque à droite toute, la tire obéit mais se paie une méchante embardée du cul que l'énergique contre-braquage du Vénérable ne peut entièrement rectifier. Le train de la bagnole percute un poteau qui se trouvait à l'angle des deux rues ; sous la violence du choc, la portière côté Béro s'ouvre et celui-ci est proprement éjecté du véhicule. Calamitas! Je hurle

à la Pine de stopper, mais il a déjà parcouru une vingtaine de mètres ; derrière la BMW vient de foirer son virage et d'emplâtrer le mur à cinquante centimètres du Gros, qui gît assommé sur le trottoir.

-Marche arrière, Pinuche, beuglé-je. Viiiiite ! ! !

César décarre en trombe à reculons. Il n'a pas fait cinq mètres que trois gaziers s'extraient de la BMW et se mettent à nous arroser féroce. La lunette arrière éclate, puis le pare-brise, et les gçons pleuvent sur la carrosserie comme grêle sur vignoble. J'essaie de riposter, mais autant pisser à contre-vent dans le Sirocco ! C'est un vrai déluge qui s'abat sur notre bagnole ! Sans attendre mon ordre, Pinuche est reparti plein pot en avant, sur trois pneus car l'un d'eux a morflé, à l'arrière. Un des arquebusiers essaie de nous courser, mais celui-là a droit à deux valdas dans la caisse à horloge et il s'effondre net ; du coup les autres continuent leur reconstitution de Pearl Harbour à distance, abrités derrière leur guinde. Tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, nous atteignons l'extrémité de la rue et nous abritons derrière l'angle d'un bâtiment d'habitation.

Je risque un œil sur nos arrières. Deux flingueurs cavalent à notre poursuite, sans se soucier des beuglantes poussées par les habitants du coin depuis leurs fenêtres. Un vieux melon surgit de l'entrée d'un immeuble ; il ignore tout de la fusillade car il est plus sourdingue qu'une

tranche de brie et les piles de son appareil acoustique sont nazes. Il allait en acheter des neuves. Fatalitas ! Le flingueur le plus avancé le voit et lui balance une petite giclée, sans s'arrêter. Le vieux bloque la sauce en plein buffet et s'écroule mollement, sans aucun bruit, qu'on dirait un mannequin de chiffon. Tu peux me dire à quoi ça l'avance, l'autre pourriture, d'avoir rétamé ce pauvre vioque ? Et ça le fait marrer en plus ! Mais pas longtemps : comme à l'entraînement, je me désempare, envoie le potage et me rembusque, juste le temps de voir exploser le haut de sa tronche. Son pote, merde alors, s'attendait pas à une contre-attaque ! S'imaginait qu'on se traînait toujours dans notre écumoire à roulettes, comme du gibier blessé. Là il vient de piger que justement le gibier n'est jamais aussi dangereux que quand il est blessé. Et puis dis : il a affaire à San-Antonio, non ? Du coup il bat en retraite fissa, le frère Lajaunisse, en arrosant de ci, de là, pour se couvrir la débandade, puis il se planque avec son dernier complice derrière leur bagnole.

Bon, mais et maintenant ? Je ne vais pas jouer la Charge Héroïque face à ces deux artilleurs retranchés avec deux malheureuses pralines en magasin ! Et mon Béru qui gît toujours, bon gros cachalot échoué sur ce triste bitume. J'enrage de ne rien pouvoir tenter pour le tirer de là. Et les flics qui vont bientôt radiner !

-Pssst, Sana !

C'est le Vieillard qui m'appelle. Je me retourne, le cherche du regard mais ne le trouve pas.

-Montre-toi, vieille fripe, grogné-je, c'est pas le moment de jouer au Chevalier Mystère !

-Je suis là, Tonio, dans la Mazda 4x4. Ouvre un peu tes chasses, quoi, merde !

Je repère le véhicule, garé à quelques roues de moi, et reconnaît La Pine au volant et Mathias à l'arrière. Un brin sidéré je les rejoins :

-Mais qu'est-ce que vous maquillez dans ce bahut, les gars ? demandé-je en jetant un œil à l'intérieur.

"Et vous avez chargé Tratair ? Mais ... "

-On va foutre le camp d'ici avec cette tire, mon grand, déclare l'Ancêtre.

"Monte !", ajoute-t-il en lançant le moteur.

-Mais ... Et Béru ? Tu veux l'abandonner à ces tueurs ? T'as le cervellet qui donne de la bande, vieux fromage, ou quoi ? Le sérum du Rouillé t'a mis le bulbe en cale sèche ?

- C'est toi qui patine de la courroie, gamin ! rétorque mon décidément métamorphosé compagnon. Ils veulent Tratair, nous l'avons. Leur seule monnaie d'échange, c'est Béru. Tu mords ? Pour le moment il ne risque donc rien. Alors monte et caltons, j'ai idée que le quartier ne va pas rester aussi calme très longtemps encore.

En échos à ses prédictions, un retentissant crissement de pneumatiques se fait entendre du côté des malfrats.

-Sors la voiture, dis-je à Pinuche, je vais voir ce qui se passe.

Une Audi 80 s'est arrêtée au niveau de la BMW emplâtrée. Les deux archers survivants coltinent Béro jusqu'à la nouvelle bagnole sous la protection d'un troisième couteau armé d'un pistolet automatique. Ces fumiers embarquent le Gros ! Pinuche a donc peut-être vu juste ?

Je reviens au 4x4 que le Bêlant achève de dégager.

-Grouille-toi, Antoine, j'entends des sirènes qui rappliquent ! me lance-t-il.

Je grimpe, avec le sentiment de jouer un monstrueux coup de dés :

-Si jamais ton raisonnement est bouffé aux mites, César, et qu'ils me butent Béro, je te jure que je vais leur faire regretter Hiroshima !

A l'arrière, terrassé par la tension nerveuse et la fatigue, le Rouillé s'est endormi contre Tratair, lui aussi dans les vapes.

On déhotte discrètement, tandis que les sirènes se rapprochent.

CHAPITRE SIX

L'Audi ralentit et s'engage sur la pente d'une entrée de parking souterrain. Ce que voyant, Pinuche se gare dans la première place qu'il trouve, à distance encore respectable du parking. Apparemment nos pistoleros n'ont pas remarqué que nous les suivions. Il faut dire que Baderne-Baderne sait y faire : jamais moins de deux bagnoles entre la leur et la notre. Et surtout, jamais ces faces de coing n'iraient imaginer que, loin de déguerpir à dache, nous n'avons cessé de les filocher depuis l'enlèvement de Béru. L'idée m'est venue juste après "On déhotte discrètement tandis que les sirènes se rapprochent.", tu vois ? Que veux-tu, moi quand ça chie, ça me branche les méninges sur le courant-force. Je me suis donc dit comme ça, le temps pour notre voiture de parcourir un mètre-vingt : "Ces salauds disposent manifestement d'une organisation foutralement efficace : hommes, armes et bagnoles à gogo, qu'ils ont dû faire un casse au dernier salon de l'auto de Stuttgart, et logistique huilée à souhait. Jamais

nous ne récupérerons Béru à la loyale contre cette armée, perdus dans ce pays qui nous est étranger de tréfonds en combles. Notre seule chance c'est la surprise. Et le meilleur endroit pour surprendre qui que ce soit, c'est son nid, là où il est le moins méfiant." Tu suis le raisonnement du bonhomme, fils ? Tu mords comme ça s'engrène à toute vibure dans son caberluche en acier chromé ? C'est là que j'ai dit au Croulant d'emboîter la roue des malfrats. Il a barguigné, naturellement, mais je lui ai déballé mon petit topo et il m'a finalement approuvé :

"Tu as raison.", m'a dit ce grand sage devant l'éternel : "Il faut battre le fer quand il est encore chaud !", car Pépère, lorsqu'il ne barguigne pas, est très friand de nos si édifiants proverbes nationaux.

Et donc nous voilà là itou, garés dans cette rue japonaise, à regarder se refermer une porte automatique de parking. Nous avons trouvé le nid : et maintenant ? J'ai une faim à bouffer de la semelle, et ma sieste écourtée (divinement, certes, mais le plus délicat des parfums ne saurait longtemps cacher la merde au chat), ma sieste écourtée, disais-je, ne m'a permis qu'une maigre récupération. Je sens venir le creux de la vague au goût de merde qui me monte dans la bouche. Toujours rattraper des situations à la mors-moi le nœud, imaginer des combines à changement de vitesse, un pied de nez par ci, un bras d'honneur par là, classe à la fin ! Ca rime à quoi, cette vie passée à jongler avec un bâton merdeux ? Ces

perpétuelles contorsions d'équilibriste ? Ah ! une petite vie d'épicier, loin des malfrats Japonais et des volées de pruneaux !

-Tu sais que nous avons affaire à la pègre japonaise, Antoine ? émet brusquement le Renseigné.

Merde ! Voilà une nouvelle qui me remet sur les rails vite fait, espère ! Et il m'annonce ça commak, le Pinuchet, entre deux tétés de mégot détrempe !

J'en profite pour me délester d'un peu de mauvaise humeur. Je ricane :

-Sans blague ? T'as trouvé une carte de visite avec le pétard, tout à l'heure ? Ou t'as reconnu la marque de leurs lunettes de soleil ?

-Il a seulement remarqué que mes ravisseurs avaient le petit doigt coupé ! rectifie une voix dans mon dos.

C'est Tratair qui est sorti du brouillard. Il me sourit, un peu pâlot :

-Je crois que nous nous connaissons, me dit-il, à peine ironique.

Moi, ce mec, je t'assure que je le trouve sympa, décidément. Mais la pensée de mon vieux Béro prisonnier m'hermétise la frime.

-En effet, bonhomme, grincé-je, on se connaît. Moi c'est le commissaire San-Antonio, des services spéciaux ; le vieux plumeau qui fait semblant de prendre un cloporte pour un mégot, c'est l'inspecteur César Pinaud, et la botte de carottes

qui roupille à côté de toi, c'est Xavier Mathias, chef de nos labos techniques.

-Messieurs..., fait Tratair avec un petit salut circulaire de la tête, très gentleman au Rotary Club.

-J'aurais aimé te présenter l'inspecteur-principal Bérurier, mais il semblerait que tes petits copains tiennent à l'honorer de l'hospitalité japonaise !

J'amène mon faciès (en l'occurrence pas vraiment amène !) à deux centimètres du sien, le regard moins que pas gentil :

-Inutile de te dire que je n'hésiterai pas une seconde à t'échanger contre lui, lui sifflé-je dans les narines. Et je me fous bien de ce qui pourra t'arriver : quand on sème la merde, faut pas s'attendre à récolter du tournesol !

Tratair fronce les sourcils :

-Excusez-moi, commissaire, dit-il, j'ai peur de ne pas tout saisir. Déjà, si vous m'expliquez comment je me retrouve ici avec vous après avoir été enlevé par la pègre il y a à peine une heure ?

Il est vrai qu'étant dans le cirage depuis son enlèvement, il a raté un bon morceau du film. Je lui résume rapidement les derniers événements et comment Béru se retrouve aux mains de ses ex-ravisseurs ; ensuite de quoi j'attaque :

-Bon. Maintenant, tu vas nous expliquer pourquoi la mafia jaune tient tant à toi ?

Là, Tratair hésite ; il me bigle à la fouilleuse, essayant de se rendre compte de ce que nous savons à son propos. Et moi, tu sais quoi ? Ca me

gonfle, sa séance de Madame Irma, comme si on avait que ça à foutre !

-Ecoute, mec ! le brusqué-je : nous savons que tu usines dans le commerce de secrets industriels et que tes patrons sont deux Japonais, anciens employés de la Kamikaze S.A. Alors inutile de chercher à nous bourrer le mou, on gagnera du temps et tout le monde y trouvera son compte.

Je n'ai pas parlé des meurtres des trois PDG pour lesquels il est suspect numéro un (et pour cause, c'est le seul !) afin de ne pas le braquer à mort. Je veux qu'il nous considère comme ses alliés contre les mafieux citronnés, l'Yvan.

Il hésite toujours, mais déjà moins franchement. Pinuchet, psychologue en diable, lui porte l'estocade :

-Sans compter que si on peut tirer notre collègue des pattes de tes copains sans avoir à t'y laisser toi, tu t'en porteras pas plus mal, à ce qu'on a cru comprendre.

Là on l'intéresse drôlement, Tratair. Il commence à réaliser que nous sommes sa seule chance d'échapper aux auriculaires brothers, et ça a l'air de lui ouvrir des perspectives. Je sais toujours pas ce qu'ils lui veulent, ces japs, mais une chose est sûre, c'est qu'ils font pas partie de son fan club !

Il balance encore quelques secondes puis se lance :

-Ok, dit-il. Ces types sont des Yakuzas, des mafieux japonais. Ils doivent être en cheville avec mes employeurs puisque seuls eux étaient au

courant de mon arrivée en catastrophe. J'ignorais tout de cette composante "mafia" : je viens de la découvrir avec mon enlèvement. J'imagine que mon statut de fugitif me rend désormais très encombrant aux yeux de ses messieurs, et qu'ils tiennent à savoir ce que je sais d'eux, si je n'ai pas été trop bavard, avant de me liquider. Encore une fois, je ne fais que supposer puisqu'ils ont débarqué dans ma vie il y a une heure !

Bon. Il a l'air sincère, Yvan, mais ses tuyaux sont un peu légers. Pas avec ça qu'on ramènera du gaz de Sibérie. Ni, ce qui est beaucoup plus emmerdant, qu'on récupérera Béru !

On se regarde, avec La Pine. Je lui trouve l'air bien fatigué, au Vénérable, d'un coup ; sa moustache pendouille, triste comme le cul d'une octogénaire, et son regard a retrouvé sa chassieusité d'avant sérum. Moi qui espérais de lui une idée fumante, ou du moins une raison de croire en nos chances, c'est réussi ! Jamais il ne m'a semblé si navrant, César ! Le produit du Rouillé a dû cesser son effet et il réintègre sa vieillardise, l'ancêtre !

Ca me fout en renaud, cette atmosphère de défaite qui vient de s'installer :

-Tu ne vois rien qui pourrait nous aider à feinter ces macaques ? insisté-je, rageur, auprès de Tratair. Réfléchis, bordel, c'est quand même ta peau qui est en jeu, aussi !

Mais il a beau se passer la cervelle au presse-purée, rien ne lui vient :

-J'ignore tout de ces types, commissaire, je vous l'ai dit. Quant à mes employeurs, je ne peux plus rien en attendre puisque ce sont eux qui m'ont vendu ! Et je ne connais qu'eux dans ce pays !

"Je ne peux absolument rien vous apprendre d'utile, commissaire, et croyez bien que ça ne m'enchant pas !"

Pour ça, je le crois ! Si on doit le livrer pour récupérer Béru, je vois d'ici le programme de sa soirée de gala, à cézigue : introduction au chalumeau farceur, suivi du Casse-noisettes revu et corrigé par la Rue Lauriston, et pour finir le grand air du Parabellum, celui qui fait oublier les mesquineries de ce bas-monde. Pas de quoi s'arracher les cartons d'invitation, faut convenir !

-Je crois que je ferais bien d'aller nous acheter à manger, fait soudain Pinuche, nous n'avons rien avalé depuis notre dernier repas dans l'avion. J'espère que ça me requinquera car je me sens un peu fatigué, tout à coup.

-Bonne idée, réponds-je. Tâche de choisir du classique, genre hot-dog ou jambon-beurre : pour la cuisine locale on verra plus tard.

Le Vénérable s'évacue. Les premiers pas sont franchement flageolants, puis il retrouve sa vitesse de croisière. Pas brillant !

-Votre inspecteur a l'air de se payer un bon gros coup de barre, note Tratair ; avec votre laborantin qui joue les marmottes, ça vous fait une fameuse équipe !

Il a raison, le père ! Je secoue Mathias qui roupille en chien de fusil :

-Eh, Rouillé, réveille-toi ! l'appelé-je ; on descend à la prochaine !

Mais rien n'y fait, j'ai beau lui souffler dans les écoutilles et lui arracher un poil de nez, il poursuit sa ronflette, imperturbable. Je commence à trouver ça bizarre, entre nous soit dit. Il s'est shooté au chloroforme ou quoi, cet animal ? Le souffle est régulier, le pouls tout à fait normal et il n'a pas de fièvre. Aucun symptôme de maladie quelconque. Tu y comprends quelque chose, toi ? Avec ce dormeur du Val et Pinaud qui redevient sénile, je suis bien barré pour jouer Fort Alamo !

Je regarde Tratair. Tratair me regarde. Nous nous regardons. Je le vois lire ma pensée : secondé par le seul Pinuche dans l'état où il est, j'ai autant de chance de délivrer Béru par un coup de main que Benoît Poelvoorde d'être élu Monsieur Univers. Reste une seule solution : l'échange ...

-Vous allez me livrer à eux ? demande enfin Tratair. Evidemment, vous devez penser que sacrifier un double meurtrier pour sauver un collègue, il n'y a pas à hésiter. Car si vous m'avez suivi jusqu'ici, c'est bien pour ces meurtres, n'est-ce pas ? L'espionnage industriel, pour des balayettes à chiottes, j'imagine comme vos supérieurs s'en foutent !

-*Triple* meurtrier, gars, pas de fausse modestie !

-Triple ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

-Gognot, Chichemann et Chieur, ça fait trois.
Donc *triple*.

Tratair ouvre des yeux comme deux assiettes à pizza :

-Chieur s'est fait buter lui aussi ? exclame-t-il.

Il y a clairement un début de panique dans sa voix. Si ce mec me bourre le mou, il est très, très fort !

-Il s'est fait repasser moins de deux heures avant que tu t'enfuis de la Balayette. A voir ta tronche, je croirais presque que tu t'es fait doubler pour celui-là...

-Mais je n'ai buté personne ! explose Tratair. Ni Chieur ni aucun autre ! Je fais de l'espionnage industriel, je ne suis pas tueur à gages !

-Ben voyons ! T'as fait trois boîtes à chiotterie dont les trois patrons se sont fait refroidir, la mafia japonaise met Tokyo à feu et à sang pour t'alpaguer : on est loin de l'ambiance microfilm et cambriole furtive, t'admettras !

-J'admets, mais je n'ai tué personne ! Etudiez mon pédigrée, vous verrez bien que l'équarrissage, c'est pas mon rayon !

-Pour l'étudier, sois sûr qu'on va l'étudier !

Et bon, tout ça ne fait pas avancer nos affaires d'un millimètre. Je sors de la guinde, besoin d'air frais, de mouvement, d'action. Il faut sortir Béro de cette béchamel, merde !

Une bagnole arrive et descend doucement la rampe d'accès du parking ; l'ouverture se

déclenche, le portail bascule lentement. La voiture s'engage... Me vient alors une idée !

Tandis que la tire disparaît dans les profondeurs du sous-sol, je bombe doucement jusqu'à l'entrée, que j'atteins alors que le portail entame sa refermeture. J'ai le temps de repérer ce que je cherchais : la cellule photoélectrique située à cinquante centimètres du sol, qui détecte la présence des véhicules et empêche le portail de se refermer sur eux. Un modèle Fumaga standard, et je peux l'atteindre en restant à l'extérieur moyennant une petite contorsion. Pile ce qu'il me fallait !

Ceci vérifié je rejoins Tratair, puis la Pine rapplique les bras chargés de sandwiches. La nuit commence à tomber, et dans la grisaille du crépuscule la pauvre bouille du Navrant offre un spectacle affligeant. On s'attend à le voir se désagréger à chaque instant, comme ces parchemins millénaires en apparence intacts et qu'un souffle suffit à réduire en poussière.

Il réintègre sa place en ahanant puis déclare d'une voix éteinte :

-J'ai pris des "kruditétong", c'était ce qu'il y avait de moins couleur locale. Il est grand' temps que je mange, ajoute-t-il sans conviction, je me sens tout faible. Ah, j'ai aussi acheté des canettes de bière, dit-il en les extrayant de ses profondes.

Ce faisant il fait choir une petite clé dont l'allure m'est familière. Je la ramasse et la lui montre :

-Qu'est-ce que c'est que ça, Pinuche, on dirait une clé de menottes ?

Le Moribond opine d'un mol branlement du chef :

-Je l'ai prise sur le type que j'ai assommé, en même temps que son pistolet. Il doit s'agir de la clé des menottes de monsieur, fait-il en désignant Tratair de son maigre menton.

Ayant dit il se tourne vers Mathias, s'étonne que, tiens, il dort toujours ? et s'endort pour son compte sans plus de préavis, la joue appuyée sur l'appui-tête (qui fait donc office d'appui-joue).

Je t'avouerai que je le voyais venir depuis un moment. Les effets du sérum dissipés, le Vacciné a morflé de plein fouet toute la fatigue accumulée, c'était fatal. Pour Mathias, ça reste le mystère, mais j'ai d'autres chats à fouetter.

Car la découverte de la clé chouravée par mon con-père m'a fait prendre une décision. Me retournant vers Tratair, je le bigle droit dans les carreaux en lui tenant ce noble langage :

-Pour finir notre petite conversation, sache que je ne te crois pas coupable des meurtres. Mais il se trouve que tu es le seul suspect, et qu'un ministre d'Etat ne rêve plus que d'une chose, c'est que tu sois enchristé dans les plus brefs délais. Ca fait deux bonnes raisons de boire Contrex et d'aller voir à Tokyo si tu y es.

- ? ? ?

-Reste évidemment à éclaircir ce qui te relie aux assassinats, car il ne peut en aucun cas s'agir de

coïncidences. Mais dans l'immédiat je vais avoir besoin de toi pour réaliser mon plan. Tu as remarqué que je commence à être à court d'effectifs ... Et quant à toi, je doute que tu aies intérêt à t'enfuir vu le genre des copains qui te courent aux miches. On a donc tout ce qu'il faut pour être des « alliés objectifs » sur ce coup-là. Alors amène-moi tes menottes, que je te rende l'usage de tes brandillons : tu vas en avoir besoin !

Un peu scié, le Tratair ! Mais ne barguigne pas pour autant : et pourquoi barguignerait-il puisque j'ai raison ?

*

Après avoir démenotté Tratair d'un geste expert huit mille fois répété, je lui expose mon plan d'action sur fond de ronflements de mes inénarrables équipiers. Il m'écoute en opinant, regard d'acier et muscles tendus. J'aime.

Mon topo terminé, on enchaîne aussi sec sur les préparatifs. De part et d'autre de l'accès au parking où ont pénétré les affreux mafieux se trouvent deux voitures, garées le long du trottoir. Aidé de Tratair je charge Pinuche, très cotonneux, et Mathias, envapé à bloc, dans l'une d'elle, que je craque en un tournemain grâce à mon sésame. Rappelle-toi qu'il fait nuit, que la rue est chichement éclairée et au demeurant déserte, ce qui nous permet d'opérer relativement tranquillement. Après quoi, Tratair va larguer notre "4x4" quelques pâtés de maisons

plus loin, que ce véhicule, somme toute volé, n'attire pas inopinément l'attention de la maréchaussée nipponne. Et si il en profitait pour mettre les adjas, dis-tu ? C'est un risque que je suis disposé à courir. De toute façon jamais je pourrai l'échanger contre Béru : je me vomirais pour le restant de mes jours, et le Gros lui-même m'en voudrait mortellement. Alors que veux-tu : fonçons !

Et donc Mécolle, pendant ce temps, je déclavète la seconde bagnole, et tout comme j'ai procédé dans la première, je dégage les fils du démarreur : pour décarrer à présent, il n'y a plus qu'à les mettre en contact.

Lors je retourne à l'autre tire, où pioncent mes deux archers. Je cramponne le Débris qui était affalé sur le volant et je lui balance une série de petites tartes très sèches en aller-retour, comme ça : tchac, tchof ! Au bout de peu il entrouvre un store, puis deux, et clapote que, « Mais enfin, Félicienne ! ».

Une ultime paire de baffes achève de le ramener à la dure réalité.

-Ah, Antoine ! platrouille-t-il. Figure toi que je m'étais endormi. C'est toi qui me relèves ?

Cette crêpe se croit encore en train de planquer dans la rue Dukû. M'est avis qu'il a le ciboulot aussi plâtreux que le clapoir, César !

-Va falloir remettre de l'ordre dans tes fuseaux horaires, Ancêtre, fais-je. J'ai un turbin pour toi qui

demande d'être plutôt synchrone ! Ca y est, t'as récupéré l'heure d'été ou je continue les baffes ?

Enfin le Vénérable bête qu'il a repris ses esprits, qu'il est très fatigué, ce dont je me fous, mais qu'il m'écoute néanmoins, ce que j'attendais. En termes dont la concision n'a d'égale que la précision je lui expose ce que j'attends de lui.

-C'est plutôt risqué, commente-t-il à l'issue. Si jamais "ils" procèdent à une reconnaissance ...

-Ils n'en feront pas, affirmé-je. Ils sont sur leur territoire, ils nous croient planqués au diable : ils ne se méfieront pas.

L'Évanescent veut bien se croire convaincu. Il affirme que, bon, très bien, ça roule pour lui et que, non, non ! il ne se rendormira pas. L'imminence de l'action le tiendra éveillé, je peux lui faire confiance. Brave Pinuche ! Branlant, suintant, miteux, mais si toujours là dans les coups durs !

A présent je me magne vers une cabine téléphonique. Ici en japonerie ça fait quinze ans que les cartes bleues peuvent faire office de cartes téléphoniques, ce qu'est chiéement bien pratique dans mon cas ; j'enquille donc la mienne dans l'appareil et compose le numéro que Tratair m'a donné.

-§%`£=*]# ?? fait une voix de canard enrhumé, ce que je n'hésite pas à traduire par "Allo ?", intrépide comme tu me sais.

-Hello mister Pûduk, réponds-je en anglais, vu que le japonais, merci bien, Bastien ! Je vais être

très bref et je ne répéterai pas, alors écoutez bien et n'essayez pas de m'interrompre.

Tu as bien évidemment compris que ce Pûduk est l'employeur de Tratair, dont le nom figurait sur son carnet d'adresse.

-Mais ? ? ? nasillarde-t-il en réponse (en réalité il dit "But ? ? ?")

-Shut up ! Nous avons Tratair, vos amis détiennent notre copain. Nous allons faire l'échange dans une heure derrière le temple Fumaga. Pour la procédure, nous verrons sur place. Ce sera dans une heure ou jamais : si personne ne vient, vous ne reverrez pas Tratair, et tant pis pour notre copain. Grouillez-vous de transmettre le message, à partir de maintenant le compteur tourne !

Et chloc, je raccroche. Quel risque je prends là ! Jouer ainsi avec la peau du Gros, c'est abominable ! D'abord, à ce stade, rien ne dit que Pûduk soit impliqué dans cette histoire ; et même s'il l'est, il peut n'avoir rien à battre de ma menace. Dans ce cas je fais quoi ? Je donne l'assaut ? Pas l'ombre d'une chance. J'appelle les flics ? Pour quel motif ? N'oublie pas que nous sommes ici incognito et que le Vieux ne nous soutiendra pas ! Je rentre en France avec Tratair, qu'après-tout-c'est-les-risques-du métier ?

Ah misère ! Pourvu qu'ils mordent à l'hameçon ! Mes seuls atouts sont la vitesse, et l'analphabétisme de Béru. Je suis le seul au monde à comprendre son "anglais" et les seuls mots de

japonais qu'il connaisse sont kimono, Fuji-Yama et Kawasaki, peu susceptibles de servir au dialogue avec des truands mafieux. Ces derniers ont donc besoin d'un interprète, qu'ils n'ont probablement pas sous la main. Il y a maintenant moins d'une heure que Béru est entre leurs pattes ; en admettant que l'interprète soit disponible depuis une demi-heure, ça en laisse encore autant jusqu' au moment où ils devront l'embarquer pour mon rencart. Au total, j'estime donc à une heure le temps pendant lequel ils peuvent charcuter le Gros. Il a déjà tenu bien davantage au cours de précédents déboires, le Dodu ! Et si donc il ne moufte pas, nos copains ignoreront jusqu'au dernier moment à quoi s'en tenir sur notre compte : flics, complices de Tratair, ennemis de Tratair, gang rival, toutes les suppositions sont possibles. Ce flou artistique nous servira car, ne sachant pas ce qu'ils perdent mais sachant ce qu'ils récupèrent, ces carnes vomiques devraient accepter ma propose, ne serait-ce que pour tenter de tous nous coffrer au cours de l'échange.

Sitôt raccroché le combiné je trace en direction de la porte du parking. Dès que Pûduk aura parfumé nos vilains et s'ils coupent dans la vanne, tout pourra se déclencher à n'importe quel instant, car ces fumiers devanceront sûrement l'heure du rencart pour nous ménager une réception maison, tu comprends ?

Au passage je m'assure que Tratair est revenu et à son poste, au volant de la deuxième bagnole. Il y

est. C'est une excellente nouvelle, car cela signifie que je peux donc pleinement compter sur lui. Je lui fais le "o" de "ok" avec le pouce et l'index, façon plongeur sous-marin ; il me répond avec son pouce brandi, raide comme une zézette de sous-officier Japonais mais beaucoup plus gros. Ça baigne pour cézigue, je gaze sur Pinuche. Pour ne pas se rendormir l'Hibernant a rallumé pour la deux-cent-quatorzième fois son irracontable mégot et, entre deux bouffées asthmatiques, il monologue ! Alors malgré le dramatique de la situation, la ruée imminente des troupes mafieuses, l'extrême ténuité du fil rattachant encore Béru à la vie, oui, malgré que l'heure soit tellement à l'action et si peu aux sensibleries de l'âme, malgré tout cela, donc, je suis saisi d'émotion à la vue de Pinuchet radotant avec application derrière le volant de sa voiture. Sublime image de l'humilité ! A vingt milles kilomètres de chez lui, en mission officieuse, dénué de l'appui de son pays qui fait tant pour le moral du fonctionnaire expatrié ; sur le seuil du repaire d'adversaires sans pitié et devant surgir d'un instant à l'autre ; seul dans sa voiture et dans la nuit d'un pays doublement étranger, car en plus de n'être pas la France, c'est le Japon ; cerné par l'inconnu, le péril et les ténèbres nipponnes, tenaillé par le besoin de sommeil et les effluves de Mathias endormi ; les mains agrippées au col relevé de son veston, la tête dans les épaules tel un vieil hibou au plumage raréfié, César Pinaud se parle pour rester éveiller, parce que la vie d'un

ami en dépent. Et oui, parle, Pinuchet, parle, ô homme de bonne volonté ! Fais tressauter dans la nuit la chiche étincelle de ton mégot baveux ! Entre tous, tu es un brave !

Tout à son discours, l'Edifiant n'a pas remarqué ma présence. Je toque à sa vitre de mon index en crochet ; aussitôt il ferme les vanes, m'examine, m'identifie et enfin me sourit. J'entrouvre sa portière, juste de quoi passer ma tête :

-Tu tiens le coup, vieille noix ? lui demandé-je encore ému.

-Je me récite les fables de La Fontaine, chevrote-il autour de son mégot. C'est un truc que j'ai ramené du service milit ...

-Parfait, l'enrayé-je. A partir de maintenant, ouvre grand tes mirettes, le lever de rideau ne va pas tarder !

Et je bondis jusqu' à l'immeuble. Je m'allonge tout contre la façade, sur la pelouse qui borde la rampe d'accès. Ma tronche affleure juste à l'angle de l'entrée du parking. Ainsi planqué, même une chouette ne me retapisserait pas, alors des Japs, avec leurs stores coincés en position basse, hein ?

Et j'attends.

Pas longtemps !

Je ne suis pas là depuis cinq minutes que la porte du parking se soulève. Je vois apparaître la calandre d'une Audi ... celle de nos copains aux petits salsifis coupés ! Ces tordus n'ont pas traîné, j'avais raison de me gaffer qu'ils voudraient aller

miner le terrain du rencart, mais à baiseur, baiseur et demi !

La porte se soulève avec une lenteur qui me met la nervouze au supplice. Le pif au ras du sol je jette un coup de saveur derrière l'Audi, et je découvre une autre bagnole. Malfrats, pas malfrats, impossible à dire, alors on va faire comme si oui.

Le bas de la porte est à hauteur du bas du pare-brise de l'Audi. Celle-ci avance au ralenti, le chauffeur jouant sur l'inclinaison du pare-brise pour accompagner au plus près le mouvement de la porte. Ca y est, elle peut passer à présent. Elle sort le nez du parking. A ce moment je regarde la bagnole de Tratair : d'où il est, en surplomb, il peut voir les occupants de l'Audi. Je guette le signe qu'il doit me faire si Béro est dans la bagnole ; sinon, mon plan sera caduc et nous les laisserons passer.

L'Audi continue à s'extraire du parking. Elle est à présent à moitié sortie.

Je mate éperdument la vitre. Il y a combien ? mille ans que j'attends lorsque je vois, ou plutôt devine, le doigt de Tratair qui oscille : Béro est là ! J'ai envie de hurler, comme si c'était déjà une victoire ! Mais le temps presse. On joue le dixième de seconde sur ce coup-là. Je passe le bras pour trouver à tâtons la cellule photoélectrique repérée tantôt. Mon majeur déniche le bitougnot planqué derrière un petit retour de tôle, qui a fait le succès des modèles Fumaga : il permet de recalibrer le modulateur d'évanescence, dont tu n'ignores pas qu'il dérive de quelques micro-hertz chaque mois

sous l'effet de l'attraction lunaire. Avant cette innovation de Fumaga, il fallait démonter les cellules pour opérer, ce qui coûtait une blinde et demandait de condamner l'accès, alors tu mords le progrès ! Et ce recalibrage, figure-toi, entraîne aussitôt un cycle de fermeture/ouverture !

Donc le portail commence sa redescente. L'Audi n'a plus qu'un bout de cul dans le parking ; un mètre derrière elle, l'autre chignole est toujours en retrait du niveau de porte.

Les types de l'Audi n'ont rien remarqué, leur bagnole est à présent au milieu de la rampe d'accès. Ceux de la voiture suiveuse, par contre, ont repéré l'anomalie : comme ils ne peuvent prendre la porte de vitesse en sortant rapidement sous peine d'emplâtrer le cul de l'Audi, le chauffeur stoppe à l'orée du parking pour ne pas morfler la porte sur le toit. Devant, l'Audi continue sa grimpette. Soit ses occupants se foutent que la porte se referme parce que la deuxième bagnole n'appartient pas à leur confrérie, soit ils considèrent qu'elle couvre leurs arrières et, partant, surveillent essentiellement leurs avants : peu m'importe, le résultat est merveilleusement conforme à mes espérances.

La porte du parking est pratiquement refermée lorsque l'Audi arrive entre les bagnoles occupées par Pinuche et Tratair. Dans le parking on semble ne pas s'affoler. Encore une fois, si ce sont des méchants, ils doivent se sentir en confiance, dans leur fief.

C'est alors que mes copains se déchaînent. Avec un synchronisme parfait, ils démarrent et éperonnent plein gaz l'Audi, Tratair en se ruant sur l'aile gauche, La Pine en reculant sur l'aile droite. Dans le même temps, les types dans le parking balancent un coup de klaxon, sans doute pour signifier à ceux de l'Audi de les attendre, et moi-même je bondis vers cette dernière.

J'ouvre la portière arrière-droite en songeant que, s' "ils" ont klaxonné, c'est qu' "ils" en sont. Tratair, qui a quitté sa pompe, radine par la gauche.

Le chauffeur et le passager avant sont out, ils ont été projetés l'un contre l'autre lors du télescopage et se sont entre-assommés. A l'arrière deux bouilles plates, jaunes et ahuries se tournent vers moi, encadrant celle tuméfiée et inerte de Béru. La première a droit à un maître coup de boule dans sa boîte à dominos, la seconde à monstrueux crochet au menton : les deux sont k.o. pour le compte.

En bas la porte est complètement refermée et ça braille dur derrière.

Je vide le jap estourbi de mon côté ; Tratair idem. La porte du parking commence à se relever.

Je chope Béru sous les aisselles et le tire hors de la guinde. La porte continue sa remontée, un téméraire entend se glisser dessous mais Tratair a récupéré une arquebuse et l'arrose ; il tire comme un manche mais ça dissuade l'apprenti kamikaze qui reflue fissa.

Je hisse le Gros dans la tire de Pinuche. Tratair a ajusté son tire et cantonne les braillards derrière la porte.

Je finis de charger La Gonfle : je gueule "C'est bon !" à Tratair, qui me rejoint, et Pinuche réalise le démarrage du siècle tandis qu'en bas on se rue hors du parking. Nous tournons le coin de la rue sous leurs premières dragées, qui sont aussi, pour ce qui nous concerne, les dernières.

Il ne s'est pas écoulé quinze secondes depuis l'éperonnage.

Bravo San-Antonio !

CHAPITRE SEPT

Ah mes aïeux, vous parlez d'un rodéo !

Ces renversements de situation ! Tratair retrouvé, puis perdu, puis re-trouvé ! Béru enlevé, puis libéré !

Ces télescopages à répétition !

Ces mafieux emplafonnés, boxés, révolvérés !

Et pour finir, nous, tous les cinq, dans cet hôtel de passes de la rue Mikado Rêmi (c'est Tratair qui nous a guidés : il m'a semblé être en très bons termes avec le taulier, lequel nous a refilé trois piaules sans poser de questions). On a couché le Rouillé, toujours inréveillable, et La Pine, à bout de résistance, sur un padoque, et Béru sur un deuxième. Apparemment le Gravos a été travaillé à la torgnole, c'est spectaculaire mais ses jours ne sont pas en tu sais quoi ? Danger, bravo ! Il en sera quitte pour s'offrir un nouveau claque-merde, ce ne sera pas la première fois ni sûrement, hélas, la dernière.

Tratair et moi sirotions une bière tiède fournie à prix d'or par le patron, au chevet du Gros. Il a

quand même dû déguster, le pauvre vieux ! Il a les arcanes nourricières (qu'il dirait) éclatées, le pif comme une tomate farcie après une chute de douze étages, les pommettes pas nettes, ses lèvres sont deux ébredons violets superposés, ses yeux deux monstrueuses boursouflures noires et suintantes. On lui a arraché des cheveux (Il fallait y penser ! Devait y avoir un sadique dans le lot.) ! On a commencé à lui arracher l'oreille droite ! Y' a du bleu, du vert, du jaune, du rouge, et des dégradés, et des mélanges ! J'aperçois des couleurs pas encore homologuées, des nuances rarissimes, des mariages qui forcent l'admiration. Des lambeaux de peau lui pendouillent, des plaques de croûtes le parsèment !

On dirait qu'il s'est pris un échafaudage de peintre sur la cafetière, l'artiste ! Il était temps qu'on le récupère : encore une heure de ce traitement et il racontait toute sa vie depuis le Vase de Soissons, le Boursouflé !

Le regard posé sur la pitoyable carcasse de ce cher compagnon, je réfléchis. Certes, je suis épuisé. Bien sûr, nul ne me contesterait le droit au repos. Seulement ouala : ma conscience renaude. Elle me pose un cas. A l'heure (à peu près) de rentrer triomphant avec Tratair dans mes bagages, je me demande si c'est bien ce que je dois faire.

Car sans lui, je pouvais me l'arrondir pour sauver Béro (sachant maintenant que les Japs n'avaient accepté l'échange que pour mieux nous repasser). Tu me diras que sans lui, Béro n'aurait

jamais été en danger, et c'est bien sûr ; mais s'il est venu en nipponnerie, c'est parce qu'il savait qu'en France on allait l'accuser d'un triple meurtre *dont je suis à présent sûr qu'il n'est pas coupable !* Seulement mes certitudes tu parles comme on va s'en tamponner. Tout l'accable, césarin, et le ministre réclame son coupable.

Je bigle Tratair. Il est adossé contre la cloison, près de la porte, le cul par terre. Je chope immédiatement son regard, qui n'a pas dû me lâcher pendant mes réflexions. J'ai beau y chercher une trace de veulerie, cette imperceptible mornitude propre à ceux pour qui la vie humaine n'est rien : zob ! Rien en moi ne renâcle, aucune des nombreuses alarmes de mon sub ne bronche. Ou c'est le meilleur comédien de notre temps, ou il n'est pas plus meurtrier que ta rombière n'est bandante.

Et Dieu sait qu'elle ne l'est pas !

-Pas facile, hein, commissaire ? lâche Tratair en homme qui me lit la pensée à cervelle ouverte. Et toujours, son petit sourire moqueur à peine ébauché.

Tchloff, il s'enquille une rasade de pisse distillée.

Et moi, son calme m'énerve, tout soudain. Je suis là à me torturer la conscience pour savoir si je vais le ramener en France ou ... Ou quoi, au fait ? Ou si je vais le relâcher dans la nature avec un coup de pied au cul, comme les cove-bois des

ouesternes lorsqu'ils veulent chasser leur canasson ?

D'ailleurs, quand je dis "relâcher" ...

-Qu'est-ce que tu maquillais à la Balayette Limited, mec ? demandé-je tout-à-trac. On a trouvé un drôle de matos à ton appartement.

-Si vous avez trouvé mon labo, vous avez compris que je donne dans l'espionnage industriel. On ne le sait pas, mais la France est en pointe dans l'industrie du chiotte !

-Et tu as cru que tu étais repéré quand je suis venu t'interroger à la Balayette...

-Oui. Dans mon métier, on ne peut pas se permettre de se faire pincer, sous peine d'être définitivement grillé. Je *devais* filer !

-En parlant de filer, pourquoi n'as-tu pas mis les bouts, au lieu de m'aider à délivrer Béru ? Et même après, les occasions n'ont pas manqué. Par exemple maintenant, pourquoi ne caltes-tu pas ? Je n'ai pas d'armes, j'ai les quilles qui jouent "Fox-Trot Bravo ne répond plus" et de toutes façons tu cours plus vite que moi. Alors ?

Ca le fait marrer, ce nœud !

-Ma parole, commissaire, c'est une incitation au délit de fuite, il rigole !

Décidemment il m'agace, avec ses airs de néophyte inconscient.

-Avant-hier tu t'es enfui de France plus vite qu'une pucelle d'un cinéma porno, en me gratifiant au passage d'un coup de coude dans le portrait, je te le rappelle incidemment. Aujourd'hui, tu

sembles prêt à rentrer au bercail, même que ça te fait poirer, alors que les charges contre toi sont toujours rigoureusement les mêmes. Je dis : "Alors ?"

-C'est très simple, commissaire : je n'ai commis aucun meurtre, vous le savez et je sais que vous le savez. Vous allez donc continuer l'enquête, arrêter le coupable - le vrai - et de mon côté j'écoperai d'une broutille pour mes activités d'espionnage. Pas de quoi jouer les fugitifs le restant de mes jours !

J'en reste comme un étron dans le fond de la cuvette pendant une coupure d'eau. Ce mec vient de me donner la plus belle preuve de confiance qu'un homme puisse faire à son prochain !

Et le pire, tu sais quoi ? Je vais faire exactement comme il a dit !

CHAPITRE HUIT

-En somme, San-Antonio, si je vous résume, vous partez à l'autre bout de la planète pour arrêter monsieur ici présent, vous me l'amenez en m'affirmant que finalement ce n'est pas lui le coupable alors que tout l'accuse, et vous me demandez de reprendre l'enquête à zéro ! C'est bien cela, n'est-ce pas, je n'affabule pas ? Je traduis fidèlement votre pensée ?

Le scalpé me regarde, avec des petits coups de saveur à Tratair de temps en temps. Il affecte l'air blasé d'un père confronté à la énième connerie d'un rejeton turbulent. Se veut calme et objectif. Mais dis, hein ? Tu le connais comme moi, le Tondu ! On sait tous comment ça se passe avant une tempête. Il fourbit ses batteries, ce vieux singe, mine de rien ; engrange les munitions à l'abri du drapeau blanc, ce faux-derche professionnel. Que le moment venu il puisse m'exterminer à loisir, sans craindre la panne sèche ! Evidemment j'avais prévu cette réaction. Lui derrière son burlingue, ses belles paluches manucurées de frais tripatouillant

son coupe-papier, Tratair et mécolle dans les fauteuils "visiteurs", pas fiérots, tout ça. Je ne suis donc nullement dérouté par ces prémices doucereux. Stoïque, j'ouvre sans frémir les vannes de l'ouragan :

-En effet, monsieur le ...

-Bien. Ce que j'ai toujours redouté est donc arrivé.

C'est parti !

- ... San-Antonio, mon petit, pardonnez-moi ma franchise, mais il est clair que vous n'avez plus toute votre raison. Le surmenage, le stress d'une vie de danger perpétuel sont venus à bout de votre résistance nerveuse. Vous craquâtes, c'est évident. Il fallait s'y attendre, du reste. On ne mène pas impunément l'existence trépidante qui fut la votre sans payer tribut un jour ou l'autre. Tous ces malfrats, toutes ces femmes, tous ces exploits, ces aventures extravagantes, ces situations inextricables ! L'usure, San-Antonio, c'est l'usure qui vous aura eu. Perfidement, en douceur, à pas infinitésimaux. Eh oui ! Il faut bien que ça arrive un jour : ça DOIT arriver un jour, vous comprenez ? Inéluctable. Il est absolument certain qu'UN JOUR, le plus inflexible des tendeurs bandera mou, qu'UN JOUR la plus belle femme du monde ne sera plus la plus belle femme du monde. Et tout à l'avenant. C'est ainsi, San-Antonio, même vous devez vous soumettre à cette triste loi. J'y suis moi-même passé : ce n'est pas de bon cœur que je me suis reconverti à la tyrolienne à moustache,

même si je puis me targuer d'y être désormais passé maître. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que rien ne remplacera jamais un bon vieux coup de bite, n'est-ce pas ? Mais passons. Tout de même, je n'attendais pas si tôt votre décrépitude. Vous étiez si sémillant, si vif d'esprit et plein de vigueur il y a quelques jours encore ! Quelle chute ! Vous a-t-on fait subir quelque lavage de cerveau au Japon ?

-Pas le moins du monde, monsieur le ...

-Dommage. On eût pu dans ce cas espérer un rétablissement, vous récupérer à coup de traitements quelconques. Mais on ne revient pas de la vieillesse. Car voilà : vous êtes vieux. La robustesse de votre apparence fait encore illusion, mais c'est le commencement de la fin. Croyez-moi, je sais de quoi je parle ! Enfin, quoi, merde ! Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? Et le ministre, vous en faites quoi du ministre, mmh ? C'est vous qui allez lui dire que l'enquête redémarre à zéro ? Dites, vous réalisez un peu ? Et d'abord, qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que cet homme n'est pas le coupable ?

-Je ...

-Rien !! Absolument rien ! Allo, ici la Terre, je répète : AB-SO-LU-MENT RIEN ! Quoi ? Pardon ? Il ne s'est pas enfui ? La belle affaire ! Et où serait-il allé, avec la mafia japonaise au cul ? Vous y avez pensé à ça ? Non, c'est évident ! Quand je disais que vous deveniez gâteux ! Il ne vous est pas venu à l'idée que vous étiez le seul

recours de cet individu ? Son aubaine ! Vous pensez: passer des pattes des yakuzas à celles d'un flic français, tout pétris de règlement et de droits de l'Homme ! Vous croyez qu'ils connaissent les droits de l'Homme, vous, les yakuzas ? Allons, San-Antonio, allons ! Et tenez, la preuve : qu'auriez vous fait à sa place, si vous aviez été coupable ? Mmh ? A sa place, imaginez : vous faisiez quoi ?

Le Miroitant la boucle et me mate, comme un examinateur vicelard un candidat en perdition. Tu sais qu'il va finir par me faire douter, ce vieux crabe ? A sa place ... A sa place, j'aurais agi exactement comme Tratair, inutile de me pipoter. N'importe qui aurait agi comme lui, d'ailleurs, coupable ou pas. Il l'a bien dit, le père Peau-de-Fesse : entre ces bouchers sans pitié et la justice française, le choix est très vite fait ! Merde ! Je sens que le doute me vient, malgré moi, et j'ai honte. Je n'ose pas regarder Tratair, qui doit lire sur mon visage le cours cacateux de mes pensées.

Le Dabe garde rivé sur moi ses lotos d'inquisiteur polaire. Evidemment il devine mon ébranlement. S'en délecte, même, ce vieux melon ! Se voit déjà présentant Tratair bouclé au ministre, et racontant le pourquoi du comment à grand renfort d'effets de manchettes. Eh bien non ! Non, non, non et non ! Tratair n'est pas coupable ! Et tu sais pourquoi j'en suis sûr, et certain, mes burnes sur le billot ? Parce qu'au Japon, dans la bagnole, devant le parking des Japs, ça a été pour moi une

évidence. Tu piges ? *Il y a eu un moment où l'innocence de Tratair a été une évidence*, donc là est la vérité. Aucun doute d'après-coup n'y peut rien. Alors le dabuche, maintenant, il peut toujours jouer les sphinx ricanant, il peut se broser pour que je lâche Yvan !

-Si j'avais été coupable, Patron, j'aurais agi comme lui, c'est certain. Toutefois, je suis convaincu qu'il est innocent. Et je crois avoir fait la preuve de ma science de l'humain au cours de ma ...

-Mais enfin ! beugle le Tondu. Ce n'est plus du gâtisme, c'est de la folie furieuse ! Il vous a envoûté, ce type, ma parole ! Ou alors ... Seigneur, j'ose à peine y penser ! Dites-moi, San-Antonio, vous ne seriez pas devenu pédéraste ?

-Monsieur le directeur, je ne ...

-Bon, je demandais ça comme ça, simple hypothèse de travail. Je cherche à comprendre, voyez-vous. Après tout, ce jeune homme n'est pas dénué de charme. Il en serait même plutôt pétris, je n'ai pas peur de le dire, tout vieux taste-chagatte que je suis. Il n'est d'ailleurs pas rare que les criminels soient séduisants. Je ne serais pas surpris qu'il ait à son actif presque autant de conquêtes que vous, mon petit. A moins qu'il ne fût pédé, lui, par contre ?

Le dabuche se tourne vers Tratair : "Hein ? Vous n'en seriez pas, par hasard ?"

Complètement scié, l'Yvan ! Il imaginait autrement son entrevue avec le directeur de la

Rousse, mon gratte-merde en chef ! Faut dire qu'il est dans un jour faste, le Miron-ton ; ça faisait une paie qu'il avait pas joué ce numéro. Quand je le vois comme ça, je me dis que son rêve secret, à lui, ç'aurait été d'être comédien. On a tous de ces nostalgies, qu'on traîne nos vies durant : lui, à ses moments de spleen, il doit se voir sur les planches à dégoïser du Guïtry. Un que ça prend de cours, en tous cas, c'est Tratair. Tellement qu'à la question du Touffu, il me jette un regard de paumé complet, que qu' est- ce qu'il doit-il faire ? Répondre ou laisser pisser ? Lui tirer un bourre-pif ou se casser sans moufter ?

-Je devine que non, enchaîne le Vieux. J'ai un flair quasi infaillible pour détecter les adeptes de la jaquette ; je les ressens physiquement, pour tout dire. Vous trempez votre main dans de l'eau chaude, vous savez que c'est de l'eau chaude, d'accord ? Moi, avec les pédé-rastes c'est la même chose : vous m'en mettez un devant moi, hop ! Je le ressens. A tous les coups. Et avec vous, rien. Pas l'ombre d'une vibration, et même : au contraire. Il émane de vous une aura d'authentique virilité, bien rare de nos jours. Vous êtes d'accord avec moi, San- Antonio, que ce jeune homme semble un mâle bien trempé ? On lui devine une paire de balloches en béton armé, n'est-ce pas ? Et quel regard ! Franc et direct, il n'y a pas à dire. Massif ! Voilà, je cherchais le mot : massif. A le voir comme ça, on lui confierait la vie de ses enfants sans hésiter. Je n'en ai pas mais je le sais. Vous

voulez ma pensée profonde, San-Antonio ? Sans détour ? Eh bien : ce Tratair, il me fait penser à votre fils. A quelques années près, on s'y croirait, c'est frappant. Vous ne me cacheriez rien, dites-moi ? Non, tout de même. Vous n'étiez pas encore pubère lorsqu'il est né, ce qui est quand même rédhitoire, tout San-Antonio que vous soyez. N'importe : à vous voir ainsi côtes à côtes, je ne peux me défendre de songer à un tableau de famille. Et pourtant ce personnage a assassiné froidement trois responsables d'entreprises !

A ces mots le Vieux se tait et me bigle d'une drôle de manière : "Qu'est-ce que je viens de dire, San-Antonio ?", il me demande avec l'air d'un qui n'écouterait pas la réponse.

-Vous avez dit : "Et pourtant ce personnage a assassiné froidement trois responsables d'entreprises.", monsieur le directeur, répondez-moi cependant.

Le Dabuche murmure "Oui oui oui" en regardant Tratair que mon vieux, si la radioscopie n'existait pas il l'aurait inventée ! Scannérisé, l'Yvan ! Car il a aussi ce dont, le Tondu, quand il veut bien : voir la couleur du slip des gens sans avoir à les faire mettre à poils.

Après son balayage haute intensité il reprend :

-Enfin : il est *suspecté* de ces assassinats, il y a une nuance. Jusqu'à nouvel avis il n'y a aucune preuve de sa culpabilité, que je sache ; alors ne nous emballons pas, San-Antonio, la précipitation est mère de l'erreur judiciaire.

-Mais je ...

-D'homme à homme, mon petit, dites-moi franchement : quand vous avez dit : " Et pourtant ce personnage a assassiné froidement trois responsables d'entreprises.", cet énoncé ne vous a pas semblé grotesque ?

-Mais c'est vous qui ...

-Allons ! Vous-même êtes un psychologue averti, San-Antonio, c'est pourquoi je ne doute pas que nous finissions par nous entendre : à savoir que ce Tratair n'a sûrement jamais tué personne. Qu'il ait fricoté dans l'espionnage industriel, je veux bien, mais, entre nous : et alors ? De nos jours le moindre conseiller municipal magouille à bâtons rompu du soir au matin, et avec l'argent des administrés encore ; il n'y a qu'à voir toutes ces fameuses "affaires", qui ne sont que la partie émergée de l'iceberg, soyez-en sûr. Comparée à ces turpitudes, l'espionnage, industriel ou pas, à l'air plus innocent qu'une farandole de premiers communians ! Non, non : ne comptez pas sur moi pour coller des meurtres sur le dos de cet individu.

-Mais c'est précisément ce que ...

-Je sais qu'il vous en a fait baver, ainsi qu'à Bérurier, encore qu'indirectement. Mais il ne faisait que sauver sa peau, après tout ! Mettez-vous à sa place. Hein, qu'auriez-vous fait à sa place ? Vous êtes innocent, tout vous accuse de trois assassinats, qu'est-ce que vous faites ?

-Je m'enfuis pour gagner du temps, monsieur le ...

-Exactement, donc nous sommes d'accord. Cessez donc de lui en vouloir : ce n'était pas la première promenade au Japon que vous faisiez, et ce ne sera pas la dernière ! Alors prenez la chose du bon côté, et faites fi de votre ressentiment. On ne fait pas de bonne justice avec de la rancune. Dieu soit loué, j'ai dans cette histoire tout le recul nécessaire pour apprécier impartialement la situation. Allons, San-Antonio, allons !

Le Poncé se lève et va s'appuyer au radiateur, près de la fenêtre. Il se masse un instant la rotonde puis reprend :

-Voilà ce que nous allons faire. Officiellement, Tratair sera toujours en cavale. Il restera bouclé ici sous un nom et un motif quelconque jusqu'à ce que vous trouviez le fin mot de cette affaire. Simple prudence : je me fie dans cette histoire à mon instinct, n'est-ce pas, donc tant que le vrai coupable n'aura pas été arrêté et l'innocence de Tratair démontrée... Je ne tiens pas à jouer au con, non plus !

-Si je comprends bien, monsieur le directeur, susurré-je, vous me suggérez de reprendre l'enquête à zéro ? Mais le ministre ...

-Laissez le ministre en dehors de tout cela, mon vieux ! Et puis je ne vous "suggère" pas : je vous ordonne. C'est clair ?

-Parfaitement clair, monsieur le directeur.

-Bien. Voilà donc un point de réglé. Par ailleurs, l'enterrement de Bertrand Chieur a lieu cet après-midi : l'occasion de faire connaissance avec

madame Petula Dank, la chargée de relations du BOUFBIT - une personne influente, m'a-t-on dit, dont il serait préférable de nous assurer la bienveillance.

Elégante manière de me donner l'ordre d'assister à cette cérémonie et d'y broser la dame en question dans le sens du poil, voire de la broser tout-court, si nécessaire.

-Et maintenant messieurs, au travail ! nous congédie-t-il enfin.

*

A la Grande Cabane nous disposons de cinq cellules, au sous-sol. Elles ne servent que très rarement, lors d'affaires tordues ou pour héberger des clients exceptionnels ; et comme c'est le Vioque qui signe le registre d'écrou, ça reste en famille. C'est dans l'une d'elle que je conduis Tratair en sortant de chez le Patron.

-La chambre de monsieur est avancée, vanné-je tandis que le maton de service déponne la grille de sa cellule. Te cailles pas trop la laitance, fils, tu ne devrais pas rester ici longtemps : le meilleurs flic de France s'occupe de ton cas !

-Ça ira, commissaire, répond Yvan. C'est pas un palace, mais je préfère de loin ça aux soins du visage façon yakuzas...

-Ce n'est pas mon coéquipier qui te dira le contraire, abondé-je en songeant à mon pauvre Béru. Bon, j'y vais. Profite de ton séjour pour

réfléchir à ta reconversion : j'ai l'impression que tu t'es un peu égaré ces dernières années. Je pourrais peut-être t'aider...

-Je vais y penser...

-Bien. Salut, fils !

-A très bientôt, commissaire.

CHAPITRE NEUF

Bon, et maintenant ? L'enterrement à quatorze heures, ça me laisse du mou. Le temps de prendre des nouvelles de mon équipe, par exemple. Cette hécatombe ! Béro en convalo chez lui pour une semaine : quand le toubib l'a examiné, il a cru qu'il était tombé dans le concasseur d'un camion-poubelle ! Même traitement pour le Débris, mais pour cause d'épuisement à quatre-vingt pour cent ; le sérum de Mathias, ça a l'air de péter le feu sur le moment, mais les lendemains sont douloureux ! Faut dire aussi que Pinuche a passé l'âge de ce genre de plaisanteries. Brèfle ! Le Rouquemoute, enfin : là, les médecins n'y pigent que pouic ! Il roupille, tout à fait normalement, sauf qu'il n'y a pas moyen de le réveiller. Z'ont tout tenté, pourtant : l'ammoniaque, la plume sous la plante des pieds, un disque de Plastic Bertrand : macache ! Ils l'ont foutu sous perfusion en attendant le résultat des analyses, à l'hôpital Saint-Schmoll. Un mystère, quoi, pour le moment.

Mon bureau étant toujours inutilisable, je m'installe dans celui de Pinuche et Béro. Il y fleurit

bon le mégot froid, le vieux camembert et le chien mouillé, plus diverses autres senteurs venus d'ailleurs. Je contemple les deux bureaux qui m'offrent chacun leur téléphone ; un dilemme me se présente alors : utiliser celui de Pinuche, propre, mais recélant probablement nombres de microbes divers et avariés postillonnés par le Tuberculeux ; ou celui de Béru, non bacillé sans doute, mais maculé de tâches et reliefs peu engageants. Peu soucieux d'attraper la crève (au bas mot), j'opte pour le second, dont j'empare le combiné en l'ayant préalablement enveloppé de papier journal, et je sonne l'hosto.

-Hôpital Saint Schmoll bonjour ! me balance une voix pétasse, du genre qui se fait grumer l'abricot en répondant au téléphone.

-Commissaire San-Antonio, annoncé-je néanmoins. Je voudrais avoir des nouvelles du patient occupant la chambre quatre-cent douze, s'il vous plait. Il s'agit de M. Xavier Mathias.

-Ne quittez pas, me fait l'autre, façon rôle mal contenu.

Trois clic, deux clac et un bout de sonnerie :

-Docteur Duvent ...

-Commissaire San-Antonio, docteur. Pouvez-vous me renseigner sur l'état de santé de Xavier Mathias ?

-Xavier Mathias ... C'est l'officier de police souffrant de léthargie bifromagée ?

-Peut-être ; ce que je peux vous dire c'est qu'aux dernières nouvelles il en coinçait au point que

même l'attaque de Pearl Harbor ne l'aurait pas réveillé.

-C'est bien lui, se marre le toubib. Il en coince toujours, comme vous dites. Mais on sait pourquoi : il s'est injecté un produit à base d'afriolate de burnium, alors qu'il était sous traitement anti-hémorroïdal, ce qui est rigoureusement proscrit. Il en a encore pour deux ou trois jours à dormir comme ça, mais soyez tranquille : il ne risque absolument rien. Il aura eu droit à une cure de sommeil carabinée, voilà tout.

Tiens, j'ignorais que Mathias bourgeonnait de la rondelle. Ce que je ne pige pas, c'est pourquoi il s'est injecté une saloperie en pleine action au Japon. A moins que ...

-Dites-moi, docteur : votre afriolate machin-chose, ça ne serait pas un anti-viral ou assimilé, des fois ? Du genre qui soignerait la grippe, par exemple ?

-Exact. On l'utilise dans les vaccins anti-grippaux, mais à doses infinitésimales. Votre collègue s'en est injecté une dose de cheval. Vous savez pourquoi il a fait ça ? Il n'est même pas grippé !

-J'ai ma petite idée, mais ça serait trop long à vous expliquer. Bien. Merci pour vos explications, docteur, je tâcherai de rappeler demain. Au revoir.

-Au revoir, commissaire.

Ok. Cette pomme à l'eau de Mathias a voulu tester sur lui son foutu sérum, à voir comme il avait remonté Pinuchet ; et il l'a eu dans le fion à

cause de ses hémorroïdes, si je puis dire. Bon, voilà au moins le mystère levé. Voyons Béro, maintenant.

C'est sa baleine qui décroche :

-Qui qu'est-y-t'est-ce ? profère-t-elle de sa douce voix de moulin-à-café-rouillé-actionné-par-un-handicapé-moteur.

-San-Antonio, douce amie, réponds-je. Je viens aux nouvelles de votre cher et tendre ...

-Ah c'est vous-ce ! elle éructe. Vous avez vu dans quel étal il est, mon homme ? Cher et tendre mes fesses, Antoine, paire-mettez-moi de vous y dire ! Ramener ses collabos-roteurs exintés à ce point, ça d'vrait pas êt' permis, ou alors on va ou-ce-que, dites ? N'a même plus figure inhumaine, m'n'Alexandre ! Que moi sa femme légitimiste j'ai failli lu claquer la lourde au naze quand c'est qu'il est rentré, tellement que j'le reconnaissais pas ! Vous savez quoi ? C't' à l'odeur que j'l' ai retapissé, n'en fait. A l'odeur ! Si c'est pas malheureux d'en arriver là ! Quand même, quoi, merde, non ?

In petto je me dis qu'identifier Béro à l'odeur, c'est quasiment dans l'ordre des choses ; puis je profite de sa pause respiratoire pour glisser :

-Croyez-bien que j'en suis consterné, ma chère Berthe, et ne doutez pas qu'Alexandre sera récompensé à hauteur du sacrifice consenti. Je crois d'ailleurs pouvoir vous dire que l'achat d'un nouveau râtelier en inox massif est d'ores et déjà à l'ordre du jour.

Cette nouvelle semble calmer un brin l'ogresse ; son souffle, qui jusqu'alors menaçait la pérennité de son immeuble, n'évoque plus à présent que quelque forge zolaesque.

-C'est sûr qu'un nouveau claque-merde, ça s'rait pas du lusque, vu qu'le sien d'avant n'comporte plus qu'un tabouret." Elle pouffe, mutine : "Et n'encore, j'voudrais pas t'avoir à m'asseoir d'ssus !"

-Qu'effe que t'as à te marrer comme fa, groffe vafe ? Tonne soudain en arrière-fond l'organe inimitable de Béru.

-C'est Antoine, répond l'interpellée. Il dit qu'on va te payer un nouveau jeu de dominos en inosque.

-J'voye pas f'qu'y a de poilant là-d'dans. Paffe-le moi ! L'lo, Tonio ?

-Si fait, Gros. Alors, comment va ?

-V'étais aux fiffes, explique (?) -t-il ; les médefins m'ont refilé des trucs pour me détuméfier la tronfe, et ça me file la fiaffe ...

Un bref silence, puis un bruit effroyable dont je ne devine que trop la provenance. Puis la voix de Berthe, au loin :

-Espèce de sale gros déguelasse ! Tu pourrais t'asténir quand y'a du monde !

-Ta gueule, pouffiaffe ! F'est pas du monde, f'est Fana ! rétorque le Raffiné.

-Va changer de slip et ouvrir les fenêtres, Gros, lui dis-je, c'est assez que tu aies le portrait en marmelade sans qu'en plus tu asphyxies ton épouse. En tout cas, je vois que ça va !

-Fa va, fa va, t'en as de bonnes ! On voit que f'est pas toi qu'est condamné au affi-parmentier et qui doit aller fier toutes les deux minutes ! Fans compter mon élocufion qui f'en reffent !

-Si peu, si peu ... Allons, tu en as vu d'autres ! Et pense au beau râtelier qui t'attend!

-M'ouais ! Tiens, donne-moi plutôt des nouvelles de Mathiaf et Pinufe n'au lieu de dire des conneries.

Brave Béro qui ne perd pas de vue les amis, tout emmouscaillé qu'il soit ! T'as pris la leçon ? Je continue.

-Rien de grave pour le Rouillé : il a voulu se shooter avec le sérum utilisé sur la Pine, mais pour sa pomme y'avait contre-indication rapport à un traitement contre les hémorroïdes. Résultat des courses, il en a pour quelques jours encore à ronfler.

-Quel con, fe Mathiaf ! commente le Gravos. F'est bien la peine de fiquer les profeffeurs Nimbuf pour fe faire baiver par des hémorroïdes !

"Enfin ! Et le Foffile ?"

-Je vais l'appeler. Bon, soigne toi-bien, Gros, à un de ces quatre ...

Il beugle :

-Eh ! Et pour l'enquête, tu vas t'en fortir tout feul ? Finon, ve peux ...

-A part jouer dans un remake d'Elephant Man, tu ne peux pas grand'chose pour le moment, Gros. Un conseil, tiens : relis le Kamasoutra, ça te reposera l'hémisphère nord !

Il rigole :

-Tu as raison. On va fe faire une révivion des vingt-milles kilomètres, les deux. Hein ma caille ? (bruit de claque, suivit d'un gloussement salace). Allez, tfao, Tonio ! Et bonvour au Débris !

-Salut, vieux Goret !

Béru, sa force, tu veux que je te dise ? C'est que jamais d'avoir la tronche en tir d'essai atomique l'empêchera de brosser. Jamais, au gigantesque never ! Béru, c'est du concentré de vie, c'est de l'animalité haute-pression ; c'est une FORCE, tu piges, navet ? Quand il bouffe, il transforme de la mort en vie ; toi, tu fabriques de la merde. Quand tu auras compris ça, tu commenceras à sortir de tes limbes, petit pet.

*

-Oui ?

-Pinuche ? Mais tu n'es pas alité ?

-Ah, Antoine ... C'est gentil de me téléphoner ...

-Mais je te croyais épuisé au dernier degré ! Et tu réponds au téléphone !

Petit rire chevrotant :

-Félicienne est au marché, il faut bien que ce soit moi qui réponde !

-Mais ...

-Cela dit je comprends ta surprise, Antoine. Moi-même je ne sais pas encore très bien ce qui m'arrive. Figure toi que j'étais il y a quelques heures encore dans le triste état auquel tu as fait allusion ; c'était d'ailleurs très pénible, car bien que pour ainsi dire

comateux, ma vie intestinale n'était pas affectée, si bien que ...

-Abrège !

- ... Enfin, Félicienne a été d'un dévouement admirable ! Soit dit en passant, je te souhaite, le cas échéant, d'avoir pour épouse une femme dont l'abnégation soit aussi ...

-César ! Ne me fais pas déplorer ta vigueur retrouvée !

- ... toujours est-il que, pour en revenir à mon cas, tu vas pouvoir juger par toi même de son étrangeté. Voilà : tu n'ignores pas que je suis un grand amateur de cachous, avec une prédilection, je n'en fait pas mystère, pour ceux de la marque Lenfoiré. C'est que je suis hélas arrivé à un âge où les embarras gastriques sont fréquents, pour ne pas dire permanents, ce qui a entre autres conséquences désagréables de gêner l'haleine, et dans des proportions parfois considérables. Pour te dire, j'ai un camarade de régiment que sa femme a quitté après vingt ans de mariage à cause de son haleine, précisément, qui d'année en année était devenue pour ainsi dire pestilentielle. Il n'avait jamais voulu prendre au sérieux cette infirmité, et voilà ! Pour ma part j'ai toujours accordé à la question une importance que j'estime légitime ; il m'importe en effet de ne pas infliger à mes proches, et en tout premier lieu à mon épouse, le supplice d'un souffle fétide, qui gêne positivement toute relation. Où est le plaisir à parler avec quelqu'un qui n'est que miasmes et relents ? Comment ne pas appréhender un

baiser ? C'est d'ailleurs cette pensée qui m'a amené à user des cachous : que ma femme puisse être incommodée lors de mes élans de tendresses. Le jour où cette idée m'est venue, par je ne sais plus quel concours de circonstances ...

-Pinuche !! supplié-je.

- ... Mais tu as raison, peu importe, reprend l'Inexorable. Cette idée, donc, m'a été tellement intolérable que j'ai aussitôt voulu savoir à quoi m'en tenir à propos de mon haleine. J'ai alors fait comme tout le monde : j'ai enveloppé ma bouche et mon nez de mes mains en conque, et j'y ai soufflé quelques expirations aussitôt suivies d'inspirations nasales. Le choc fut terrible, Antoine : l'odeur était insoutenable, même pour moi qui en était à l'origine. Que dire, donc, pour les tiers ! A la suite de cette expérience je me suis précipité à ma pharmacie et y ai fait l'acquisition d'une boîte de cachous Lenfoiré dont le parfum anisé m'a séduit. Cela a transformé ma vie sociale, et affective, je puis le dire sans exagération ; car, désormais assuré de ne plus être d'un commerce repoussant, j'ai redécouvert le plaisir de la conversation et des chuchotements complices. Je revivais, Antoine, grâce à ces petites pastilles !

-César ...

-Oui ?

-Par pitié : le rapport entre tes cachous et ton regain de forme ?

-Mais j'y viens, Antoine, j'y viens. Car figure-toi que c'est justement après avoir consommé un

cachou, ce matin, que je me suis senti brusquement revitalisé. C'est incroyable, je sais, mais c'est pourtant la vérité vraie. C'a été comme si j'avais absorbé quelque potion magique, vois-tu ? Tiens : cela m'a fait le même effet que lorsque Mathias m'a eu injecté son sérum, au Japon, l'autre jour. Oui : exactement le même effet !

Allons bon ! Revoilà sur le tapis le produit du Rouillé !

-Voyons, César, il s'agit évidemment d'une coïncidence ! Tu ne vas tout de même pas prêter la moindre vertu tonifiante à tes pastilles ! Tu as récupéré plus vite que ne l'avaient prévu les toubibs, voilà tout, et j'en suis ravi pour toi, mais ...

-Ne parle donc pas sans savoir ! J'étais dans un état presque comateux, j'ai pris un cachou et dans la minute qui a suivi je me suis senti en pleine forme, comme au Japon. Comment expliquer ça par le hasard ?

Expliquer, expliquer. Et merde ! J'ai rien envie d'expliquer, moi ! Après tout, hasard ou loi physico-glandulaire de mes chères deux, qu'est-ce que j'en ai à battre, hein ? Pinuche est de nouveau en état, c'est ce qui compte ou pas ? Alors ! Marre de se foutre la cervelle en pas de vis pour tout expliquer, justifier, ordonner ! Maladie d'occidental, ça. D'accord ça nous a conduit sur la lune, mais qui s'embourbait la femme d'Armstrong pendant qu'il faisait le con sur son caillou pelé, à quatre-cent mille bornes de chez lui ? Personne s'en est jamais soucié, et pourtant ! Si tu veux bien

y réfléchir cinq minutes (je n'ose pas te demander plus, la "Roue de la fortune" va bientôt commencer, que de toute façon tu m'enverrais chier, pauvre lombric !), si tu veux bien y réfléchir, donc, tu verras que cette question mène loin, bien plus loin que la lune, cette conne ! Donc, hasard, pas hasard : RIEN A BRANLER ! Pinuche est mourant, il suçote un cachou, et paf ! le voilà aussi sémillant qu'un sexe d'adolescent devant son premier film porno. Bon. Je dis bravo, très bien, parfait, bis ! Mon vieux pote est sur pied, c'est le pied ! Merci à Dieu, à l'Univers, à ta belle-mère et aux cachous Lenfoirés ! Tiens, tu veux que je te dise ? Que je te dise vraiment ? Eh bien j'espère quand même que c'est effectivement ses cachous qui lui ont redonné la frite, au Survivant, histoire d'emmerder l'ordre établi et ses garants. Mais juste pour ça : giclette anar, tu vois ?

-Après tout tu as peut-être raison, Pinuche, concédé-je. On a vu des choses plus incroyables et pourtant irréfutablement vraies ; l'accession de Chirac à la présidence de la république, par exemple, ou encore ...

-Evidemment que j'ai raison, coupe le Pressé. Cela dit, Antoine, je me sens à présent débordant d'énergie, à tel point que je compte sortir sur-le-champ me dépenser un peu. As-tu besoin de moi pour l'enquête, je veux dire dans l'immédiat ?

C'est vrai qu'il semble vachement frétilant, Césarini, comme un taraudé par une méchante envie de pisser. Putain d'Adèle ! J'ai l'impression

que le sérum du Rouillé n'avait pas dit son dernier mot !

-Je ne sais pas si c'est très raisonnable, César ; le toubib a bien dit que tu ...

-Moule-moi avec les conneries de toubibs ! tranche l'Ancêtre avec une péremptoirité que, merde, t'as vu ça ?

"Je me sens parfaitement bien, je ne vais pas tourner en rond entre quatre murs pour respecter des prescriptions à la mords-moi-le-nœud ! Si tu n'as pas besoin de moi pour le moment, donc, je vais aller faire un tour. Où pourrai-je te rejoindre cet après-midi ?"

Super-Pinuche : le retour ! Et ça à l'air encore pire qu'en japonerie, misère de mes os !

-Je vais assister à l'enterrement de Bertrand Chieur à quatorze heures, cimetière de Neuilly, le renseigné-je, un brin résigné ; mais je ...

-Banco, je t'y rejoindrai. A tout-à-l'heure !

Et plaf, il raccroche.

Je vais te dire : tout ça ne me dit rien qui vaille !

Je n'ai pas plutôt raccroché à mon tour que le bignou me carillonne dans la main. C'est l'inspecteur Poilfard, dont le bureau jouxte le dévasté mien.

-Oui ? émets-je.

-Ah, commissaire ! souffle mon correspondant. Je me doutais que vous seriez chez Béru et Pinaud. Il y a un certain docteur Duvent qui vous demande ; il dit que c'est très important.

Le docteur Duvent, celui qui soigne Mathias ?
Ohla, qu'est-ce à dire ?
-Passez-le me-le, en bafouillé-je d'inquiétude.
-Allo ?
-Commissaire San-Antonio, docteur. Alors, que se passe-t-il ?
-Rien du tout, rassurez-vous ...
Ouf ! Je commençais déjà à mouiller ma liquette !
- ... Je tenais simplement à vous avertir d'une découverte que notre laboratoire vient de faire : à savoir que le pernate de zanium réagit sur le sérum de votre collègue comme un hyper-catalyseur.
-Oh ! Oh ! Et ce qui signifie, en clair ?
-Ce qui signifie que la consommation de produits anisés, sous quelque forme que se soit, est rigoureusement proscrite pour les soixante-douze heures à venir.
Allons bon !
-Sous peine de quelles conséquences ? demandé-je du bout des lèvres, tandis qu'un petit frisson me redresse les poils du cul.
-Sous peine d'une réactivation du sérum résiduel entraînant une nouvelle période d'hyperactivité ; je pense à votre autre collègue, celui qui était grippé : cette fois-ci, ce ne serait pas quelques jours de repos qu'il lui faudrait pour récupérer, mais deux mois !
-Ah... , blafardé-je.
-Avertissez-le au plus vite, donc. Il ne boit pas de pastis, ou assimilé ?

-Non non, il n'aime que le rouge ...
-C'est déjà ça. Heureusement que l'anis n'est pas
de consommation très courante !
Bien, je vous laisse. Au revoir, commissaire.
-R'v'r, d'c't'r, gramuglé-je.
C'est sûr : dès que ce con de Mathias est sorti
du potage, je lui fais bouffer du cachou jusqu'à ce
qu'il en chie des barres de zan !

CHAPITRE DIX

Un qu'en a rien à foutre de l'enterrement de Chieur, c'est le mahomet. La vache, comment qu'il arrose, le père ! Il éteindiense à tout-va, qu'on dirait qu'il veut nous refiler des provisions pour attaquer les froidures qui poindent, avec bientôt novembre. Du coup c'est le méchant concert d'oiseaux, dans le cimetièrè ; ils égosillent plein pot, les gentils emplumés, vachement joyces de pouvoir se chauffer une dernière fois le duvet. Si bien que c'est gai tout plein, cette après-midi, avec la nature qui pète de vie tout autour, et alors je me dis que pour être triste dans des conditions pareilles, fallait drôlement aimer le père Chieur ! Il fait pas sérieux, son enterrement ; t'as beau efforcer, tu peux pas penser à la mort au milieu des gazouillis par trente degrés à l'ombre.

Evidemment l'ambiance s'en ressent dans le cortège. En tête, y'a la veuve et les parents du défunts : là ça tire la gueule, forcément. Mais surtout les parents. La femme, je la situe "de tête" : le genre qui sait où elle va, comment il faut y aller

et qui ne rechigne pas sur les moyens, lesquels comprennent son cul qu'elle a plutôt appétissant, tiens. Belle figure de bourgeoise arriviste et un brin salope, comme toutes les bourgeoises. Me ferais un plaisir de l'interroger, avec le caractère que je lui pressens. Derrière t'as la famille, beaux-parents, cousins de Bretagne et toute la lyre ; une chiée de monde, qu'on voit qu'il devait avoir du fric, Chieur, à défaut d'être aimé. Déjà là on fait moins constipé, on s'autorise un relâchement ; ça chuchote près de la veuve, et la queue de peloton papote carrément : le schéma classique, en somme. Et derrière tout ce monde, y'a les "officiels" : le sous-secrétaire d'état à l'industrie, le maire de Puteaux qu'on a dérangé en plein poème, le maire de Neuilly où résident les Chieurs et plusieurs autres fonctionnaires plus ou moins hauts, dont ton serviteur, chérie, et la dame Dank que m'a causée le Vieux naguère, si tu te souviens, la chargée de relations. Vachement choucarde, Dank, je te prie de le croire ! Les relations avec elle, je veux bien m'en charger ! La brune "piquante" par excellence, tu vois ? Quarante berges, d'accord, mais dans le style surchoix : assurance, rondeurs et expérience ; la brosse avec ce sujet-là, c'est le tout grand pied assuré, je pressens. Son registre, c'est luxe, pipe et volupté, pas le genre enfourchement cosaque. Me fait penser à ses tires ricaines tout en moelleux, paresseuses on dirait, si confortables qu'on y vivrait dedans. Quand elle t'emmitoufle le Nestor,

ça doit te faire douillet comme des chaussettes de laine en hiver.

On a juste eu le temps de se présenter avant que "ça" ne commence, si bien qu'on n'a pas encore parlé de l'enquête ; n'empêche que quand elle m'a regardé ça m'a fait comme si elle m'avait balancé une poignée de braise dans le kangourou ! Entre elle et la veuve Chieur, voilà un enterrement qui s'annonce plutôt plaisant, non ?

Donc, on processionne côte à côte, Dank et moi. Devant nous il y a le sous-secrétaire et les deux maires, les frimes hermétiques que tu peux interpréter comme tu veux, recueillement ou emmerdement de force 8 sur l'échelle de Jacob ; derrière, une théorie hétéroclite de présidents de ceci, adjoints à cela, et des représentants de mon cul, et des conseillers de mes chères deux, qui bavassent quasi-ouvertement, que leur tristesse fait vraiment peine à voir, je t'assure. Et plus ça va, plus le ton monte, toujours crescendo de l'avant vers l'arrière ; si ça continue comme ça, on se racontera la dernière des Guignols autour du caveau, tu vas voir ! Et tiens : j'en entends qui causent du pétrousquin de la mère Chieur ! Deux glands qui doivent mal fonctionner des baffles, car leurs "chuchotements" portent à dix mètres.

"Elle a vraiment un cul de première, cette Française. Ce salaud de Bertrand ne devait pas s'emmerder !", souffle l'un.

"T'inquiète pas qu'il sera pas perdu pour tout le monde. La liste d'attente doit être plus longue que

la mienne pour les h.l.m !", répond l'autre (un conseiller municipal ?). Et ça fait pouffer quinze personnes aux alentours d'eux, comme quoi vraiment les gens sont déguelasses, que le mari n'est même pas enterré, tu te rends compte ? Mais je t'avais prévenu qu'elle a un beau cul.

Et puis, bon, on arrive devant le caveau, et le circus de la descente de la bière se met en branle. L'assistance s'est répartie autour du trou, mais y'a trop de monde et comme on ne peut quand même pas monter sur les tombes voisines, certaines personnes se retrouvent plus ou moins à dache ; Dank et moi, entre autres. Elle est à ma droite, devant moi ; au bout de peu, elle tourne la tête, me jette un bref coup de saveur, s'assurer que je la recevrai cinq sur cinq, et elle me demande :

-Alors, commissaire, où en êtes-vous de votre enquête ?

Elle parle bas, la tête de côté. Pour assurer la confidentialité de l'échange, je dois me pencher sur son épaule ; je respire à pleins naseaux son parfum, un truc capiteux qui sent l'alcôve et tout ce que tu voudras de bandant. Charogne ! M'en pousse un braque à casser le coffiot de la Banque de France !

J'approche ma bouche très près de son oreille, beaucoup plus près que ne l'exigerait la seule discrétion ; mais si tu ne profites pas d'occasions de ce genre pour déguster une frangine, que diable veux-tu faire de ta vie, petit homme ? Et regarde comme j'ai raison : elle ne s'écarte pas d'un poil !

-Je viens de franchir une première étape, madame, je lui glisse dans l'écouteur.

-Qu'entendez-vous par là exactement ? elle muchotte en réprimant un frisson, me semble-t-il.

-C'est-à-dire que j'ai écarté une fausse piste, réponds-je en rauquant ; mes lèvres sont si près de son écoutille que j'en frôle le microscopique duvet.

-Continuez ! m'enjoint-elle dans un souffle, et, franchement, c'est dit d'une façon que c'est pas de continuer que j'ai envie, mais de commencer ! Oulala, ce mât d'artimon que je me trimballe à présent ! Comment je vais faire quand il va falloir aller goupillonner le lardeusse de Chieur, hein ? Et les condoléances ? Une trique de ce format qu'on pourrait détecter depuis la Terre à Mélanie, comme dirait le Gros ! Bonjour le scandale ! Ne saura pas si c'est ma bite ou ma main que je lui tends, la veuve ; risque de m'empoigner la manivelle, dans la confusion. Merde, t'imagines ? Devant le sous-secrétaire, rappelle-toi !

Mais un San-Antonio allumé comme le voilà, c'est pas avec des considérations de ce style que tu lui ramolliras l'obélisque, espère ! Queutard il est, queutard il restera toujours, contre les vents, les marées et contre Jean Marais ! Je m'approche tout contre la dame, que son exquis popotin lui prenne connaissance de mon ampleur ; non seulement elle rebuffe pas, mais elle surenchérit, la chérie, d'une reculade judicieuse qui lui imprime mon Pollux dans l'entre-miches.

-C'est une histoire assez compliquée, prévient-je, assez héroïque je trouve.

-Racontez ! râloufle la chère femme. Le sous-secrétaire doit encore faire son discours avant la séance de goupillon : nous avons le teeeeemps ...

Demandé comme ça, tu voudrais que je refuse, toi ? Non, hein ? Alors, bon, je lui raconte. Et tandis que, la voilà-t-il pas qui m'extrapole la lance à incendie ! D'un coup, une fulgurance inouïe ! Et de dos. Et d'une main ! La droite, soit, mais est-elle droitrière ? Du jamais vu dans toute ma carrière : tu peux me relire l'intégrale, jamais on m'avait extirpé le métronome de la sorte. Qu'est-ce que tu dis ? En plein enterrement, en plus ? Merde, t'as raison : et en plein enterrement ! Heureusement, la foule nous protège ; elle justifie notre proximité extrême, qui elle-même dérobe l'opération aux regards éventuels de nos voisins. Et y'a intérêt, parce que si on était surpris dans cette posture, on serait bons pour aller élever des chèvres dans le Périgord, les deux ! Surtout que la voilà qui entreprend de m'astiquer le cuivre, la bougresse ! Avec une souplesse du poignet, non, je te jure, j'aurais aimé que tu le visses ! De dos, je te le répéterai jamais assez ; et sans un mouvement du reste du corps : tout dans l'articulation ! Yop, yop, yop, le geste est régulier, la cadence soutenue, sans un accroc ; du travail de toute superbe beauté. Près du caveau, là-bas, le sous-secrétaire vient de commencer son speech, ce grand nœud ; il tient cinq feuillets dans sa dextre, et in petto je me dis qu'à au moins trente secondes

par feuillet, ça fait deux minutes trente avant le mouvement de foule pour la goupillon party. Ça ira.

Pendant que Dank me passe l'ogive à la peau de chamois, je lui résume mon enquête ; je me gaffe bien qu'elle en retiendra pas l'cherche, vu les conditions du rapport, mais moi ça me permet de conserver un semblant de naturel. Et aussi de lui léchouiller l'oreille, de temps à autre, ce dont j'aime bien pratiquer. Elle pousse des petits râles sourds tout en évertuant ; ça fait des petits grognements qui lui restent dans la gorge et que je ressens pour ainsi dire par vibration. Stimulant, je t'assure. Elle accélère la cadence, en un savant crescendo. Rappelle-toi que cette femelle a dû dégorger plus d'un poireau avant d'arriver à ce degré de maestria !

Tout de même, elle compte s'y prendre comment, au final, la mère ? Elle a quand même pas l'intention de m'éponger la purée avec sa jupe, si ? M'est avis que ça risque de faire désordre, surtout qu'y a du monde qui va prendre l'air, sur ce coup-là, je l'annonce. C'est du deux mille bars que j'ai dans le pipe-line, à cette heure, alors gare à l'ouverture des vannes ! Note qu'elle m'inspire confiance ; je me gaffe bien qu'elle a prévu l'atterrissage, on ne pratique pas des paluches de cette envergure sans en maîtriser les inévitables conséquences.

-Chère madame, il me faut vous avertir que vous n'allez pas tarder à arriver à vos fins,

préviens-je en homme non inquiet, mais soucieux de faciliter au mieux le déroulement des opérations.

Elle enregistre l'avertissement, et alors là ça devient grandiose : tout en imprimant une nouvelle accélération à son mouvement, elle dégotte un kleenex dans son sac à main à l'aide de sa senestre ; passe icelle derrière son dos, et pile comme je tire ma bordée elle me recouvre le nœud avec le mouchoir. Kif les baise-bauleurs avec leur gros gant à la con quand ils bloquent la balle du lanceur. Arrêt de volée ! Du sans bavure, c'est le cas d'y dire !

Tu avoueras qu'il n'y a qu'à moi que ça arrive, des trucs pareils !

Non ?

-Donc, si je comprends bien, vous n'avez rien qui prouve l'innocence de ce Tratair, alors que tout l'accuse ? me demande tout-à-trac ma belle essoreuse tandis que nous marchons vers le caveau.

Poum ! Prends ça dans les gencives, Jean-Yves ! Moi qui lui racontais l'affaire juste histoire de contenancer, me parlant pour ainsi dire presque à moi même ; elle en a pas perdu une broque ! Tu parles d'une pétroleuse, celle-là ! Enregistrer un rapport tout en cigognant le périscope d'un Jules au beau milieu d'un enterrement, et se permettre des remarques de cette pertinence à l'issue, faut pouvoir ! Madame a de la santé ! N'a pas que le poignet de monté sur roulement à bille : le cerveau

itou ! Et du sang-froid en veux-tu (rlututu chapeau pointu) en voilà ! Sorcière !

Maintenant c'est moi qui suis devant elle. Ça m'évite d'avoir à retenir la grimace qui me vient quand je réalise la connerie que j'ai faite en lui déballant le topo. La bouille du Vioque s'il apprend mon indiscretion ! Pour une fois qu'il se mouille dans une histoire cacateuse, l'Antonio ne trouve rien de mieux que de tout dégoiser à la première branleuse venue. Et quelle : chargée de relations du BOUFBIT ! Certes ce fut sous l'emprise d'une caresse diabolique, mais va te justifier avec ça ! Et au fait ...

Je me retourne et bigle Dank droit dans ses merveilleux yeux marrons, et ron petit patapon. Je veux savoir une chose : si elle m'a tirlipoté le bâton de berger *dans l'intention de me faire parler*. Mon amour-propre qui s'inquiète, tu comprends ? Mais pour déchiffrer son regard, je peux me brosser ; autant vouloir lire du chinois en braille ! Juste il pétille de malice, que je comprenne qu'elle devine mon doute gros comme ma bitoune qu'elle a si mirifiquement manœuvrée tantôt. Et je peux toujours charbonner de la prunelle, elle s'en tu sais quoi ? Branle, parfaitement (c'était facile).

-Nous exerçons une profession qui nécessite beaucoup d'intuition, madame, lui bonis-je vaille que vaille. En l'occurrence, nous ...

-En l'occurrence vous outrepassiez vos fonctions, vous et votre chef. Il ne vous appartient pas de décider de la culpabilité ou de l'innocence

d'un suspect ; il y a des tribunaux pour trancher ce genre de questions.

Ouh le vilain discours ! Ouh la déception ! Ouh la garce ! Ouh comme elle me ramène sur Terre sans ménagement ! Avec encore de mon foutre plein les doigts !

Tu crois que je vais supporter ça, dis ? Espèce de vieille morue pourrie, enterrement ou pas je ...

Je rien du tout, car la voilà qui se fend le pébroque ! A mes nez et barbe effarés. Merde, elle me charriait ? Comme je préfère ça ! Quelle actrice ! Et quel sourire ! Tu sais que je commence à l'aimer, cette maîtresse-femme (dont je ferais volontiers ma maîtresse) ? Dire que j'ai failli la traiter de vieille morue pourrie !

Elle réfrène de l'hilarité, pas se faire remarquer au milieu de toutes ces tronches de circonstance, et elle me glisse, coquine en diable :

-Grand bêta ! Pour un peu vous m'auriez fait peur avec vos gros yeux !

"Si je ne savais pas ce que c'est que l'intuition, croyez-vous que nous aurions pu faire ainsi ... connaissance ?"

Du Mozart qui me dégouline la trompe d'Eustache, gars. Si tu veux tout savoir, je sens que c'est le début d'une histoire pas piquée des charançons, les deux ; c'est pile mon format, cette mousmé : du charme à revendre (au prix fort), du caractère, et aimant la bite que je suis drôlement bien placé pour en parler !

Je dois interrompre notre conversation vu que c'est mon tour de jouer du goupillon, même que le type qui me le tend manque de m'attendre et qu'il en tronche-d'enterrement un peu plus, car c'est pas facile d'attendre avec un goupillon à la main, tu essaieras, tu verras, ce con qui pue le champoing aux pommes, tiens, pour un enterrement je te demande un peu !

N'ensute c'est la rangée de paluches à serrer, ces chères condoléances que je te causais plus haut. Heureusement j'ai dégodé notablement depuis mes inquiétudes de tantôt, si bien que je puis affronter cette formalité le cœur et les bourses sereins. Je passe ainsi en revue un vieux kroumir qui devait être au moins l'arrière-grand-père de Chieur, vu son état de délabrance si avancé qu'à sa place, je me gafferais vachement de pas me faire oublier derrière un mausolée, au retour ; puis une grosse pas encore vieille mais déjà plus du tout jeune, moche depuis toujours, du genre que tu te demandes à quoi ils peuvent servir, sur la planète, sinon à faire nombre, tu vois ? Et un grand navet boutonneux qui se fait tartir à trois millions de francs (des vrais : des suisses) de l'heure et ne le cache pas, et un oncle du Morbihan qui devait vingt plaques à Chieur et qui est venu voir si la veuve, l'émotion aidant, lui effacerait pas l'ardoise, des fois, que qui ne tente rien n'a rien et l'espoir fait vivre, mais à mon avis il peut se broser féroce, le Félicien ; et d'autres encore, défilé de gueules jamais vues et que je ne reverrai jamais, juste là

pour meubler ces instants de ma vie ; se résumeront à des mains molles, calleuses, moites, sucreuses, apathiques (pour l'amour de l'apathique), et à des soupirs plus ou moins miasmeux pour les ceusses qui m'auront exhalé contre.

Enfin j'arrive à l'essentiel, à savoir la veuve. Beau morceau, y'a pas à dire. De la classe à chier partout ! Un maintien de Reine Mère, un beau visage de directrice de pensionnat sadique sur les bords ; pas le genre à se fendre la tirelire tous les matins, cécolle-pâteuse, ça doit être plus fastoche de lui voir le cul que le sourire. Note que, hein ? Bon. Et son regard ! T'as vu son regard, dis ? Chaleureux comme une poignée de main Chirac-Mitterrand ! Le coup d'œil polaire, elle a, la frangine. Giclée d'azote liquide ! Si elle venait à chialer, les larmes lui gèleraient sur les carreaux avant de pouvoir couler. Mais pour moi, elle n'a pas du tout envie de chialer ! N'a jamais dû en avoir envie de toute sa vie, car je doute qu'elle ait eu à éplucher des oignons un jour.

-Belle femme, n'est-ce pas ? me demande Dank en lorgnant la veuve dans la débandade post-condoléances. Le ton est ironique, mais y'a pas à gratter beaucoup pour trouver de la jalousie ; sûr qu'elle a remarqué la façon dont j'ai détaillé la mère Chieur. Quand je te dis que je vais l'aimer, à ce train-là !

-Très belle, conviens-je, histoire de lui donner un petit coup du bâton qu'elle me tend. Avenante comme un redressement fiscal, mais très belle.

Dank m'empare un bras, façon couple en promenade ; le geste est plein de naturel, amical déjà, et si merveilleusement féminin que c'en est un instant de bonheur pur. On marche comme ça un bout, sans parler, en dégustant nous deux et le soleil et le calme ; on "fait bulle", on disait quand j'étais gamin. Bulle de savon rose flottant au dessus d'un océan de merde.

-Vous comptez l'interroger ? elle reprend.

- Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, réponds-je. Telle que je la sens, elle devait être au courant de toutes les affaires de son mari, sinon les piloter "dans l'ombre" ; si quelqu'un peut m'apprendre quelque chose d'utile dans cette histoire, c'est bien elle.

-C'est certain ... Ma voiture est là-bas, vous m'accompagnez ? demande-t-elle un brin hypocritement, je trouve.

-Mais au bout du monde, si vous le désirez, ma chère ! exclamé-je, bien que pour le moment le bout de ma bite soit beaucoup plus d'actualité. Mais tu paries qu'elle m'a compris ?

Devant sa brouette, elle me désarrime l'aileron, puis me pose un petit bécot gentil et me dit :

-Appelez-moi au BOUFBIT quand vous aurez interrogé la veuve Chieur. Par la même occasion vous me direz où vous comptez m'emmener dîner ce soir.

Et vroum, elle décarre.
Celle-là, je te jure !

Bon. La veuve, maintenant.

Elle est entourée d'un groupe de gusses, pas loin d'une 500 classe "S" qui doit être sa bagnole ; y'a le cousin du Morbihan et l'ancêtre supposé arrière-grand-père, et d'autres dont j'avais déjà oublié les tronches. Tout ce monde jacte vachement tendu, avec des frimes soucieuses que ça m'étonnerait qu'ils parlent du bon vieux temps de Chieur. Des bouilles pareilles, c'est signé pognon, leur bla-bla ; d'où je suis je peux leur sentir les relents d'oseille. Tu parles d'une bande d'éplorés ! La veuve, au milieu de ces requins, elle est plutôt magistrale ; n'en débloque pas une, laisse s'essouffler tous ces vilains avec un bout de rictus mépriseur au coin de la bouche, me semble-t-il, mais d'où je suis je ne peux rien affirmer. Sûr que cette femme tiendra bon la barre, tu peux y aller. Je les sens mal barrés pour lui tirer quoi que ce soit, ces lavedus, et j'ai beau la trouver garce, j'en suis content, car ils font vraiment trop charognards.

J'attends que le groupe se disloque pour aborder la veuve. Je compte qu'elle acceptera de me recevoir cet après-midi même ; c'est pas le genre à chiquer le chagrin dévastateur : le côté "Mais enfin commissaire, dans un moment pareil, comment osez-vous ?", c'est pas sa tasse de thé, j'ai bien vu. Si elle ne clame pas que la mort de son mari, elle s'en bat les ovaires avec une pelle à tarte, c'est

uniquement parce que ça ne servirait à rien : c'est suffisamment évident comme ça. C'est leur bon côté, à ces mantes religieuses : elle sont généralement d'une franchise radicale.

Enfin le groupe se désagrège. Je gaze vers la veuve et l'aborde juste comme son chauffeur lui ouvrait la lourde de son carrosse.

-Madame Chieur, s'il vous plait... , la ferré-je.

Elle stoppe son envoiturage et me détranche. Elle ne bronche pas d'un poil en me reconnaissant ; juste elle articule : "Commissaire ?", en remuant à peine les lèvres, façon Fantomas du temps de ce cher vieux Louis, tu vois ? Une expansive ! La fonte des pôles, cégnace, elle a jamais entendu parler ! A côtoyer cette frangine tu te mets vite à vénérer Paul Emile Victor, je t'assure ! Quand tu la tires, tu dois avoir l'impression d'emplâtrer un igloo ! Pour te dire : je m'étonne de pas lui voir un panache de buée sortir du clapoir, tout vingt-cinq degrés qu'il fasse à l'ombre. Mais respire-t-elle seulement, cette statue ?

-Je vous prie d'excuser ma démarche en des circonstances si pénibles pour vous, préambulé-je, mais ...

Elle coupe ma tirade d'un infime balayage de la main, infiniment gracieux et cependant d'une autorité minérale, je ne vois pas d'autres mots pour traduire ma pensée. Minérale, oui : tu veux faire quoi devant un caillou, sinon l'admettre et fermer

ta gueule ? Elle m'interrompt, donc, de sa main gantée de noir :

-Ne vous excusez pas de faire votre métier, commissaire. Vous désirez m'interroger sur les affaires de mon défunt mari, quoi de plus normal en l'occurrence ? Je ne vois aucune raison de retarder un entretien qui vous permettra peut-être d'avancer dans votre enquête. Son évolution n'est déjà pas si brillante, à ce que j'en sais, que j'y ajoute encore un frein (et pan ! dans le beau râtelier colgate de San-Antonio qui a l'air très con tout d'un coup, pas mal, merci !). Montez, nous allons régler ça tout de suite.

Une femme qui mène rondement ses affaires, comme tu vois. Elle engouffre la portière toujours tenue ouverte par le chauffeur, que je soupçonne au passage d'être britannique à sa façon impeccable d'imperturber, et s'installe côté portière fermée. Du coup je remballe les protestations de politesse qui me viennent spontanément, en homme civil que je suis, bien qu'officier de police ; je remballe, disais-je, et m'encapitonne à ses côtés sans barguigner d'un poil, naturel à en chier sur le beau cuir de la banquette. Avec une moussmé comme ça, t'as intérêt à jouer dans le sobre.

Je sens qu'elle apprécie.

Ce San-Antonio, quel psychologue !

-Je vous écoute, commissaire, dit la veuve Chieur en me servant un Porto (un Blackburn de trente-cinq ans d'âge, mon préféré !).

Elle nous a installés dans le salon, le séjour étant plein de trêpe, qui membres de la famille déjà vus au cimetière, qui pégreleux divers venus condoléer vite fait sur le gaz, en voisins. C'est meublé avec goût, dans le style cossu-chaleureux-confortable ; les murs sont ornés de quelques belles toiles discrètes, dont une bioutifoul aquarelle de mon ami Mimoun Jacob.

-A part Lebelec, je ne connais personne qui maîtrise l'aquarelle aussi bien que Mimoun Jacob, réponds-je à l'invitation de mon hôtesse, encore que d'une façon inattendue, je gage.

Elle me rejoint devant la toile, portant nos verres ; elle me tend le mien et répond, songeuse, en regardant l'oeuvre :

-Mon mari détestait ce tableau.

Puis elle me vote un sourire tout plein étrange, mélange de désenchantement et de revanche ; que venant d'elle, ça fait foutralement drôle, crois-moi ! Presque autant que de voir Hitler jouer à la belote, pour te donner l'ordre de grandeur. Mais ça m'agréable-surprend, cela dit ; le masque qui se décolle, peut-être ? Laisse faire, on verra bien.

-Mais je voulais parler des questions que vous avez à me poser, corrige-t-elle mon tir.

-Bien sûr, madame ; ce n'était qu'un commentaire en passant.

On pose nos proses sur un canapé Jean-François Delor à rembourrage compensé, du genre tu t'y assoies, tu y meures, tellement tu es bien dedans ; puis j'enchaîne :

-En fait, je n'ai rien que de tristement classique à vous demander : est-ce que vous connaissiez des ennemis à votre mari, par exemple ?

Ca a l'air de l'amuser, ma question ; ou est-ce le jeu de l'interrogatoire ? En tout cas elle sourit, et plus du tout mélancolique.

-Commissaire, répond-elle doucement, il faut savoir que mon mari était sans doute le plus grand emmerdeur que la Terre ait jamais porté. Il était absolument invivable avec quiconque ne lui était pas hiérarchiquement supérieur. Dont moi, soit dit en passant. Je vous dirais qu'il n'avait *que* des ennemis ! Mais de là à l'assassiner ...

Elle se dégèle, la mère, bavette taillant (et porto buvant, aussi, sans doute). Elle a une pose alanguie dans le canapé que je te qualifierais même de sensuelle, si je ne craignais pas de te choquer ; et un regard en pleine perestroïka, aussi ; et une paire de guiboles que je n'échangerais pas contre deux paires de France, décidemment.

Tu sais qu'elle me trouble, la garce ? Et elle le renifle, je le vois bien à ses airs de chatte taquinant la souri ; et ça me trouble encore plus ! Si t'as jamais vu un cercle vicieux, amène-toi, c'en est un chouette ! Je me sens redevenir puceau, sous son regard, parole ! Moi, San-Antonio. Faut quand même le faire !

-Soit, déglutis-je non sans peine. Mais n'aurait-il pas eu ces derniers temps un accrochage plus violent qu'à l'accoutumée avec un de ces collaborateurs, qui eût pu exaspérer ce dernier au

point de le pousser au meurtre ? C'est un cas de figure somme toute classique.

-Je n'ai pas souvenir d'un tel incident, répond la veuve.

Je ne lui demande pas s'il aurait pu avoir lieu sans qu'elle en soit mise au courant. Sûr qu'elle était renseignée sur la moindre louise craquée par son jules à la Balayette Limited, la mère. Marthe Richard mâtinée Mata Hari, je la sens !

-Pas de licenciement récent ? insisté-je. De nos jours cela peut être vécu comme un drame.

Ma vis-à-vis dénègue tranquillement :

-L'entreprise de mon mari était saine : c'était un emmerdeur, mais aussi un homme d'affaire de première force. Le dernier licenciement remonte à plus d'un an : un ouvrier qui avait fait une faute professionnelle grave, si ma mémoire est bonne.

Elle l'est, tu peux y aller. Déjà les femmes "normales" impriment mieux que les matous, d'une façon générale ; mais les celles de la race de la Chieur, elles ont encore des cases supplémentaires, parce que la fonction crée l'organe (et la ponction crée l'orgasme) et pour elles, la mémoire est un outil de travail, voire de survie. Cela étant, cette histoire de licenciement me semble mériter d'être creusée.

-Votre mari n'a reçu aucune menace de la part de cet employé "remercié", à l'époque ?

-Aucune. D'ailleurs ...

-Oui ? encouragé-je, sentant de l'intéressant à venir.

-Je me souviens que ça avait même étonné mon mari : quelques temps après avoir renvoyé cet employé, il m'avait dit qu'il se serait attendu à ce qu'il lui "fasse des ennuis", ça a été son expression.

Autrement dit, le bonhomme avait une réputation de teigneux, pour le moins. Bon. Pas de quoi se l'enrober d'Emmental et s'en faire un gratin, mais voilà quelque chose qui, bon an, mal an, ressemble à une piste. Oui, seulement il y a un hic !

-Vous semblez contrarié, commissaire, note mon hôtesse en nous réservant une rasade de porto ; que ce faisant elle se penche largement et l'échancrure de son chemisier se met à me raconter plein de belles choses, le saligaud. Il me semble pourtant que cet incident peut constituer une piste, non ? Bertrand devait avoir ses raisons de redouter cet individu.

-C'est précisément le raisonnement que je viens de confier à mes lecteurs, madame, acquiescé-je. Et ce qui me contrarie, comme vous l'avez remarqué, ce sont les deux autres assassinats. Car ces trois meurtres constituent très probablement une série d'une seule et même "signature", si je puis dire : or l'hypothèse de la culpabilité de l'ouvrier licencié n'est satisfaisante que pour ce qui concerne votre mari.

-Certes, convient la veuve. On peut tout de même imaginer deux choses : que ces trois meurtres ne constituent pas une série, malgré les apparences, et que notre licencié soit responsable

de celui de mon mari ; ou qu'il s'agisse bien d'une série, et que le licencié, toujours lui, en soit l'auteur, pour une raison qu'il resterait à déterminer. Je dis des bêtises ?

Dis donc, elle a l'air de drôlement se prendre au jeu, la miss ! Et elle a des aptitudes, car ce qu'elle vient de dire, si elle ne l'avait pas dit, c'est moi qui te l'aurais dit ; c'est bien la preuve, non ?

-Des bêtises ? Que nenni, madame, que nenni ! je récrie. J'ai l'impression de m'entendre penser par votre bouche - et, pardonnez-moi, c'est un bien charmant canal !

Et voilà ! C'est reparti ! Y'a vraiment rien à faire, avec moi. Une femme que je lui flétrissais la froidure sibérienne à peine trois paragraphes plus haut ! Deux verres de porto, un sourire et deux millimètres carrés de nibards entr'aperçus, et j'ai la rapière qui s'agite dans le fourreau ! Tu crois que ça me passera un jour, cette godanche endémique ? Que le temps viendra où je pourrai ne plus penser à "ça" douze heures d'affilée (j'allais dire vingt-quatre heures, mais là je t'aurais fait rigoler, je sens) ? Faut dire aussi que la petite gâterie que m'a pratiquée Dank au cimetière m'a un peu allumé le sensoriel. J'en sais des baise-menus que ça aurait comblés pour huit jours, cette paluchette, qui l'auraient comptabilisée comme une séance de lonche à part entière. Le monde est plein de ces pauvres fantassins de l'orgasme qui confondent tirer un coup et faire reluire une frangine.

Moi, tu permets, je ne mange pas de ce pain-là ! Les tours de manivelle de Dank, ça ne sera jamais autre chose qu'un hors-d'œuvre, une mise en glandes ; un aimable prélude où l'on prend ses marques. Séance de reconnaissance mutuelle, façon reniflage de trous de balle des clébard, tu vois ? On se découvre l'épiderme, l'odeur ; s'évalue la salinguerie, fourbit ses batteries en conséquence. En rester là, ce serait comme limiter un grand prix de formule-1 aux essais, ou une coupe du monde de foot aux éliminatoires ! Tout ça pour te dire, Elvire, que j'ai le gardien de but qui commence à remuer dans ses filets !

La veuve va me répondre le compliment lorsqu'un grand cul-pincé saboulé larbinoche irrupte dans le salon.

-Que Madame m'excuse, il décoince, mais un officier de police désire voir de toute urgence monsieur le commissaire. Il aurait un document de la plus haute importance à lui montrer.

De quoi, de qu'est-ce ? Miss Chieur me détranche, un rien surprise ; attend mes explications, et toi aussi, à sa place, pas vrai ? Mais je suis aussi pris de court qu'elle, bordel à chiotte ! En désespoir de cause j'improvise à tout-va, en pilotage automatique :

-Il s'agit probablement d'un de mes collaborateurs qui a découvert du nouveau relatif à l'enquête, amadoué-je mon hôtesse. Nous attendions confirmation d'une piste, aussi ...

-Faites entrer cet officier de police, Norbert, tranche la veuve. Si ses révélations concerne "notre" enquête, il est le bienvenu !

-Comme Madame voudra, s'incline le larbin, avec l'air d'un qui s'attend à voir vaser le caca dans pas tard ; puis il repart chercher le visiteur.

Je la sens qui biche, la Chieur ; enquête livrée à domicile, faut dire que c'est plus bandant qu'une pizza Hut. Et moi je prie très fort pour que l'arrivant m'en veule bien à propos du trucidage de "Bertrand", parce que, bon : qu'on vienne jouer à Colombo chez elle, ça l'émoustille tant que ça concerne son défunt, la veuve ; mais si c'est pour y égoutter des salades dont elle n'a rien à branler, m'est avis qu'elle va renauder vilain ! Pas le genre à apprécier qu'on prenne son salon pour un hall de gare, cézigue-pâteuse !

-M'sieurs-dames, mes condoléances pour ceusses qui s'raient concernés, grasseye une voix trop connue dans le séjour mitoyen. Un brouhaha de stupeur collective succède, puis Béru déboule dans le salon, précédé de Norbert. Ce dernier arbore une tronche de Reine Mère surprise sortant d'un chiotte publique sur les docks de Liverpool.

Et comme on le comprend ! Tu te rappelles que le portrait du Valeureux ressemble au mal de mer d'un arc-en-ciel, depuis le Japon ? Bon. Alors imagine, en plus des boursouflures, croûtes et couturages divers, une barbe inrasée de trois jours et surtout, surtout ! un jeu de dominos de deux pointures trop grand et couleur gris-trottoir, qui lui

proémine du clapoir. Ca lui fait une bouille tellement hallucinante qu'on remarque à peine son falzar à carreaux verts et noirs, tombant à mimollets ; quant aux taches diverses et variées qui ornent sa veste marron et sa liquette "blanche", elles passent complètement inaperçues, j'aime autant te le dire. Seigneur, mais que vient-il foutre ici, cet Immonde ?

-L'inspecteur Bérurier, Madame, annonce le larbin, comme il aurait dit : "Tu l'auras voulu, mémère !"

-Merci, Norbert, articule la veuve. Elle est un brin sidérée, la mère ! Faut dire que pour une première fois, elle a droit à du tout grand Béru !

L'Incroyable vient à elle et lui ventouse un baise-main baveux comme une course d'escargots dans un marais salin.

-Mes condoléances du jour, Ma'âme, dit-il. Si vous permettriez, j'me permettrais d'me permettre d'préciser qu'j'sus t'inspecteur-*principal*, ce dont vot' pingouin l'a pas mentionné, et alors a quoi ça servirait d'se casser l'fion pour monter en gradin, sauf vot'respect ? Mais brèfle. Si j'sus z'ici malgré qu'les événements sont ce qu'y sont, c'est rapport à mon commissaire ici présent dont j'ai à lu faire part d'un nouvel élément de l'enquête, comme y disent dans "Déetective".

-J'espère que c'est important, pour que vous veniez m'en parler chez madame Chieur le jour de l'enterrement de son mari, inspecteur-*principal* Bérurier, grincé-je.

J'ai l'air malin, maintenant, avec ce gros tas de merde après mes basques !

-J'voye que j'dérange, ricane le Cabossé. J'prille môssieur l'commissaire d'porter à sa connaissance qu'c'est l'Vioque qui m'a chargé en toute urgerie d'lu apporter ce dont j'apporte, et ce-ce malgré qu'je fusse t'officiellement en arrêt d'travail consécutiv'ment à la tronche que vous me voilliez, chère Ma'âme, prend-il notre hôtesse à témoin.

"J'ai dû emprunter le ratelier d'not' voisin du d'sous, ainsi même qu'un froc prop' à Alfred l'coiffeur pour pouvoir m'présenter d'manière présentab'. Faut vous dire que l'toubib m'a r'filé une vérolerie d'médicament qui ...

-Ce n'est pas le lieu pour raconter votre vie privée, inspecteur-principal, coupé-je en catastrophe. Montrez-moi plutôt ce fameux "élément" que monsieur le directeur vous a prié de m'apporter.

Le Gravos ronchonne et part à la pêche dans la poche intérieure de sa veste. Il en extrait ce qui me semble être une cassette vidéo.

-C't'une cassette videz-l'eau, me fait-il écho, mais sans le savoir et en me tendant l'objet. D'après l'Tondu, l'esplication du meurt' de m'sieur Chiant s'trouv' d'dans en toutes lett'.

Je tressaille. La veuve Chieur tressaille. Nous tressaillons.

-Serait-ce le film du meurtre ? demandé-je, songeant déjà à ces films d'amateurs-témoins miraculeux.

L'Enorme imite de la bouche ce dont son anus est si prodigue :

-N'en sais rien. Le Dabe m'a juste dit qu'ç'avait t'été filmé par çui qui lu a envoilié l'escagassette, qui s'rait emploillier d'l'usine à chiotteries du défunté, sauf vot' respect Ma'âme Chiasse.

Ces révélations ont ramené la veuve sur Terre (depuis l'arrivée de Béru elle semblait en état de choc).

-Il y a un magnétoscope dans notre chambre à coucher, déclare-t-elle. Venez, nous allons visionner cette bande.

Nous la suivons donc, après qu'elle ait prié le pétulant Norbert d'avertir ses hôtes de la prolongation de son entretien "avec ces messieurs de la police". Un escalier somptueux, mais moins que le cul de la maîtresse de maison qui m'y précède, nous amène à l'étage. La chambre : une merveille, dis-toi bien ça. Avec un lit, une armoire, des rideaux, des tentures, un lit, deux tables de nuits, une moquette, une coiffeuse, un lit, mon vieux, ça vaut le voyage ! Le lit surtout, dont je ne t'ai peut-être pas parlé. Un padoque taillé sur mesure pour la baise, si tu veux que je te dise ; trois mètres par trois, bas sur pattes, que tu peux en tomber en limant sans même déjanter, réception sur la descente de lit (celui qui a trouvé ce nom-là, je crois savoir à quoi il pensait !) épaisse comme les sourcils d'Emmanuelli. Y'a bon Banania ! C'est simple : rien que de le regarder, ce pieu, j'en ai le mien qui tend le cou !

La téléche et le magnéto sont planqoués dans l'armoire que la veuve vient d'ouvrir. Elle allume tout le bordel, enfourne la cassette et on vient s'asseoir sur le bord du padoque, excités comme des puces dans la culotte de Sharon Stone.

Ca commence. Au premier abord, il s'agit d'une joyeuse soirée camescopée par un des participants ; on dénombre environ une dizaine de personnes, équiréparties entre les deux sexes. La réunion semble se passer dans un bureau, on peut distinguer, au hasard des chaos de l'image (comme toujours avec ces amateureries de mes fesses), des écrans informatiques, des classeurs métalliques et toutim. On a ménagé un espace en tirant de côté des bureaux, et au centre dudit se trouve un appareil de télévision couplé à un magnétoscope ; qui assis, qui debout, les fêtards gravitent autour du poste dont on ne distingue pas, pour le moment, ce qu'il diffuse. Force bouteilles d'alcool et autres boites de biscuits apéritifs sont visibles, disséminés ça, et même là. Ca papote en commentant le film diffusé, ça rigole gras, on se roule des pelles à droite, à gauche, en camarades. Le caméraman se promène parmi les convives, s'arrêtant de temps à autre pour un plan fixe sur un couple en train de se galocher. Gros plan baveux, effet de zoom, je vais pas t'apprendre les conneries qu'on fait avec un caméscope dans ces circonstances-là, hein ? In petto je me dis que ça sent la partouze carabinée, ce prélude ; la façon que tout ce monde s'entregrume sans chichi, l'autre pomme qui filme, c'est

du couru. Et alors bon, je me demande en quoi ce "document" constitue un "élément" de l'enquête, quand même. A moins que ... Une question me vient, mais je n'ose la poser à la veuve. Heureusement, Béru lit dans mes pensées à ses heures :

-Sauf vot' respect, Ma'âme Chieuse, est-ce qu'vot' mari s'trouverait-il-t-il parmi ces genses, dont d'après moi y' n'vont pas tarder à partouzer ? demande-t-il en désignant l'écran.

-Non, répond-elle sans hésiter.

"Êtes-vous sûrs, messieurs,.. ?"

Evidemment elle se pose la même question que moi, à savoir est-ce que le Tondu ne se serait pas gouré de cassette, des fois ? Des films de partouzes, on en a plein les archives, à la Grande Volière. Toutefois cela m'étonnerait, Pépère n'étant pas du genre à se mélanger les pinceaux ; j'incite donc la dame à la patience.

-Je comprends vos doutes, madame, assuré-je ; je propose toutefois que nous visionnions cette cassette en entier avant de tirer des conclusions.

-En ce dont y me concerne, ce s'ra t'avec joie, si j'ai bien pigé le scénario ! rigole l'Enflure en se vautrant sur le lit.

Notre hôtesse opine (de cheval) et se concentre derechef sur l'écran.

Là, y'a du neuf. Le caméraman film à présent l'écran que le groupe mate. Plan rapproché : nous apparaissent une soubrette noire et un garçon d'étage rouquinos (j'identifie d'après leurs

uniformes, d'accord ?), la première étant occupée à tailler une plume au second ; plan fixe de quelques dizaines de secondes, puis l'opérateur se retourne vers les spectateurs et cadre un couple, aussitôt vivement chahuté par le reste du groupe. Le couple adopte alors la configuration proposée par les acteurs du film, le Jules debout avec le futaal sur les chevilles et le tricotin (modeste, tu n'aurais pas à rougir) à l'air, et la greluce à genoux entre ses cannes ; puis la fille entonne le bec-verseur du mec, parachevant ainsi l'imitation de la scène "X". Et le filmeur, tu vas voir comme il a des dons : il reste dix secondes sur ses potes, puis dix secondes sur les acteurs, à l'écran, puis il revient au "live", etc., en va-et-vient, qu'on apprécie bien le parallèle parfait, tu vois ? Et il suit les gros plans, les plans en pied, tout ça. Franchement, c'est travaillé, son reportage. Marrant, quoi. On ne voit toujours pas l'ombre d'un rapport avec la mort du père Chieur, mais tant qu'à faire autant voir ça qu'un documentaire sur le transit intestinal chez les classes moyennes, moi je dis.

Béru s'est endormi, évidemment. Tel un éléphant de mer oublié par la marée, il gît sur le lit, ronflant comme toute la flotte aérienne japonaise en route vers Pearl Harbor, ces noeuds. Moi, je bande doucement en attendant de voir ce que le Scalpé a voulu que je voie, et en guignant la dame Chieur, de temps à autres. Mais elle semble insensible au spectacle, et reste parfaitement impassible.

Pourtant, nos copains passent la surmultipliée, à l'écran. Rompant la symétrie avec le film de cul, un audacieux s'est glissé entre les cuisses de la pompeuse et lui bouffe la chatte avec un entrain qui fait plaisir à voir, ma foi. Cette nouvelle donne a contraint le caméraman à élargir son plan, de façon à ce que rien ne soit perdu ni de la turlute, ni de la tyrolienne. Dès lors, tout s'enchaîne à vitesse grand zob. Une seconde fille s'installe derrière le pompé et entreprend de lui lécher les roustons, ce qui témoigne d'une nature raffinée et altruiste, je trouve ; d'ailleurs, ému par tant de dévouement, un julot l'enfile à la Pharisienne, ne voulant pas qu'elle soit en reste. De l'autre côté, une blonde boulotte a enfourché le périscope de celui qui brouste la suceuse, et tout en chevauchant, s'assure auprès d'un grand maigre que ça fond dans la bouche, pas dans la main. Tu suis ? Pour des amateurs, y'a pas à dire, la chorégraphie est chiadée ; tout ça se met en place sans heurs, synchronisé impec. Lubrifié, quoi, en un mot. Et juste au moment où on se dit que, tiens, mais il en manque, hop ! le réalisateur s'auto-filme le pilon que deux mutines lui ont déballé et traitent exactement comme si ça serait un esquimau Gervais, que si c'est pas de la bonne volonté, alors moi je ne sais plus ! Tant et si bien que le gusse cloque sa caméra sur trépied et pilotage automatique, et va rejoindre le groupe avec ses deux copines, où il s'en donne à couilles-joie, espère !

A partir de là, ça ronronne, si je puis me permettre (et comment que je puis !). On sent que la vitesse de croisière est atteinte et qu'ils arriveront à bon port sans anicroche, les copains. On est content pour eux, ils ont l'air de bien s'éclater ; sympas, quoi, on doit admettre. Font plus naturistes que dépravés, tu vois ?

Mais bon. J'ai beau triquer de force quinze, à présent, je ne vois toujours nibe de rapport avec l'enquête. Je commence à me demander sérieusement si le Dabe ne s'est pas un tantinet chié dessus lors de la transmission de la cassette ; ou pire, s'il ne roulerait pas gentiment sur la jante !

La mère Chieur ne bronche toujours pas. On a convenu d'aller jusqu'au bout, elle ira jusqu'au bout. Bien.

Les partouzeurs se démènent et se démêlent comme des beaux diables ; le roulement est assuré impec, sans longueurs. Ca me fait penser à un numéro de cirque, leur truc ; c'est propre, efficace, et on est sûr qu'à la fin tout le monde aura pris son pied. San-Antonio, lui, réfléchit plein tube. Il se dit que Chilou a décelé dans ce film un élément capital pour l'enquête ; qu'il me l'a fait porter pour que j'en prenne connaissance de visu. Or : je ne connais aucun des protagonistes de ce numéro d'embroques, j'en suis absolument sûr ; idem pour la veuve, qui dans le cas contraire l'aurait dit depuis l'erche. Si donc le Vieux estime que je peux tirer quelque chose du film, ce ne peut être de par

l'observation des acteurs : *la clé de l'énigme réside donc dans le décor ! C'est bien sûr !*

Je fais part de mes réflexions à mon hôtesse. Elle les trouve remarquablement pertinentes, et propose de reVISIONNER le film en portant notre attention sur le décor, cette fois (sic !). Et aussitôt dit aussitôt fait, tu ne l'ignores pas. Elle rembobine, et c'est reparti pour un tour.

Mais on a beau s'écARQUILLER les chasses, on ne remarque rien d'insolite. Obstiné, je repasse le film une nouvelle fois, puis une troisième. En cours d'icelle, la veuve, qui commence à se lasser, me demande soudain :

-Que signifie ce petit rond bleu qui s'inscrit en bas à gauche de l'image ?

Effectivement, tiens, j'avais pas fait gaffe.

-Il signifie que la bande utilisée pour la réalisation de ce film est de type Burnacolor22 : c'est une piste magnétique extrêmement sensible que l'on utilise uniquement avec des caméscopes ultra-rapides, permettant l'enregistrement de cent-vingt images-seconde.

-Cent-vingt images-secondes ? N'est-ce pas un peu excessif, puisqu'aussi bien notre œil ne peut en percevoir plus de vingt-quatre, si je ne m'abuse ?

-Vous ne vous abusez pas. L'intérêt de la chose est de présenter une excellente qualité de ralenti et d'arrêt sur image. Ainsi regardez ...

Je télécommande un arrêt sur image.

- ... Notez la netteté de l'image, dont on dirait une photo, positivement.

-Effet, c'est remarquable.

J'actionne le défilement image-par-image.

-Avec ce type de bande vous pouvez tirer des photos tout-à-fait correctes à partir du film, récitée-je ; vous imaginez bien ce que ... Oh !

Mon exclamation fait sursauter mon interlocutrice.

-Qu'y a-t-il ? demande-t-elle. Vous avez repéré quelque chose ?

Elle a l'air drôlement réveillée, d'un coup ! Mais et moi donc ! Putain d'Adèle, ce plan machiavélique, diabolique, et même méphistophélique, ne mégotons pas ! En une fraction de millième de seconde je pige tout, le comment, le pourquoi, le quoi et le qu'est-ce.

-Alors ? me presse-t-elle.

-Et comment ! réponds-je enfin. Oulala, et comment !

-Expliquez-moi, je ne vois rien de nouveau. C'est sur cette image ?

-Oui madame.

-Eh bien dites-moi ! s'irrite-t-elle.

-Bon. Vous voyez la petite brune qui pratique "Le Gyrophare à Bascule" avec le gros frisé, en haut à droite ?

-Hmm ... Vous voulez dire ce gros à gauche du petit blond qui fait "La Toupie Moldave" à cette rousse frisée ?

-C'est cela même, encore que, si vous me permettez, je dirais qu'il s'agit plutôt d'une interprétation assez libre du "Pendule de Foucault".

-Le "Pendule de Foucault", avec deux doigts ? C'est une interprétation très libre en effet !

-Je vous l'accorde.

-Je tiens quand même pour la "Toupie Moldave", ne vous en déplaise. Voyez ce rythme, ce balancement ; c'est tout-à-fait ça.

-Soit, madame, de toute manière vous aurez toujours raison. Donc, cette petite brune... ?

-Je la vois. Dieu que ce gros frisé est laid ! Mais bien monté, dirait-on ?

-Si vous voulez. Voyez-vous l'écran d'ordinateur, juste au dessus de la tête de la brune ?

-Je l'ai. Il est resté allumé, me semble-t-il ?

-Il l'est, en effet. Pouvez-vous lire ce qui y est affiché ?

-C'est difficile, ce n'est pas très net... Attendez... Oh !!

-Que lisez-vous ?

-"Tuez Chieur !" Je lis "Tuez Chieur !" !! C'est cela ?

-Absolument.

-C'est incroyable ! Pourquoi ces gens partouzeraient-ils devant un écran affichant "Tuez Chieur !" ?

-Détrompez-vous, chère amie (je me laisse aller, hein ?). Cet écran n'affiche rien que de très ordinaire.

- ? ?

-Regardez : sur l'image suivante, l'inscription a disparu de l'écran...

-J'ai compris ! s'écrie mon hôtesse. Ne dites plus rien. Il s'agit d'une image subliminale, n'est-ce pas ? Que la caméra du partouzeur a en quelque sorte photographiée, grâce à son ultra-rapidité ? Mais les utilisateurs de l'écran, eux, ne pouvaient pas la voir !

-Madame, vous avez raté votre vocation ! exclamé-je. C'est exactement cela ! Du moins, je suis prêt à parier que c'est ce que montrera l'expertise de nos laboratoires !

-Tout ça est terriblement excitant ! susurre la veuve, et c'est plus ses yeux qui me regardent, c'est sa chatte, tu vois ?

Moi, tu me connais ? J'ai des limites, et elles viennent d'être dépassées. Je bondis sur mes pattes, alpague le Gros, le secoue comme mille pruniers :

-Réveille-toi, Lagonfle, le Vieux te demande au téléphone ! je lui beugle dans l'écoutille. D'une bourrée je le propulse hors de la chambre, sans considérations pour ses protestations plâtreuses, puis referme la lourde et la verrouille.

Je reviens à la veuve ; je la chope par le cou et lui roule d'autor une pelle à huit-mille tours minutes, roulements auto-lubrifié, et je l'allonge d'une repoussée sur le padoque.

-Et maintenant ma grande, tu vas voir ce que c'est qu'un mec bien monté !

Non mais alors !

CHAPITRE ONZE

-Patron ?

-Je vous écoute, San-Antonio, fait la voix du Dabe.

-Je sors de chez la veuve avec Bérurier, reprends-je. Nous y avons visionné la cassette. Puis-je vous demander d'où vous la tenez ?

- Je la tiens de celui-là même qui a tourné le film, me renseigne-t-il. Il s'agit d'un employé de la Petafine Associates, une p.m.e. de Boulogne, qui organisait et filmait à l'occasion des parties fines telles celle que vous avez étudiée, après la fermeture des bureaux. En revisionnant la cassette de cette soirée, il a remarqué l'écran lors d'un arrêt sur image ; comme c'était peu après la mort de Chieur, il a jugé qu'il lui fallait nous communiquer ce document, malgré sa nature... particulière. Le civisme n'est pas encore tout-à-fait mort, vous voyez. Alors, votre conclusion ?

Là je le sens qui m'attend au virage, le Pelé ; veut s'assurer que je ne commence pas à patiner du bulbe. Car, soit dit en passant, il aurait pu dire à Béro ce qu'il fallait remarquer sur le film, non ? Au

lieu qu'on se décarcasse l'oignon, avec la veuve, à repasser trois fois la bande !

-Le meurtrier de Chieur a été conditionné par hypnose subliminale, grâce au message implanté sur ordinateur. Celui qui utilisait ce poste subissait huit heures quotidiennes de "traitement", et logiquement il a fini par craquer. D'ailleurs, quand je dis "ce" poste ... Il est probable que tous les postes de travail informatiques de la Petafine Associates sont infectés. Je vais y envoyer Mathias pour expertise toutes affaires cessantes.

-Qu'il aille aussi regarder les ordinateurs des sociétés où travaillaient les meurtriers de Hognot et Chichemann. Ces types sans histoire qui subitement assassinent puis se suicident... L'hypnose expliquerait tout !

-Tout-à-fait Patron ! Dans quelques heures nous seront fixés.

-Hélas, grumelle Achille, il est à craindre qu'il ne s'agisse-là que de la partie émergente de l'iceberg, mon cher. Dieu sait combien de saloperies de ce genre ont été implantées, et où ! Vous vous rendez compte, San-Antonio, de l'ampleur possible de la catastrophe ? Ces centaines de milliers d'ordinateurs utilisés à longueur de journées ? Ces hordes d'assassins en puissance, conditionnés jours après jours pour trucidier Pierre ou Paul ? C'est cauchemardesque !

Il n'a pas tord, Pépère. M'est avis qu'on a mis le nez dans un patacasse de toute première catégorie ! Je positive néanmoins :

-Nous allons peut-être pouvoir contre-attaquer, Patron. Mathias va sûrement trouver de quoi orienter nos recherches, et la veuve Chieur m'a mis sur la piste d'un possible suspect que je vais visiter de ce pas !

Mais il a le moral en torche, aujourd'hui, Chilou. Au lieu de m'encourager, il ricane :

-Un "possible suspect" ! La belle affaire ! Vous allez repartir au Japon enrichir votre collection ?

Bon, monsieur à ses nerfs. Je laisse pisser, n'étant pas d'humeur vindicative. Mon rodéo avec la veuve qui m'a mis la nervouze en cale sèche. Une tripotée d'anges passe, Béru pète menu dans le siège passager de ma 600 SL. Qu'au bout d'un temps l'organe du Tondu revient, radouci :

-San-Antonio ?

-oui, Patron ?

-Vous allez nous "en" sortir, n'est-ce pas ?

-Bien entendu, Patron : comme d'habitude !

-Alors maniez-vous le cul, bougre de grand couillon !

Le grand couillon enchaîne directement le numéro du BOUFBIT, où il se fait passer "madame Dank".

"Commissaire ?" veloute sa déjà chère voix.

-Pour vous servir, et néanmoins vous demander aide, chère amie, réponds-je.

-Demandez, beau commissaire, demandez ! bisse-t-elle.

-J'ai interrogé la veuve Chieur ; elle m'a appris qu'un employé de la Balayette Limited a été licencié il y a un an environ, suite à une faute professionnelle. Pourriez-vous me retrouver l'identité et l'adresse de ce personnage ?

-Donnez-moi trois minutes et je vous renseigne.

Le crépitement d'un clavier prestement sollicité se déclenche. Puis, en surimpression sonore :

-Commissaire ?

-Oui ?

-Eh bien, où dînons-nous ce soir ?

Merde, j'avais oublié ça ! Je balance le premier nom qui me passe par la tronche ; comme de toute façon je ne pratique que du *first quality*, c'est du velours assuré.

-Au Pavillon d'Or, précieuse amie, révélez-je. Aimez-vous le ris-de -veau ?

-J'en raffole ! m'assure Dank, comme si elle parlait de ma bite, mais je me fais peut-être des idées.

-Le meilleurs ris-de-veau du monde et de ses environs se prépare au Pavillon d'Or, lui apprend-je. Le hasard est grand, n'est-ce pas ?

-N'est-il pas le premier auxiliaire de tous les bons policiers ? rétorque-t-elle. Va pour le Pavillon d'Or. Quant à votre licencié, il se nomme Léon Vatifère et il demeure à Puteaux, résidence "Les Rosiers", bâtiment 2, appartement 65.

-Voilà qui est parfait, mercié-je. A vingt-heures, au Pavillon ?

Un petit rire bref :

-Dix-neuf heures-trente chez moi, impasse de la Tringle, dans le 6ème. C'est à cinq minutes du Pavillon d'Or.

Elle raccroche.

Je démarre.

*

Tout en gazant sur le pont de Neuilly, je résume le topo au Grivos. Celui-ci m'écoute en bricolant son râtelier d'emprunt, dans le but de l'adapter à la conformation de sa boîte à ragoût. Comme je termine mon bref exposé, il renfourne son damier et émet :

-Si j'entrave bien ce dont tu viens d'm'apprend', la seule chose qu'on r'proche au gusse qu'on va voir, c'est d's'êt' fait virer d'sa boîte y'a un an ? Ou si j'ai z'homis quéque chose ?

-Tu n'oublies rien, Gros, soupiré-je. Mais nous n'avons que cette piste à explorer, tant que Mathias n'aura pas étudié les ordinateurs "infectés".

-M'ouais ...

Puis, sautant de ce que tu sais à ce que je pense :

-J'aurais jamais cru qu'le père Lenflure aurait un jeu de dominos d'ce gabarit, dit-il en se massant le tiroir-caisse. Tu trouves pas qu'il est un peu mahousse pour moi ?

Je le regarde. Putain il est pas triste, mon vieux Grivos ! Ses tabourets trop grands et sa tronche en feu d'artifice, ça lui donne l'air d'un boxeur qui vient de prendre la dérouillée de sa vie et qui en

perd son protège-gencives ! Une frime à court-circuiter un pace-maker !

-A peine, Gros, réponds-je ; ça fait un style. T'as le sourire carnassier en plein, façon Clark Gable mâtiné Fernandel. Ces dames doivent détremper leur culotte quand tu te fends, Alexandre-Benoît, je te prends le pari !

N'hésite jamais sur l'énormité d'un mensonge : il en restera toujours quelque chose. A preuve, Béro se détend dans son siège et me dit, soulagé :

-C'est vrai, mec, d'puis qu'j'ai ce trente-deux pièces dans l'entonnoir, toutes les mousmés qu'je croise é m'matent à tour d'bras. J'croilliais qu'c'était à cause de mon portrait en marmelade, dont ça leur foutait les chocottes ...

J'y vais d'une deuxième couche :

-C'est ton damier de gala qui leur en mettais plein les carreaux ! Ecoute, tu veux que je te dise ?

-J't'en prille !

-Je te parie mes droits d'auteur contre le slip que tu aurais pu porter présentement que tu vas t'embourber une nière avant la fin de ce polar, et ce grâce à ton concasseur grand format !

Mon assurance achève de redonner à Béro pleine confiance en lui. Du coup il sourit large, et lâche un aimable vent d'allégresse, qu'il conjure d'un bref aller-retour de son lève-glace électrique. Il se civilise, le Gazeux, ces derniers temps.

*

L'insonorisation, aux Rosiers, je te recommande pas ! Quand on débarque au sixième étage, on se prend aussitôt dans les baffles : les aboiements d'un roquet d'appartement, l' Ecole des Fans de papa Martin (qu'au fait, Jacques, faudra quand même que tu me rendes ma perceuse un de ces jours, merci), la scène où McGyver s'évade dans l'u.l.m. qu'il a fabriqué avec un ventilateur, une brouette bancale et un landau bouffé aux mites, l'enguelade tri-quotidienne d'un ménage manifestement d'origine pied-noire, et le dernier tube de Michael Jackson poussé à fond d'ampli. Du condensé de civilisation !

Y'a que la porte de Vatifère qu'est silencieuse, si je peux me permettre cet à-peu-près. A moins qu'il ne soit pas là ? On va bien voir, puisque Béru actionne la sonnette de ladite. Le temps pour la pied-noire de se prendre trois baffes, pour le clébard de pisser dans le bac à fleurs et pour Gyvy de larguer deux grenades confectionnées à l'aide de berlingots de mini-mir (qui fait le maximum, n'oublie pas), et on dépone. Le délourdeur est un quadragénaire moustachon et maigrichu, avec des rides qui lui barrent la gueule comme s'il avait roulé une pelle à une moissonneuse-batteuse.

-C'est pourquoi ? s'informe-t-il, ce qui est son droit le plus strict moi je dis.

-Police, le renseigné-je en produisant ma brème. Vous êtes Léon Vatifère ?

Illico le moustachu fronce du sourcil : mi-inquiétude, mi-courroux ; on sent le bonhomme qui n'aime pas qu'on lui brise les noix.

-La police ? C'est à quel sujet ?

Au fait, oui, c'est à quel sujet ? La remarque de Béro me revient à l'esprit ; mon prétexte est bien mince pour venir faire tartir ce citoyen chez lui un Dimanche. Mais tu sais ce que je lui ai répondu, à Lagonfle, non ? Eh bien, ça tient toujours !

-Enquête de routine en rapport avec l'assassinat de Bertrand Chieur, votre ancien patron, monsieur Vatifère, débité-je.

Car on peut supposer que c'est bien lui, t'es d'accord ?

Il en bée de la bouche et des yeux, l'apôtre.

-Monsieur Chieur a été assassiné ??? il incrédule, avec trois points d'interrogations.

Je vais pour confirmer quand Béro repousse fermement Vatifère et pénètre d'autorité dans l'appartement.

-Si vous permettez, accompagne-t-il, on va p'têt pas tallier la bavette su'l palier. C'est plein d'courants d'air vicelards et j'tiens pas à choper la mort !

-Oui, je vous en prie, bafouille le Léon.

Il a l'air vachement sidéré par la nouvelle, cézigo. S'il joue la comédie, Depardieu

va pouvoir prendre sa retraite, crois-moi. Il nous guide au séjour, où nous posons nos culs dans de confortables fauteuils. Je

remarque que c'est aménagé plutôt rupinos, pour un appart' d'ouvrier, moquette pure laine, toile de jute rembourrée triple épaisseur, et le mobilier sort pas de chez Confo. Y'a une bibliothèque, mon vieux, si elle lui a coûté moins de quinze plaques je veux bien lui rembourser la différence !

-Vous êtes remarquablement installé, laissé-je tomber avec l'air d'en avoir deux, ce qui ne m'est pas difficile, hein chérie ?

Il déroute un brin de ma question, Vatifère. Il renifle la question tendancieuse, et ça le fout sur ses gardes.

-C'est pas interdit de se meubler proprement, que je sache, il rétorque, en tachant de piger où je veux en venir.

-Proprement est un aimable euphémisme, monsieur Vatifère. J'ai connu des PDG moins bien logés !

Je ne précise pas plus avant ma pensée. Le voudrais-je, d'ailleurs, que ça n'irait pas loin : je le fais chier avec ses meubles comme ça, au pif ; parce qu'un ancien ouvrier de la balayette à gogues au milieu de ce luxe, c'est bizarre, à défaut d'être déjà louche. J'ai trouvé une extrémité de pelote et je tire, sans me poser de question. Peut-être qu'il en viendra une pleine bobine, ou juste un moignon, c'est à la fortune du pot.

Mais Vatifère, ce genre de sous-entendus à trois balles, il est pas fan.

-Ecoutez, il s'anime, on va régler tout de suite la question de mon intérieur, qui a l'air de vous

tracasser beaucoup. Vous vous demandez comment un type qui plantait des poils dans des balayettes à chiottes il y en a encore un an peut s'offrir une bibliothèque à vingt-mille balles...

-Vous travailliez à l'atelier d'empoilage ? demandé-je distraitemment.

-Oui. Maintenant, j'écris des contes pour enfants avec ma femme, et j'en tire un revenu de PDG, justement. Et vous pouvez toujours alerter le fisc, je paye tellement d'impôts que je dois leur faire vivre au moins dix contrôleurs !

J'en bave de saisissement :

-Vous écrivez des contes pour enfants ? ! ! !

Ma stupeur débougonne un peu Vatifère. Il se fend même d'un léger sourire de mec conscient de son effet.

-Oui. Et en un sens c'est grâce à monsieur Chieur ...

Béru, qui semblait préoccupé depuis notre arrivée, intervient sans crier gare, mais en demandant à notre hôte :

-S'cusez-moi de vous couper la chique, mais si vous pourriez m'indiquer où sont-ce vos tartisses, j'v's'en saurerais un plein pot d'gré, rapport à une urgence côté boyasse ...

« C'est ces saloperies d'pharmacie qui m'jouent l'acte deux. », précise-t-il à mon intention. De sinistres gargouillements clapoteux lui échappent du coupe-cigare ; craignant pour sa moquette, Vatifère ravale ses rebufferies et entraîne Béru au pas de charge.

A son retour, je pige à sa gueule fermée qu'il commence à saturer. On débarque un dimanche, on lui annonce que son ancien patron s'est fait dessouder, lui laisse entendre qu'on le soupçonnerait bien un peu, et en prime on se vidange l'intestin dans ses cagoinsses, merde ! Il va pouvoir vider trois aérosols de « Wizard-brise-du-large » dans ses chiches, vu comme il doit y aller, le gros goret, il se dit, Léon. Encore heureux s'il lui empeste pas l'appartement, que les odeurs, va savoir !

Tout ça, je lis sur sa frime pas aimable. Il est à deux doigts de douter qu'on soient bien des poulardins, malgré ma carte. Inutile dans ces conditions de le rebrancher sur ses contes pour mouflets ; luné comme le voilà maintenant, il m'enverra aux bains aussi sec, si je puis dire. Changement de tactique :

-Monsieur Chieur vous avait licencié à la suite d'une faute professionnelle, n'est-ce pas ? attaqué-je sitôt qu'il s'est rassis.

Ma tirade le cueille à froid. Il n'est pas con, cézigo ; que je lui demande ça ou son alibi pour le jour du crime, il comprend très bien que c'est du tout pareil au même. Il se rencagne dans son fauteuil, bien profond, croise les jambes et répond en me fixant les chasses :

-Ce que vous me dites-là, c'est la version officielle, monsieur le commissaire. Moi je vais vous raconter ce qui s'est passé, et vous pourrez aller vérifier auprès de mes collègues de l'époque,

à la Balayette Limited : pas un qui vous dira le contraire, je vous prends tous les paris !

« Je faisais équipe avec un jeune qu'on venait d'embaucher. Ce gars, je l'avais jamais senti, depuis son arrivée. Un renfermé, avec un mauvais regard par en dessous ... mais bon, bref. Le gros problème, c'était que ce type était professionnellement incompetent ; je devais passer derrière lui systématiquement, il alignait pas trois manip' sans faire une bourde. Bon, un débutant, ç'aurait été normal ; on a tous fait nos classes, y'a que les cons pour oublier ça. Mais lui, il débutait pas, il avait déjà marné dans le métier ; dans ces conditions il était pas excusable. Au bout de quinze jours qu'il était là, j'ai averti le chef d'atelier que la nouvelle recrue valait pas tripette. Le chef a averti à son tour monsieur Chieur. Mais Chieur n'a rien voulu entendre, et à l'issue du mois d'essai il a embauché le gars. »

Tout en disant, Vatifère s'est levé et s'est rendu à un petit bar dont il abaisse le rabattant.

-Je vous dis tout ça, c'est pas pour raconter ma vie, c'est pour que vous compreniez bien la situation, explique-t-il.

« Je vous sers quelque chose ? »

-J'aperçois un muscat qui fera très bien mon affaire, réponds-je.

Je mate Vatifère tandis qu'il remplit nos godets. Sa propose, c'est pas de l'esbroufe pour mieux me refiler de la salade avariée ; c'est du sincère, du spontané, sans calcul le moindre. Un geste

d'hospitalité machinal de brave homme. Te dire ? Je sais déjà qu'il n'a pas assassiné Chieur. Mais je vais quand même écouter son histoire jusqu'au bout : parce qu'on ne sait jamais, que j'ai désormais un verre à vider et que Bêru n'a pas encore fini de chier.

Vatfère revient s'installer avec nos glass.

-Pourquoi Chieur a-t-il fait ça ? reprend-il. Pour m'emmerder, monsieur le commissaire, tout bêtement. Il ne pouvait pas me voir en peinture parce que j'avais ce qu'on appelle une « grande gueule », et que je ne m'écrasais pas facilement. Je connaissais mes droits et je les lui rappelais quand il fallait ; et ça, il ne le digérait pas.

« Donc, il embauche l'autre incapable et il me le colle sur le dos, comme quoi on fera équipe désormais. Qu'est-ce que je pouvais dire à ça ? Rien. J'ai fermé ma gueule, et vogue la galère. Et quand je dis galère, c'est bien le mot ! Ce petit con enchaînait connerie sur connerie, à croire qu'il cherchait à couler la production ! J'en devenais dingue ! »

D'émotion rétrospective, Vatfère s'enfile son godet d'une traite, chloc ! Aussi sec il refait le plein derrière.

-Et un jour, ça n'a pas loupé, ce trou-du-cul a fait la toute belle bourde, celle qui ne pardonne pas : il placé les poils à l'envers dans les paniers de chargement ! Avec l'extrémité non-persillée côté extérieur, vous voyez ? J'étais allé pisser le temps qu'il faisait ça, cet âne bête ! Après, évidemment,

les ouvrières ont empoilé tel quel, parce que pour distinguer à l'œil un poil persillé d'un qui ne l'est pas, vous pouvez toujours vous l'arrondir ! Même moi je n'avais rien vu, alors vous pensez !

Re-coup de glotte, nouvelle recharge. L'avait de la rogne en retard, Léon ! Je suis sûr qu'il croyait bien avoir oublié tout ça, maintenant qu'il donne dans le littéraire ; qu'il était persuadé de ne plus jamais y repenser qu'avec amusement, ou une petite pitié supérieure. Et puis non, tu vois : j'ai à peine gratté la croûte que le pus lui déboule à flot !

-C'est au contrôle final qu'on s'en est aperçu, il enchaîne. Sans persillage, les balayettes récuraient ballepeau, naturellement. Une journée entière de production gâchée, trois-cents heures de travail foutues en l'air. Sans parler du préjudice dû au retard de livraison, fatalement.

« Chieur, vous pensez comme il a sauté sur l'occasion ! Il nous a convoqués dans son bureau, le petit con et moi. Il a été très clair : soit on démissionnait et ça n'allait pas plus loin, soit il nous virait pour faute professionnelle et il nous grillait auprès de la profession. C'est là que j'ai pigé qu'il m'avait piégé, qu'il n'avait embauché l'autre cave que dans le but d'en arriver à cette situation. Mais bref. J'ai refusé de démissionner. Question de fierté. Et puis de toute façon, je savais déjà que je ne rebosserais pas dans la balayette, alors sa menace, je m'en battais les noix ! Le petit lavedu, lui, a accepté. »

Vatfère clôture son récit d'un bref ricanement de mépris, et d'un troisième lever de coude. Cégname, c'est pas un gosier qu'il a, c'est une piste noire !

-Tout ça pour vous dire que, faute professionnelle, mon cul, monsieur le commissaire ! conclut-il.

M'ouais, bon. Cette affaire commence à me faire un tantinet chier, je vais t'avouer. Car écoute : il vient de me tendre le bâton pour le battre, Vatfère, si tu réfléchis. Il vient de passer un quart d'heure à m'assurer qu'il n'avait jamais fait de connerie à la Balayette ; que Chieur l'a bité de première en engageant une pauvre pomme pour le torpiller par la bande. Autrement dit, qu'il avait toutes les raisons de lui en vouloir à mort ! D'accord ? Seulement moi, je le sens autant coupable que je t'imagines en train de fourrer Cindy Crawford ! Et puis, il a refait sa vie, et très bien, depuis l'incident. Des contes pour charras ! Merde, tu l'imagines, Léon, figolant ses épisodes de Nounours d'un côté, fomentant des crimes par télé-hypnose, de l'autre ?

-Hognot et Chichemann, c'est des noms qui vous disent quelque chose ? tenté-je sans conviction.

Moue dénégative de l'interpellé.

-La Petafine Associates ?

Zob itou. Sincérité taillée dans la masse, ça frapperait même un méro aveugle.

Je me sens vachement las, d'un coup. Si les analyses de Mathias n'ouvrent pas de pistes, je vais pouvoir filer ma démission au Vieux et aller planter des choux en Papouasie méridionale !

-Votre trou-duc', il s'appelait comment, m'entends-je demander à Vatifère.

- Bitambe. Maurice Bitambe. Ne le cherchez plus à la Balayette Limited, il s'est fait viré une semaine après moi, ajoute Vatifère avec un mauvais sourire.

Et après ? Merde, ce pot de glu qui m'est tombé sur les endosses, d'un coup ! Tratair qui croupit dans le cagibi de la Grande Taule, en attendant que je torche l'enquête ! M'est avis qu'il peut y planter un chêne : au rythme où je vais, il aura le temps de le voir pousser !

-M. Chieur a été assassiné le dix de ce mois, vers huit heures du matin. Vous avez un alibi ?

C'est même pas une question. J'aurais pu lui dire sur le même ton : « Vous avez des moustaches » ou « J'aime les escargots » ; du bruit, bla-bla de flic en pleine semoule qui se raccroche aux poncifs. Et ça se voit tellement qu'il ne s'en formalise même pas : il hausse les épaules, s'enquille une nouvelle ration de muscat, et répond en se torchonnant le chasse-mousse :

-Vous demanderez à ma femme quand elle sera revenue des Pucés : je travaillais à la maquette de « Ragnagna et le champignon magique ».

Tiens, il est marié, Léon ? C'est vrai qu'il a une alliance.

Il bigle sa montre :

- Elle ne va plus tarder à présent. Si vous souhaitez l'interroger...

Son regard brille d'ironie, maintenant, ce con. A moins que ça ne soit le muscat qui commence à se faire sentir, c'est possible aussi. Questionner sa rombière ? Pourquoi fiche, grand Dieu ! On a assez perdu de temps et fait chier le monde pour aujourd'hui !

-Je crois qu'il est inutile que j'interroge votre femme, monsieur Vاتفère, réponds-je. Nous allons vous laisser... sitôt que mon collègue en aura fini de son côté.

-Alors je vous sers le dernier pour la route, dit Léon en remplissant nos verres.

« Vous me soupçonniez d'avoir assassiné Chieur parce qu'il m'avait licencié ? » il demande après s'être réhumecté la glotte.

Je lui souris fatigué :

-Disons plutôt que vous étiez notre unique suspect à peu près digne de ce nom. Faute de grives ...

« Mais oublions ça. J'aimerais que vous me parliez de votre nouvelle activité : de la balayette à chiottes au conte pour enfants, c'est pas un parcours qu'on rencontre tous les jours ! »

Ma question, ça le rallume comme une giclée d'alcool sur un lit de braise. Il se lève aussitôt et m'invite :

-Venez. Je vais vous montrer ma collection.

Je le suis. On repasse dans l'entrée, puis devant ce qui doit être la porte des chiches, à en juger d'après les bruits et odeurs qui en filtrent. Les Canons de Navaronne version fosse d'aisance ! Ca claque, ça floconne, ça grumelle, ça râpe ! Y'a des roulements annonceurs, des explosions, des dérapages ; des glissades en sous-virage ; des retournements de situations ; des silences, on ne sait pourquoi, angoissants. L'odeur accompagne. Elle flue et reflue, souligne l'intensité dramatique ; agresse par bouffées. Nous gagne, nous submerge puis se retire, comme une marée d'égout, de dégoût ; respiration miasmeuse de cet événement toujours exceptionnel : Béro chiant !

Il en a des sueurs, Vatifère, devant la porte. Pourtant il en a vu dans sa vie, des défécations ; vingt ans à la Balayette Limited, il croyait avoir fait le tour des possibilités humaines en la matière. Tous, il les a vu dépaqueter, au fil des ans : les gros, les maigres, les grands, les petits, les beaux, les moches ; les intellos, les manuels, les étudiants en sciences, les retraités des Postes. Il en a vu qui fulguraient du lance-torpille à ce point qu'il fallait une caméra ultra-rapide pour leur capter la bédolade ; d'autres qui laboraient du sphincter des plombs durant, qu'on devait leur apporter un plateau-repas pour le ravitaillement en vol ; et des qui en déroulaient des décamètres, façon fabriques de saucisses industrielles ; des qui chantaient en opérant, des que ça leur donnait le fou rire ; des qui chialaient, des qui racontaient leur vie, des qui

jouaient de la trompette. Oui, il pensait bien tout savoir du sujet, Léon. La seule chose, il avait jamais vu Béro. Et il comprend son ignardise, rétrospectivement ; l'étendue de son inculture !

-Seigneur ! il murmure, mi-admiratif, mi-horrifié. Et il me regarde, pour si des fois ses sens ne l'abuseraient pas. Mais je confirme, d'un sobre hochement de tête : oui, c'est bien un homme qui défèque derrière cette porte ! Non, il ne s'agit pas de la retransmission radiophonique du Bol d'Or !

-Vous me parliez de votre collection ? rappellez-je, avant que Vatifère ne pète un plomb.

Il reconnecte tant bien que mal :

-Oui, ma collection ...

Me guide d'un pas préoccupé jusqu'à ce qui doit être la piaule du couple. Là, il retrouve son aplomb ; s'écarte large pour me laisser entrer :

-Voilà.

Et oui, voilà. Trois des quatre parois de la pièce sont occupées par des rayonnages garnis de bouquins aux couvertures colorées, format « Caroline part en vacances », tu te souviens ? A vue de nez y'en a bien trois ou quatre cents !

-Vous n'allez pas me dire que c'est vous qui avez écrit tout ça ! m'écrié-je, car c'est ce qu'il attendait de moi, ce brave Léon, et pourquoi le priver d'un plaisir qui me coûte si peu ?

-Eh si ! Il y en a quatre-cent cinquante-trois ! rengorge cette pauvre pomme.

-Mais il y a à peine un an que vous vous êtes reconverti dans cette activité ! ébahis-je sans ambages.

-J'écris un livre par jour au minimum, me renseigne Vاتفère, qu'à côté de lui Artaban à l'air d'un complexé scrofuleux. Deux dans les bons jours !

-Ca devait sacrément vous démanger, dites-donc ! Mince, un débit pareil, même moi je déclare forfait !

Je cramponne un book sous le regard attendri de Vاتفère. Ca s'intitule « Ropopo achète une voiture », et sur la couverture t'as un ours au volant d'une décapotable sur fond de campagne verdoyante à souhait. J'ouvre ; à l'intérieur je trouve trois pages, contenant chacune quatre lignes de textes écrits gros comme mon nez au milieu de ta figure de rat bougri, et une illustration : Ropopo devant la vitrine d'un marchand de bagnole, Ropopo en bagnole, Ropopo dans sa bagnole emplâtrée contre un arbre et Ropopo à pieds. Tu mords un peu la puissance du truc ?

-C'est très bien construit, réponds-je au regard quémandeur de Vاتفère. Et les illustrations sont parfaites. Les enfants doivent se régaler !

Il mouille toutes voiles dehors, Léon, tu verrais ! Me chourave le bouquin des mains et en caresse amoureusement la couverture :

-C'est ma femme qui fait les illustrations, il révèle. Puis, extatique :

« Ropopo, c'est ma toute première création. Quand on a montré la première maquette aux éditions Vathan, ils nous ont fait signer sur-le-champ un contrat pour trente-cinq histoires ! C'est ça qui nous a lancés ! »

-C'est formidable, dis-je en piochant un second ouvrage ; je tombe sur « Ripipi chez le dentiste », et Ripipi c'est un canard, alors je te passe le développement : un must ! Et puis alors t'as aussi « Rupupu en Bretagne », « Rapapa à l'école », et tsétéra, et tsétéra, comme ça à perte de vue.

-C'est vendu combien, des livres comme ça ? demandé-je à Léon. Curiosité d'auteur, vous comprenez ...

-Quinze francs ! il répond. Et sans rougir, le sale con, merde !

Quinze boules ! Trois crobars que ta petite soeur torcherait en deux heures en l'échange d'un carambar ; douze lignes de textes ! Avec le centième d'un de mes books, je lui refais tout son stock ! Saloperie ! Et encore, moi, bon, j'ai pas à me plaindre ; mais quand tu penses qu'il y'en a qui ont dû pondre la Comédie Humaine pour gagner (chichement !) leur croûte ! Ca laisse rêveur, hein ?

-Et la vocation vous est venue comment, cher Léon ? questionné-je, ayant à cœur d'aller au bout de ce personnage. Ils sont trop rares pour leur passer outre, les personnages, de nos jours de griserie généralisée ; quand je tombe sur un, je le déguste à fond !

-A cause de nos enfants, répond-il, heureux, comme tous, de se raconter.

-Car vous avez des enfants !

-Deux, oui. Ils ont dix et douze ans maintenant, mais quand ils étaient tout gamins, la seule façon de les faire s'endormir était de leur raconter une histoire ; n'importe quoi, mais une histoire, vous voyez ?

Evidemment que je vois, ducon ! Il s'imagine quoi, que je sais pas comment fonctionnent les moutards ?

-Tous les soirs il fallait une histoire nouvelle ! Vous pensez si on a eu vite épuisé les classiques ! Très vite, on a dû inventer, avec ma femme ; on rédigeait un petit texte pendant qu'ils faisaient leur toilette. C'est moi qui écrivait, le plus souvent, et ma femme lisait ; y'a pas, une voix de femme, ça vous berce autrement que nos organes d'ours !

« Et puis des amis à nous ont lu de nos histoires, et même ceux qu'avaient de jeunes enfants nous demandaient de leur passer nos textes. Alors fatalement, on a commencé à se dire que peut-être, on pourrait en publier. Mais on n'avait rien fait jusqu'à que Chieur me vire. Ca a été le déclic, cette affaire ! »

Il sourit nostalgique, Léon, de repenser à son petit conte de fée. L'ancien empoieur de balayette à chiottes devenu le prince de la littérature enfantine ! Un revenu de PDG, lui qui smicait à grand'peine l'an tout juste dernier !

Soudain il me chope le bras et m'affirme qu'il faut que je voie sa dernière création : la série des Roupoupou ! Il cavale à un rayonnage, en extirpe douze volumes apparemment en tous points semblables aux précédents, et me les carre d'autorité dans les paluches. Dompté par sa fougue, j'entreprends de feuilleter poliment, tandis qu'il commente. Je peux constater : cinq pages par volume ! Sept lignes de texte par page ! Il sait, c'est presque trop, mais il tenait plus en trois pages-quatre lignes ; ça lui comprimait l'inspiration, lui freinait les élans. Il se sent devenir prolix, avec l'expérience, il a besoin de plus d'espace d'expression ! Il revendique la liberté de l'artiste ! Est-ce qu'on comptait ses pages à Victor Hugo, mmh ? Est-ce qu'on mesurait sa toile à Raphaël ? Est-ce qu'on chronométrait ses concertos à Mozart ? Non mais, il me le demande : est-ce que oui ou non, on chronométrait les concertos de Mozart ? Alors bon, hein ? Cinq pages pour Roupoupou, et merde à l'éditeur !

Il s'auto-échauffe, Léon ; parcourt la piaule en gesticulant de plus en plus largement, me confie ses craintes, ses envies ; me livre sa grande théorie, à savoir que le format idéal du livre pour enfant est huit pages-huit lignes : pas une de plus, pas une de moins. Pourquoi ? Il va me le dire !

Je le laisse s'épancher, que veux-tu ; ça m'apprendra à mener mes enquêtes un dimanche ! Je feuillette ses torche-culs, histoire de lui faciliter l'écoulement ; et in petto je mets au point mon

enchaînement de ce soir, avec ma belle Danlk. Car mine de rien, l'heure approche ! Tiens, regarde : dix-huit heures vingt ! Vafère ne remarque même pas que je ne l'écoute plus. Les gusses à marotte, c'est toujours la même chose : sitôt branchés sur leur dada, ils partent pleins gaz dans les nuages ; tel que, je pourrais me foutre à poils et lui chanter l'Internationale, il me verrait pas plus qu'une merde d'acarien, le père !

Ca boucante dans l'entrée, soudain ; je me concentre de la feuille, manière de filtrer les déconnades de Léon, et identifie le claquement de la porte d'entrée sur bruit de fond de chasse d'eau récemment actionnée ; à ce qui suit, je pige que Béru sortant des goguenots vient de tomber sur la femme de Vafère rentrant des Puces :

-Mon Dieu ! exclame la dame, avec un brin de panique dans la voix.

-Seul'ment l'inspecteur-principal Bérurier, Ma'âme, corrige l'Ignoble, facétieux en diable.

La pauvre femme, je lui imagine l'effarement d'ici. Tu rentres chez toi peinardos, après ta petite virouze dominicale ; tu t'apprêtes à faire admirer tes trouvailles à ton vieux mari ; et au lieu de lui, tu vois débouler de tes chiottes Béru, la gueule en steak tartare avarié, qui finit de se rebraguetter ! De quoi avoir un moment de flottement, non ?

-Mais ???!! Qui êtes-vous, et où est mon mari ?

-Vot'mari est en coccyx-la-bulle av'c mon commissaire, Sanantonio d'son blaze ; et moi-ce,

ainsi que j'veiens d'vous y dire, j'sus l'inspecteur-principal Bérurier, mais pour les belles dames comme vous c'est Alexandre-Benoît ! V'voiliez, c't'écrit su'ma carte dont j'vous montre manière d'détend' l'atmosphère.

-La police ?

-Sifflet ! Mais vous caillez pas la laitance, c't'une visite de routine, rapport à vos voisins du d'sous qui s'plaignent que vous chantez trop fort sous la douche. Du temps qu'y s'espliquent, j'vas vous aider à poser les pouilleries dont j'voye qu'vous en avez plein les brandillons. Permettez !

« Oh mazette ! J'pouvais pas voir quand vous teniez c'vieux cadre moisi, mais v's'avez une avant-scène digne d'l'Opéra Bastille, Ma'âme Vatifère ! Et encore, vot'manteau gomme l'relief. Filez-le moi-le donc, qu'rester couverte commak quand on vient du dehors, c'est des coups à choper un vilain rhume. Bien-ce. Charogne, j'm'étais pas gouré ! Sans vouloir vous flatter, j'croye bien qu'vous êtes encore mieux équipée qu'ma Berthe, dont pourtant elle file de cauchemars aux vaches normandes ! »

-Voyons, monsieur l'inspecteur ! Vous pensez qu' « ils » en ont encore pour longtemps ?

-C'est bien possib'. Quand c'est qu'le commissaire s'déplace lui-même de sa personne, y s'en fait donner pour son argent. C't'un accrocheur, v'voiliez. Et un dimanche, en plus, l'est un peu d'mauvais poil !

Un bref silence, puis :

-Dites : est-ce que j'vous fais peur ?
- ? ? ? ?
-J'veux dire : est-ce qu' ma tronche vous file les
foix ?
-Vous avez eu un accident ?
-Un accident de travail, m'oui-ce ! Ca vous
colle les grelots ?
-Eh bien ...
-C'est pas beau à voir, hein ? J'comprends
qu'vous les ayez à zéro, z'en faites pas !
-Non, en fait ...
-M'oui ? Allez-y, mon petit, puisque c'est moi
qui vous y d'mande !
-C'est que je ne voudrais pas que vous le
preniez mal !
-Z'en faites pas, j'sus d'bonne décomposition !
-Vous me faites penser à Quasimodo, dans le
film avec Lolo Brigida !
-J'lai pas vu. C'Grossomodo, c'est le héros ?
-D'une certaine façon, oui.
-Et y vous a pluss ?
-Enormément ! Ce contraste entre son aspect
extérieur et son amour pour Esméralda, c'était
fascinant.
-Il était baraqué, vot' Quomodo ?
-Une puissance de taureau, monsieur
l'inspecteur !
-V's'aviez le béguin pour lui, hein, Ma'âme
Vatfère ?
-Euh ... Eh bien ... Curieusement, je crois bien
que oui. Il était magnétique, vous comprenez ?

Cette force, et cette fragilité à la fois ; et cette laideur extraordinaire !

-J'voye. Et c't'à lu qu'j'vous fais penser, v's'avez dit ?

-La ressemblance est frappante !

-C'qu'est marrant, c'est qu'just'ment, j'fais souvent penser les dames à un taureau, ainsi qu'vous compariez t't'à l'heure.

-Ah !

-J'vous prille d'ailieurs d'constater par vous-même personnellement qu'c't'une idée qu'est pas sans fondation. Si v'voudriez bien poser vot'main là ...

-Mais, monsieur l'inspecteur !

-Allons, on cause cinéma, y'a pas de mal à ça ! T'nez, là. Vous l'sentez--t-il bien, l'taureau, maint'nant ? J'vous fais-t-il plus taureau ou moïnss taureau qu'vot' péliculé d'mes fesses ?

-Monsieur l'inspecteur, mon mari ! ... Mon Dieu qu'elle est grosse ! Ce n'est pas possible ! Si jamais il arrive ... C'est une farce : vous avez glissé votre matraque dans votre pantalon ?

-Ma matraque ? Attends que je te la montre, ma matraque, ma belle ... Tiens, la v'là : j'parille qu't'en as jamais vu, des matraques comme ça !

-Doux Jésus ! Quelle queue ! Ah !la !la ! Quelle queue ! Mon mari ! Mais comment faites vous ?

-J'ai pas d'mérite, c'est d'famille. Maint'nant si vous vous tourneriez, j'peux aussi vous prouver qu'l'engin est pleinement opérationnel : l'plaisir des yeux, c'est bien n'à condition qu'ce soye juste

un préliminiminaire, s'lon moi. T'nez, prenez appuille su' l'dossier d'c'te chaise qu'vous avez ramenée, dont j'espère qu'elle est moins charançonnée qu'elle en a l'air.

-Mais enfin, monsieur l'inspecteur, vous n'y pensez pas !

-Pas moins qu'toi, salope ! Tu mouilles au cinoche pour un tordu qu'à une gueule à faire gerber un pic-à-seau, et t'voudrais m'faire croire qu'tu veux pas d'mon braque ? Non mais dis, j'ai passé l'âge de Nicolas et Pimprenelle, la mère ! Penche-toi plus, qu'j'chope la fermeture éclair d'ta jupe !

« Là ! Bon gu, ce pétard que tu trimballes, c'est pas d'la marchandise d'contrebande ! Merde, quand ton Jules te sabre, il emporte une boussole et un'carte d'état-major, non ? Un cul pareille pour c'pékinois à moustaches, si c'est pas malheureux ! Et si ça s'trouve, tu l'as marida berlinguée, ton affreux ; et comme t'm'as l'air d'une fidèle, t'aurais comme qui dirait jamais connu que son paf. Hein, dis-moi, ma poule ?

-C'est exact, monsieur l'inspecteur ; j'ai marié Léon vierge !

-J'en étais sûr ! Tu dois avoir l'entrée des artistes un chouilla étroite pour mon matériel, dans c'cas. C'que tu vas faire, c'est m'filer un p'tit coup d'baveuse su'l'filet, manière d'opérer sans douleur ; t'as qu'à suiv'la grosse veine bleue, c'est balisé !

« Impeccab'. On voye tout d'sut' qu'tu préfères ça au tricot d'maman, hein ma grande ? T'as l'coup d'langue qui trompe pas, fais confiance ! C't'amplitude dans l'mouv'ment, c'est signée Label Rouge, pas d'erreur possib'. Bon, rappuilles-toi sur la chaise, maint'nant. Là. Tu veux bien t'cambrer un peu plus, qu'on s'cale en n'hauteur ... Parfait ! Tudieu ce cul, j'en r'viens toujours pas ! Comment la femme d'un balayeur de chiottes peut-elle avoir un pétrousquin tel que ? C't'une énigme, si on y pense. Bon, attention la mère, le p'tit train va rentrer dans l'tunnel ... Là ... Ca force un liteule, mais c'tait prévu ... »

-Inspecteur, vous me déchirez !!!

-Mais non ! On croive toujours, mais y'a pas plus éstensible qu'un'babasse d'femme. L'tout c'est d'pas brusquer l'mouvement. V'voiliez, j'fais un'pause histoire qu'vos tissusses ayent l'temps d'éstenssionner. C'est kif un' séance de strétchingue quand on débute ! Ca va mieux ?

-Je suis écartelée !

-Vaut mieux ça qu'se farcir un coton-tige, t'inquiète-pas ! J'reprends la progression, à présent qu't'es correc'ment formatée. L'plus dur c'est d'passer le casque, ensuite c'est du p'tit laid. Tu m'arrêtes si t'sens qu'ça coince trop, ma belle ; c't'un travail d'équipe, faut pas perd'ça de vue ! J'y suis de dix centimèt, maint'nant ; ça colle ou si on r'fait un brèque ?

-Non, continuez, j'ai déjà moins mal !

-A la bonne heure ! Faut dire qu'tu pleures pas l'lubrifiant, ce dont j'sens ! Tu secrètes de l'étouffe-chrétien, c't'un vrai beurre ! J'en connais des, j'avais l'impression de m'embourber un sac de pierres-ponce, malgré qu'elles fussent consentantes ! Tandis qu'toi, on craint pas d'serrer l'moteur, c'qu'est appréciable !

« Ah, t'v'là qui commence à frétiller du fion ! C'est-y qu't'y prendrais goût, au gros saucisson de tonton Béru ? J'vais accélérer un peu, bouge pas. On passe au p'tit trot. Tu suis toujours ? »

-Oui, oui, allez-y ! Plus vite !

-A vos ord', princesse ! Vu comme t'as l'air en train, déjà, on va passer direct à un bout de galop. C'est parti ! Mince, tu montes impec en régime, la belle ! Attends, je te vas en pousser encore dix p'tits centimèt' ; chaude comme te v'là, c't'une formalité ... Hop, ça y'est ! Sans bavure ! C't'un vrai bonheur que d'faire ton éducation, ma poule ! Quand c'est qu'tu s'ras formée, j'prédille des séances à fout' le feu à ton clapier de merde ! T'as des dons, chérie, qu'c'est pas ton fromage de mari qui risque d'te les épanouir ! T'as le prose qui remplit la main de l'homme, et qui chaloupe, c't'un régal ! Bon, t'm'as l'air prête pou' qu'j't'enquille mes quinze derniers centimèt', slave dit. On y va ?

-Oui, vas-y ! Fourre-moi-la toute, ta sale grosse bite ! ! !

Je repousse la lourde de la chambre des Vatifère sur ses puissantes paroles. M'est avis que la suite

laisser. Et merci pour les passionnantes considérations dont vous m'avez honoré !

Cézigue, il m'entend même pas. Juste il fait : « Mmmh ? », avec une frime de loir réveillé en pleine hibernation ; puis il repart à jacter, de plus belle pour combler le retard dû à mon interruption. Grand bien lui fasse !

Je rejoins Béru dans l'entrée. J'y trouve dame Vاتفère encore rouge du coup de rapière d'Alexandre, la jupe froissée, se reconstituant le chignon. C'est une boulotte plutôt appétissante, je dois en convenir ; le genre comestible des pieds à la tête, avec un air nunuche qui te donne immédiatement envie de lui carrer ton braque dans la bouche en lui affirmant que c'est un bâton de réglisse !

-Madame Vاتفère, je présume ? l'abordé-je.

-Oui, confusionne cette gentille conne.

-Commissaire San-Antonio. J'ai fini d'interroger votre mari, nous allons nous retirer.

-Pour moi-ce, c'est comme qui dirait déjà fait, rigole le Gros ; et il accompagne sa sortie d'un clin d'œil salace à l'intention de mon interlocutrice, lui occasionnant ainsi une recrudescence de rougeur.

-Je ... Où donc est mon mari ? en bafouille-t-elle.

-Il achève sa conférence dans votre chambre, madame. Ne le dérangeons pas, vous le saluerez de notre part. Bien le bonjour !

-Au plaisir de vous r'voir, chère Ma'âme, fait Béru. J'me permettrai d'vous appeler un d'ces

jours, pour si des fois vos voisins vous f'raient chier, v'voiliez c'que j'veux dire !(nouveau clin-d'œil).

-Tout le plaisir était pour moi, inspecteur ; enfin, je veux dire, ce sera comme vous voudrez, répond cette grosse gourdasse, avec encore le goumi béruréen plein les yeux.

« Au revoir messieurs ! »

CHAPITRE DOUZE

Le Bar des Aminches, à Asnières, tu connais ? Moi non plus. Le troquet qui ne ressemble à rien, ou à tous les autres troquets, comme une picorette à un pet de lapin ; où tu t'arrêtes uniquement pour pisser. Ce genre de boîtes, tu ne t'y remplis pas, tu t'y vides. D'ailleurs, si on y est, c'est parce que Béru a été repris d'un accès de courante sur le retour, alors tu vois ! C'était le Bar des Aminches ou mon intérieur cuir.

Donc, bon, ce rade miséreux. Le Gros qui tonitrué de la bagouze dans les tartisses du sous-sol, moi à une table, un chômeur ultra-longue-durée au comptoir ; le bon vieux pilier de bistrot, que si notre quinze national en avait des comme lui en mêlée on se serait pas fait mettre une tôle par les Ecossais hier, je te le dis. C'est le seul client, hormis nous, ce pauvre résidu. Il rabâche sa vie merdeuse au patron qui s'en bat les noix en lisant l'Equipe. L'ordre des choses, quoi. Un Dimanche en banlieue.

Je bigle la pendule de la salle. Quand Béru aura eu chié, j'aurai juste le temps de le ramener chez lui, de rentrer à Saint-Cloud faire un bout de toilette et me changer avant de filer chez Dank. Je devrais être joyce, donc. Mais ouichtre ! Tu sais quoi ? Je crève d'envie d'aller voir ce Maurice Bitambe dont m'a parlé Vاتفère. Merde, c'est la piste qui continue, non ? Un chien de chasse, quand il a levé un lièvre, tu peux te le polir à la peau de chamois pour lui détourner l'attention ! T'as beau lui déballer son Canigou des Dimanche, il s'en bat la truffe, Médor ; ne sent plus rien que le gibier, lui réserve l'exclusivité de son odorat. L'instinct qui reprend les rênes, tu le jugules pas à coup de croquettes au poisson ! Moi, c'est du kif. Dans la bagnole, ça m'a repris, comme le Gros sa chiasse. Plus ça allait, plus je triquais pour la piste Bitambe, et moins j'en avais pour Dank. Et je sentais que, l'entreprendre dans ces conditions, ça pouvait rien donner de bon ; on commence pas une partie de jambons avec du lait sur le feu !

Encore une hésitation de principe, et ma décision est prise : Dank attendra. Et tant pis si elle m'envoie aux bains, y'a des moments dans la vie où tu dois bien faire un choix. Le patron me dit que le téléphone se trouve au sous-sol, mais uniquement parce que je le lui ai demandé : enfin, tout est bien.

Au sous-sol, c'est le désert, peuplé seulement des déflagrations bérurées ; celles-ci font choir

du plafond ébranlé une menue pluie de plâtre, que je balaie de mes épaules d'une main résignée.

-Halte au feu ! beuglé-je en tambourinant la porte des chiches.

-Quoi t'est-ce ? ronchonne l'Evacué.

-Je dois téléphoner à une dame, Gros, et j'aimerais autant que ce soit sans ton tir de barrage en fond sonore !

-Ben voyons ! tonne l'Enflure. Navré d'avoir la boyasse pourrie et la gueule comme un déf'nestré de frais à cause d'ton n'enquête d'mes deux ! Merde, Sana, fais pas chier : j'ai déjà assez de boulot comme ça !

Une salve plus retentissante que jamais ponctue ces paroles.

« Donne lu quand même mon bonjour ! » ricane l'Ignoble.

Je tombe sur un répondeur, ce qui vaut mieux que de tomber de haut, certes, mais me fait toujours doucement chier, en homme de contact que je suis. Mais bon. Je déballe donc mon bla-bla, comme quoi j'arriverai chez elle une heure plus tard que convenu, à cause des nécessités de l'enquête ; le tout accompagné de percussions plus ou moins foireuses par l'anus d'Alexandre-Benoît, que j'essaie de filtrer au mieux.

Puis j'appelle la permanence de la Grande Taule : on m'y refile le numéro auquel je peux joindre Mathias, et l'adresse de Bitambe.

-Alors, Rouillé, t'as trouvé de l'intéressant ?

-Ah, commissaire ! Je suis présentement dans les bureaux de la société Petafine. J'ai expertisé les logiciels d'utilisation courante ainsi que vous me l'aviez demandé : figurez-vous que tous les logiciels « infectés » sont produits par la société Burnows. C'est une société spécialisée dans l'aide à la gestion informatique d'entreprises, dont les produits sont particulièrement appréciés des industriels.

Une piste !

-Mathias, tu es le dieu vivant de la Rousse ! Ta rouquinerie n'est pas le fait d'ascendants irlandais, mais la marque de ta transcendance ! Tu veux tout savoir ? Je t'aime !

-C'est une bonne piste, hein ? rengorge le Sanctifié.

-Ce n'est plus une piste, c'est un boulevard ! Une autoroute ! Deux fois quatre voix ! File vite faire la même chose chez les deux autres boîtes, qu'on en ait le cœur net. Pigné ?

-Pigné, m'sieur le commissaire. Mais ...

-Oui, Rouillé ?

-Vous m'appellez d'une carrière ? J'ai l'impression d'entendre des explosions ...

-Non, fils : c'est Béru qui a la nostalgie du Japon !

*

Le hasard fait bien les choses : Bitambe crèche à Argenteuil. J'y bombe toutes vitres baissées

après avoir largué Béru devant son immeuble ; ça va être duraille de ravoir l'odeur de ma caisse avant ce soir ! Dank va la prendre mal, tu crois ? Moi, non, et tu aurais tord de parier.

Il habite un petit pavillon sympa, Bitambe, dans une vieille rue calme promise aux h.l.m. et autres véroleries des temps modernes. Ca me fait un peu penser à notre maison de Saint-Cloud, sauf que le bout de jardin est encore plus minuscule que le notre, et que la grille est méchamment rouillée. Il a du hériter ça de ses parents, ou d'une vieille tante, je le sens bien comme ça ; et du coup ça m'emmerde un peu qu'il soit suspect, si tu vois ? Oui, tu vois ? Alors viens, on continue.

Les volets sont clos, mais je distingue de la lumière à leur travers : il y a donc quelqu'un. Fort de cette certitude, j'actionne la sonnerie de l'interphone qui équipe la grille.

-Oui ? grésille une voix d'homme après quelques secondes.

-Commissaire San-Antonio, monsieur Bitambe. J'aurais quelques questions à vous poser dans le cadre d'une enquête de routine.

Toujours parler d'enquête « de routine » : les vrais méchants ne sont pas dupes mais ça rassure les gentils.

Un silence suit ma présentation. De surprise, d'hésitation, de panique ? L'avenir me le dira (et à toi aussi si tu es sage).

-Je vous ouvre, reprend enfin mon interlocuteur.

Un bref déclic d'ouverture électrique confirme ses dires. Je franchis la grille et atteins le perron deux pas et demi plus loin ; à travers la vitre dépolie de la porte d'entrée, je vois le vestibule s'éclairer et une silhouette s'approcher.

La porte s'ouvre, et Bitambe apparaît dans l'encadrement. En un centième de seconde je le reconnais. Mon pif, toujours ! Le vrai, mon tarbouif, quoi, pas l'intuition. Tu sais comment ? Quand la lourde s'est ouverte, je me suis pris une méchante bouffée dans les naseaux : une odeur de champoing aux pommes. Tu parles que j'ai flashé ! Le mec qui m'a repassé le goupillon à l'enterrement de Chieur, tu te souviens ? C'est lui. L'air plus nave que jamais ! Note que sans l'odeur, je le retapissais pas. Un gusse que j'ai aperçu dix secondes, avec encore le vibrato de Danlk plein les fondations, j'exagérerais. Mais les odeurs, moi, hein ? Bon.

Lui ne semble pas me remettre, à moins qu'il ait un self de première bourre. Je me méfie, toujours ; il a une gueule de petite frappe vicieuse, avec le regard qui biaise vilainement, je trouve. Et puis surtout, qu'est-ce qu'il venait foutre aux obsèques de Chieur, qui l'a lourdé avec pertes et fracas il y a plus d'un an ? Tu conçois que ça le fasse chialer, la mort de son ex-patron, Maurice ? J'ai du mal à croire, personnellement. Ca pue la délectation morbide de fissuré du bulbe, pour le moins. Et rappelle-toi que Vاتفère le trouvait pas franc du collier, lui non plus. Méfiance, méfiance !

Trataire m'a bité en début de polar, il n'est pas question que ce grand lavedu me la joue à son tour !

-C'est à quel sujet ? me demande Maurice, l'œil glauque, la bouche molle et humide, le menton aussi fuyant que l'armée égyptienne pendant la Guerre des Six Jours. Il a une grande mèche de merde qui lui tombe sans arrêt sur le nez, qu'il replaque d'un geste nerveux de gonzesse irritée. Ce mec-là prendrait du rond que j'en serais pas autrement surpris, entre nous soit dit.

-C'est au sujet de Bertrand Chieur, dont vous fûtes l'employé il y a un an, réponds-je en déballant ma brémouze.

-Ah ouais ? il fait comme ça, Maurice ; en remontant un coin de la lèvre supérieure, tu vois ? Que même un manchot en bicherait des envies de torgnoles plein les mains ! Ca part mal, nous deux, ouh ! que ça part mal !

-Ouais ! l'imité-je. Il a été assassiné cette semaine, figurez-vous (j'ai envie de dire « défigurez-vous », vu sa face de méduse anémique, mais je me retiens : je suis dans une période zen).

Son regard devient plus torve qu'une morve de vieil orvet.

-Et qu'est-ce que vous voulez que ça me foute, sauf vot'respect ? Y' m'avait pas couché sur son testament, si ? ricane cet espèce de céleri en branche, ce limaçon glaireux, cet accident de branlette !

J'approche mon noble visage du visqueux sien :

-Je vous expliquerai en quoi cet assassinat vous concerne quand vous m'aurez fait entrer. A moins que vous ne préfériez discuter dans un de ces bons vieux commissariats de quartier, à l'hospitalité légendaire encore qu'un peu bourrue ?

Là, il s'écrase, Bitambe. Il pige qu'il a intérêt à remiser son insolence dans le fond de son slip (où je gage qu'il doit rester pas mal de place, vu son format de cure-pipe de contrebande) s'il veut que notre entretien se poursuive à l'amiable. Ca le fait chier tu peux pas savoir comme, ma visite, mais, hein ?

-C'est bon, entrez ! lâche-t-il enfin à contre tu sais quoi ? Cœur !

-De toutes façons, je n'en ai pas pour longtemps, dis-je en le suivant au salon. J'aimerais simplement que vous me parliez un peu de votre collègue à la Balayette, Léon Vاتفère. Vous vous souvenez ?

Maurice sourcille :

-Léon ? Bien sûr que je me souviens. Qu'est-ce que vous voulez savoir sur ce vieux con ?

-Je me suis laissé dire qu'il avait plutôt sale caractère, et qu'il avait de bonnes raisons d'en vouloir à Chieur ... Vous voyez ce que je veux dire ?

Oh oui il voit, ce petit crevard ! Il voit que c'est Vاتفère et non lui qui est dans le collimateur ; que je viens le voir en qualité de témoin, non de suspect ; qu'il va pouvoir dégueuler tout son saoul

sur son ex-collègue ! Il en conçoit un pied géant, Maurice, de cette perspective ! Il trique à mort ! Se met à saliver féroce, bien se lubrifier le débit, que toutes les saloperies lui déboulent bien, sans frottement ralentisseur ! Il se sent plus, ce trou vomique ! Est en hyper-confiance, du coup, prêt à me sucer urbi et orbite de cheval ! Je suis son ami d'enfance, son frère de sang, son père ! Il me bénit la survenue, alors qu'il se faisait connement chier devant un épisode huit-cent fois rediffusé des « Experts » !

Je le laisse filer son train, tu penses bien ; qu'il se relaxe un max. Après, quand il aura bien vidé sa besace sur Vatifère, il me racontera sa vie plus tranquillement que si j'étais sa mère. T'as saisi ?

Il en déroule, l'enflure ! En met, en remet, en invente ! En voilà un qui craint pas d'en faire trop, pardon ! On lui renifle la parano à plein nez, à ce pauvre zéro ; c'est le refoulé archétypique, le rancit par excellence ! Tu verrais sa hargne, sa rage jouisseuse qui lui distord la gueule tandis qu'il atomise Vatifère ! Il en bégaie, bafouille, bave des commissures. Il est jobastre complet, le Maurice, c'est clair !

Au bout d'un quart d'heure je le coupe, parce que, bon, faudrait voir à avancer un peu quand même :

-Ce que vous me dites-là est tout à fait intéressant, monsieur Bitambe, je pense que le juge d'instruction en tirera les conséquences qui s'imposent ...

-Sûr que c'est cette vieille merde qui a buté Chieur ! il éructe à m'en asperger le costard, ce lavement. Sûr que c'est lui !

-C'est très probable en effet, acquiescé-je. Je me lève :

« Votre collaboration s'avérera certainement décisive dans cette affaire, monsieur Bitambe. Je veillerai personnellement à ce que vous soyez récompensé. Par exemple, si vous êtes toujours chômeur, nous pourrions ... »

Bitambe éclate d'un rire hystéro à repiquer dare-dare pour la rénovation de la bande-son de « Shining » :

-Je ne suis plus chômeur ! Je ne suis pas un vieux fossile comme Vatfère qui ne sait rien faire d'autre que des balayettes à merde ! Je bosse dans l'informatique, moi, monsieur le commissaire !

Un doux frisson me parcourt le dessous des burnes :

-Ca ne m'étonne pas, approuvé-je. On voit bien que vous avez des capacités ! Vous avez intégré une importante société, je présume ?

-Et comment ! glapit Momo. Les logiciels Burnows, vous connaissez ?

Je lui souris plein écran :

-Burnows ? C'est bien simple : ces derniers temps je n'entends parler que d'eux !

Et poum ! je l'étends net d'un monstre crochet du droit. Depuis le temps que ça me démangeait !

CHAPITRE TREIZE

-Entrez, mes amis, entrez ! clame le Tondu comme Poilala nous introduit dans son antre. Nous, c'est-à-dire Béro et mécolle.

Le Vieux nous accourt contre, les brandillons tendus en pré-accolade. Il irradie, Chilou, tu le verrais ! Sa coupole, tu croirais un gyrophare, tant tellement il en crache ! Il me semble rajeuni d'au moins quinze jours, te dire combien il est en joie ! A moins qu'il ne sorte de son lifting annuel, c'est aussi une possibilité.

-Ah, Antoine ! écrit-il en m'étreignant avec une fougue que je ne lui avais encore jamais vue. Vous êtes l'honneur de ce pays ! Son phare ! Son étoile du Berger ! Son satellite géostationnaire ! Plus que tout ça : vous êtes digne de moi !

-Vous me flattez, monsieur le directeur, dis-je en essuyant la bave qu'il m'a collé sur l'oreille, ce con.

Le Vieux hennit :

-Vous flatter ? Mais le pourrais-je, inconscient prodigue que vous êtes ! Car est-il des mélioratifs qui ne fassent autre chose que vous décrire, mmh ?

Nenni, mon bon, nenni ! J'ai cherché avant que vous n'arriviez : zob, mon cher ! Et pourtant j'ai le Larousse en vingt-six volumes, c'est vous dire !

Je la boucle, en regardant le bout de mes groles. Qu'est-ce que tu veux répondre à des conneries pareilles ? J'attends que ça lui passe, et crois-moi : y'en a pas pour longtemps. Aujourd'hui la pluie de roses, demain la douche de merde, comment que je le connais Achille !

Il me moule pour passer à Béru. Mais pour lui il ne se fend que d'une poignée de paluche ; pas encore complètement dingos, le boss !

-Bravo à vous aussi, Bérurier, déclare-t-il, une main sur l'épaule du Valeureux. Soyez sûr que vous serez récompensé des dangers et sévices que vous avez encourus et endurés pour le succès de votre mission. Vous n'aurez pas affaire à un nain gras !

A ces mots la perspective d'une promotion allume l'œil du Gros, ce qui n'est pas une mince performance. Le voilà qui se fout au garde-à-vous, menton dressé et bide rentré (enfin, quand je dis rentré, tu m'as compris tu m'as !).

-A vos ord', m'sieur l'direqueteur ! balance-t-il, non sans force postillons.

Cette curieuse sortie dépourve le Scalpé un instant ; il me regarde, comme pour me prendre à témoin du fait que Béru lui restera à jamais incompréhensible. Puis il laisse tomber un « rompez, Bérurier » machinal qui clôt l'incident et revient à moi.

-Le ministre ne va pas tarder à arriver, San-Antonio, me dit-il. Si vous le voulez bien, je vais récapituler l'affaire une dernière fois, vous me corrigerez si éventuellement je commets quelques erreurs. Je tiens à « assurer », comme on dit, comprenez-vous.

-A votre disposition, monsieur le directeur, obéis-je.

-Bien. Donc, c'est ce Maurice Bitambe qui est à l'origine des meurtres, n'est-ce pas ?

-C'est lui, monsieur le ...

-Il ne serait d'ailleurs que l'agent d'une organisation criminelle internationale, ayant pour objectif la déstabilisation politique et économique de notre magnifique pays ?

-C'est ce qu'il prétend dans ses aveux, oui, monsieur le ...

-Organisation qui projetait d'arriver à ses fins par la distribution généralisée de logiciels hypnotiseurs ?

-Tout-à-fait, monsieur le ...

-Quelle abomination ! Quand je pense à ce que nous venons d'éviter... Grâce à vous, San-Antonio ! Cette fois, soyez-en sûr : vous n' « y » couperez pas !

-Je ...

-Ce Bitambe réceptionnait donc les faux logiciels fabriqués par l' « organisation », et les substituait aux vrais distribués par la Burnows, société dont l'intégrité serait en fait sans tache,

puisque ignorant tout de l'activité de cet employé patricide ?

-Cela lui était aisé : il était manutentionnaire aux stocks, monsieur le ...

-Quelle effroyable machination ! Mais pourquoi avoir choisi pour cibles d'obscurs PDG de chiotteries à la con ? Je crois n'avoir pas lu la partie des aveux de Bitambe relative à cette sélection : un coup de téléphone ... heu ... très important qui m'a accaparé. Brmm. Eclairiez-moi, San-Antonio, avant que le ministre n'arrive.

Un coup de téléphone qui devait sacrément ressembler à un coup de bite à la dernière zouzou en date, m'oui ! Mais bast.

-Bitambe était le neveu de Chichemann, patron. Ce dernier lui avait refilé un petit emploi par charité, vu que ce pauvre loquedu n'était bon à nibe et passait son temps à zoner avec des rapineurs de quinzième catégorie. Chichemann pensait qu'un boulot stable le ramènerait sur le droit chemin ; il s'en sentait moralement responsable depuis que ses parents étaient morts dans un accident d'avion.

« Hélas Maurice ne changea en rien. Au lieu de s'appliquer et de s'accrocher à son boulot, il se branlait les cloches et accumulait les négligences les plus graves. Un jour Chichemann en a eu marre et l'a foutu dehors. Ensuite Bitambe a pu se faire embaucher chez Hognot, en arguant de son expérience chez Chichemann ; mais il n'a pas fait illusion longtemps, et là aussi on l'a lourdé sans

ménagements. Fidèle à sa tactique, il s'est rabattu sur la Balayette Limited. Car finalement, c'était encore dans l'industrie chiottière qu'il était le moins incompetent, et qu'il avait le plus de chance de pouvoir tromper son monde un tant soit peu, quelques semaines, ou quelques jours. Calcul de minable, mais pas trop mal vu, puisque Chieur l'embaucha - non sans une idée derrière la tête, d'ailleurs, mais c'est une autre histoire ... »

-Ne sont-ce pas des sirènes de motards que j'entends ? m'interrompt soudain le Dabe, tendant la feuille. Il cavale à sa fenêtre :

-C'est bien cela ! C'est le cortège ministériel qui arrive !

Il revient à moi en se massant nerveusement la coupole :

-Bon, alors ? Finissez, mon vieux, finissez !

-Bitambe s'est finalement fait éjecter de la Balayette, évidemment, reprends-je.

« Ce troisième échec lui a fait péter le peu de plombs qui lui restait. Il s'est convaincu qu'il était persécuté, que ses trois ex-patrons étaient de mèche et qu'ils s'étaient entendus pour l'humilier. Un cas de paranoïa assez classique, somme toute. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il s'est fait racoler par un rabatteur de l'« organisation ». Ces salauds ont tout de suite pigé quel parti ils pouvaient tirer d'un ectoplasme haineux comme Bitambe ; ils l'ont embobiné de première, comme quoi ils allaient purger le pays de tous ces salauds de patrons qui traitaient leurs employés comme des

larbins, le pouvoir aux ouvriers, etc. : du communisme de patronage, bien suffisant pour rallier Bitambe qui d'ailleurs se foutait bien de justifications idéologiques. On l'infiltré dans la Burnows, aux stocks, où il occupe une position stratégique. C'est ce qu'il appelait « travailler dans l'informatique »... Quand on lui parle de tester les logiciels, armes du « combat », Bitambe suggère de le faire sur ses trois ex-patrons ; propose acceptée, vu que qu'est-ce qu'ils en ont à foutre, de l'identité des cobayes ? Et puis voilà. La suite, vous la connaissez, patron. »

-Pas tout-à-fait, nuance le Vioque. Les meurtriers de Hognot et Chichemann ont été identifiés, deux pauvres bougres hypnotisés qui se sont ensuite suicidés, mais pour Chieur ? L'assassin court-il toujours ?

-Il est sous les verrous. C'est un SDF sans rapport aucun avec notre affaire. Il a été arrêté hier soir pour tapage nocturne, avec la montre de Chieur à son poignet et des traces de son sang sur ses fringues.

-Ah ! Mais pourtant... La Petafine Associates... Ce message sur l'écran lors de la partouze filmée...

-Les postes informatiques de la Petafine Associates n'étaient infectés que depuis quelques jours lorsque Chieur a été tué, trop peu longtemps pour produire leur effet hypnotisant.

-En somme, pour Chieur un banal crime crapuleux a devancé les desseins de ces canailles...

-Exactement, Patron. Un pur hasard.

-Mais sans ce hasard, nous n'aurions jamais découvert l'effroyable programme de cette « organisation », ni mis en place les contre-mesures de protection dorés et déjà en œuvre dans tout le pays.

-Probablement pas, en effet, puisque nous aurions eu un meurtrier suicidé hypnotisé de plus, sans l'ombre d'un indice pour chercher plus loin !

-Quelle histoire ! se poulèche Achille. Je vais pouvoir faire un compte-rendu de toute beauté à Monsieur le ministre.

-Heu ... Pour Tratair, patron, qu'est-ce qui est prévu ?

-Tratair ? Ah, oui. Eh bien, je pense que je vais oublier son passé d'espion, et le faire sortir d'ici comme il y est entré : incognito. Affaire classée !

Il se tourne vers Béro :

-Quant à vous, tachez de me faire honneur, Béro, l'enjoint-il. Ne parlez que si Monsieur le ministre vous interroge. Comprenez que si par malheur vous faisiez mauvaise impression, vous perdriez tous les bénéfices du succès de cette enquête !

Un féroce gargouillement lui répond.

-Que dites-vous, Béro ? sourcille le Vieux.

-J'ai rien dit, m'sieur le directeur, s'excuse le Gros. C'est mes z'intestins, suite aux médicaments dont ...

-Débrouillez-vous comme vous voudrez, mais ne reproduisez pas ce genre de bruit devant

Monsieur le ministre ! tranche Chilou. Vous n'avez pas l'air de réaliser l'importance de l'enjeu, ma parole !

-C'est que justement si, patron, se défend l'Enorme. Et quand c'est qu'j'y pense, ça m'travaille la boyasse ; l'trac, v'comprenez. R'cevoir m'sieur l'miniss et ma prémonition d'un lot d'un seul, ça fait beaucoup pour ma tuyauterie qu'était d'jà pas dans un bon jour. L'mieux s'rait p'têt qu'j'allasse z'aux cagoïnsses pour un p'tit délestage d'sécurité avant qu'm'sieur l'miniss s'pointe ?

-C'est hors de question, Bérurier ! repousse le dirluche. J'en aurais pour des semaines à « ravoir » mes toilettes ! Et puis si Monsieur le ministre arrivait pendant que vous ... Vous imaginez l'effet !

« Contenez-vous, mon vieux, et n'en parlons plus ! »

Béru me lance un regard de détresse qui m'en dit long sur la catastrophe en instance.

-Pardonnez-moi, patron, intervient-je, mais je pense que vous devriez souscrire à la requête de Bérurier. Il se trouve que ...

La porte du burlingue s'ouvre sur un Poilala pâle comme une endive, le front emperlé de sueur :

-Monsieur le ministre arrive, monsieur le directeur ! annonce-t-il, mais en bégayant, ce dont je te fais grâce.

Achille arbore instantanément son masque marmoréen des grandes occasions. Il nous

dévisage, tel César ses lieutenants avant de franchir ce que tu sais. Parle :

-Messieurs, je compte sur vous !

Son dernier mot est emporté par la foirade torrentielle du sphincter béruréen. L'amplitude sonore de l'événement annonce un désastre sans rémission ; rapidement une effroyable puanteur confirme. Envahit la pièce ! S'y incruste ! S'y retranche ! Tandis qu'une auréole brun-verdâtre s'épanouit autour des pieds du Vidangé, atteint quatre-vingt centimètres de diamètre hors-taxes !

Achille contemple, hébété. Refuse d'admettre. Le regard fixe et la bouche ouverte il semble saisi de sénilité foudroyante.

-Et merde ! soupire Béru.

-Bonjour mon cher directeur ! tonitruue une voix depuis l'antichambre. Je suis monté directement, tellement j'ai hâte de vous entendre ! Tant pis pour le protocole, n'est-ce pas ?

Le ministre !

Fallait bien, non ?

CHAPITRE QUATORZE

-Allo, Antoine ?

-Pinuche ! Mais où étais-tu passé ? Voilà une semaine que nous attendons de tes nouvelles ! Ta femme est quasi-morte d'inquiétude ! Merde, qu'est-ce que tu fabriques ?

-Je suis aux Seychelles avec Isabelle, la nouvelle secrétaire du Vieux. On lime comme des fous depuis six jours !

-Quoi !!!! ???

-Je suis passé au bureau l'autre jour avant de te rejoindre au cimetière. Je suis tombé sur elle : ça a été le coup de foudre direct ! Je l'ai embarquée le soir même en voyage d'amoureux. Faut bien que mon fric me serve à quelque chose, pas vrai ? Ah Tonio, je tiens une forme, c'est le paradis sur Terre ! Je tire quinze coups dans la foulée, tu te rends compte ? Et elle ne s'en lasse pas ! Tiens, si je te disais ce qu'elle me fait pendant que je te parle, je ... ouhla ! ... Rassure tout le monde et à bientôt : il faut que j'y aille !

FIN.

